

PER
M-166
EX.2

S

VOL. VI — No 10

Montréal, mars 1932

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



ON THE LINE OF
THE CANADIAN
PACIFIC RAILWAY

LOVELY
LAKE LOUISE
CANADIAN ROCKIES

Le Lac Louise, sur la route du Canadien Pacifique.

(Courtoisie du C.P.R.)

LE PROCESSUS DE VIE DE LA NATURE

LA BELLE
"DOW"
—la santé
même

QUE SONT LES ENZYMES?

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables. Sans leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

L'ACTION des ENZYMES qui fait que les cellules vivantes peuvent absorber les éléments nutritifs renfermés dans la nourriture est une partie du processus de vie de la Nature, qui soutient les forces et assure croissance et développement.

Les ENZYMES sont naturellement présentes dans l'orge maltée et la levure, et le procédé employé pour le brassage de la Bière Dow Old Stock est tout spécialement prévu pour leur permettre de développer toutes les précieuses propriétés nutritives des ingrédients servant à la fabrication de la bière.

Dans la Bière Dow Old Stock, vous avez un breuvage vraiment reconstituant, en même temps que d'une saveur délicieuse.

Bière
Dow
Old Stock

SES "ENZYMES"
FAVORISENT LA SANTE

Volume VI — No 10

ABONNEMENT: — \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Montréal, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

Edouard FORTIN

Directeur



J.-A. FORTIN

Gérant-Général

Rédaction: Jules Larivière, E. Desrosiers, Franceline.

Mars 1932

ADMINISTRATION GENERALE

1725, rue St-Denis, Montréal.

Téléphone HARBOUR 8216

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changerons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par La Compagnie de publication de "Mon Magazine", Limitée, Montréal.

D'UN MOIS A L'AUTRE

JULES LARIVIERE

Adieux de l'Année Trente et Un

(Trouvé parmi une liasse de documents laissés par la vénérable défunte qui s'est éteinte paisiblement le trente et un décembre dernier, à minuit).

En cette trois cent soixante cinquième journée de mon existence, à onze heures du soir,

A ma fille bien-aimée, l'année 1932.

Bien chère enfant:—

Il est triste de mourir, surtout quand on a conscience de sa fin et de son impuissance à s'arracher au fatal destin; mais une chose me console, c'est que mon dernier souffle sera le signal de ton éveil à la vie. Nous, les années, nous sommes comme les papillons, nous ne connaissons nos mères que par ce qu'elles ont été et nos filles que par ce que nous désirons les voir devenir.

Que dira-t-on de ta mère, ma pauvre enfant? Hélas! je fus du nombre de ces années que le destin a marquées d'un signe fatal et longtemps encore, quand on visitera la grande nécropole du Passé, on jettera sur ma tombe un regard de pitié. Je fus de toute éternité marquée d'un point noir, non de ce noir de deuil héroïque qui auréola mes aieules 1915, 1916 et 1917, j'aurai été comme ma sainte mère 1930, une année de dépression, de souffrances passives et d'esclavage complaisant. L'héritage que je te délaisserai sera un bien lourd fardeau pour tes jeunes épaules.

Cependant, il ne faudrait pas te décourager, les chaos ne durent jamais qu'un temps, le Temps, Notre Maître à tous, se rit des vaines turpitudes des êtres, laisse les humains se débattre et se combattre, si tu prêtes une oreille trop compatissante à leurs gémissements, tu seras malheureuse, tu regretteras les siècles primitifs où nos aieules couraient des jours heureux alors que l'homme n'était qu'un grand enfant sans grande intelligence et sans malice.

Mais nous sommes aux jours de l'épanouissement de la vie humaine, l'homme a conquis le monde, son intelligence y a introduit la civilisation et la souffrance. Ces petits êtres rusés et pervers, bouffis de préten-

tion et d'envie, après avoir soumis à leur volonté les autres êtres et les choses, dominé les éléments, arraché à la nature une grande partie de ses secrets s'entre déchirent eux-mêmes et sont les artisans de leurs propre misère.

En face de leurs grimaces, de leurs turpitudes et de leurs comédies, tu devras être une

A nos abonnés

Si nous sommes en retard pour la publication de ce numéro, c'est que nous nous sommes ressentis nous aussi de la terrible crise que le monde entier traverse.

La publication de notre revue a été suspendue durant les mois de janvier et février, mais avec mars, nous vous revenons et bien décidés cette fois de ne plus décevoir nos lecteurs. Nos abonnés verront automatiquement leur abonnement prolongé de deux mois en sorte que le montant qu'ils nous auront versé couvrira douze numéros tout comme si notre revue n'avait pas été interrompue.

Nous remercions nos lecteurs de l'intérêt qu'ils ont porté à notre revue par le passé et nous espérons qu'ils nous continueront leur bienveillant patronage à l'avenir et le meilleur moyen de nous aider est encore de coopérer avec nous pour la diffusion de notre revue.

La DIRECTION

spectatrice stoïque et impartiale, bornant ton rôle à enregistrer les faits et à les consigner dans le grand registre qui sera ton apport à notre mère commune, l'Histoire. Si tu sais te restreindre à ton rôle de spectatrice pour laquelle tous les humains ne sont qu'une masse de marionnettes plus ou moins compliquées, tu verras que la vie ne manque pas d'intérêt.

Ainsi, pour célébrer ta naissance, ces pauvres humains vont se livrer à une série de réjouissances qui donnera lieu à d'innombrables bouffetaillies et à l'ingurgitation de quantité de spiritueux qui feront perdre la tête et l'esprit à bon nombre d'entre eux et causera de douloureuses indigestions à quantité d'autres. C'est leur manière à eux de manifester leur joie...

Plus heureuse que moi, tu vivras trois cent soixante six jours et durant ton stage sur la terre, les jeunes filles auront le privilège de faire leur propre demande en mariage. Je t'avoue toutefois que cela s'est souvent pratiqué même durant ma vie à moi qui n'étais pas bisextille.

Par contre, j'ai été témoin de l'abdication d'un roi, ce que tu risques bien de ne pas voir, presque tous les rois ayant déjà perdu leur couronne. Il y a toutefois bien des couronnes qui pour ne pas être royales n'en crouleront pas moins durant ta vie, mais encore une fois, ne t'en fais pas trop, à tout gouvernement qui croule, il y a toujours une plétore de candidats prêts à recueillir la succession.

Comme tu es sans aucune expérience, méfie-toi des sauveurs de nations, de ces gens aux grandes promesses qui s'engagent sans sourciller à faire reflourir la paix et la prospérité sur la terre en un tournemain, les apôtres sont excessivement rares, les visionnaires sont quantité et les égoïstes sont le plus grand nombre.

En terminant, je te recommande la grande armée des humbles et des miséreux, ce sont eux qui constituent les véritables héros de ces périodes de dépression, ce sont les éternels bafoués, ceux qui passent ignorés de tous alors que c'est sur leurs épaules que reposent tous les fardeaux.

Adieu, fille chérie que je ne verrai même pas, le Temps me presse, j'ai été l'année de la grande dépression, sois celle de la prospérité et du bonheur. Adieu! il faut que je meure, si je veux que tu naisses...

Ta bonne mère chérie,

L'année 1932.

SOMMAIRE

MARS 1932

	PAGE
D'un mois à l'Autre Jules Larivière	1
Nostalgie d'Hiver Le Galérien	2
Ma Tante Frézine E. Desrosiers	3
D'Une Rive à l'Autre Tante Madelon	4
Les Nouveaux Livres Jules Larivière	5
La Dame au Camée, Lia Oscar Masse	8
Page du Poète Poètes Canadiens	9
Le Colonel Hon. R. O. Grothé Paul Caty	10
L'Envoûté Jean Pariseault	13
L'Ecran Mensuel Serge de Varro	14
Comme Jadis. — Roman Magali Michelet	17
Les Broderies Vennat	20
La Causerie Féminine Annette Duchesne	21
La Santé par le Savoir-Vivre Dr L.-P. Mercier	27
La Politique et les Femmes Gaétane de Montreuil	30
Nos Concours littéraires Herminie des Landes	34
Philosophie Science Jean Pariseault	37
Le Dernier Mot	40

Les Fils Natifs du Canada

Il faut avoir assisté à une belle fête comme celle que donnaient LES CANADIENS NATIFS en l'honneur de leur président général, Me Oscar Boulanger, dimanche le 28 février dernier, pour comprendre l'esprit de solidarité et la belle harmonie qui règnent entre les nombreux groupes de cette association, qui s'étend de Vancouver à Halifax.

Dans un discours spirituel mais rempli d'un sens profond, l'hôte d'honneur, l'honorable M. Boulanger, a exposé quelques-uns des actes déjà accomplis par les Canadiens Natifs et exprimé son espoir de voir s'agrandir leur champ d'action et s'affirmer leurs justes prétentions.

Nous le partageons cet espoir; l'esprit du Canadien s'est éveillé au danger de l'extrême bonté. Pendant longtemps, prodigue et généreux, rendu insouciant par la grande richesse de son pays, le Canadien voyait avec indifférence les étrangers accourir et prendre de larges parts du bien que la nature lui avait donné à profusion. Mais les conditions économiques ont changé avec ce flot envahisseur; le Canadien s'est aperçu que sa générosité avait fait naître l'abus. Il doit, maintenant, jouer des coudes pour défendre sa place au milieu de ces nouveaux venus qui voudraient tout accaparer.

Mais les Canadiens n'ont pas de sang d'esclave dans les veines, et la belle organisation des Fils Natifs a fait sienne la tâche de faire respecter leurs droits. Les Canadiens d'Abord.

Gaétane de MONTREUIL.

NOSTALGIE D'HIVER

par

LE GALERIEN

Nous croyions que l'hiver ne viendrait qu'à demi, mais la neige s'est mise à tourbillonner et le froid à sévir.

Là-bas, chez-nous, bien loin dans la campagne, je sais une ferme dont les bâtiments grelottent sous le vent qui souffle incessamment. Rien ne peut arrêter le souffle glacé. Le grand bois lui-même est impuissant contre l'acharnement de la froide bise. Tout est couvert de neige et quand le soir vient très tôt, empiétant sur le jour, les ténèbres se massent plus vite dans les ravines et sur les côteaux.

La somnolence des jours d'hiver se mue, dès que la nuit commence à rôder, en lourde léthargie. Dans la fin de jour tout s'endort, tout sombre, tout meurt.

Vous, gens des villes, vous ne comprenez pas, vous ne pouvez comprendre le calme effrayant des nuits d'hiver à la campagne.

Si, dans votre cœur, une douleur s'est installée comme un microbe mortel, c'est dans ce silence seul que vous pouvez la mesurer, la peser, en délimiter les contours infinis.

Allez philosopher là-bas, au sein des neiges et de l'ambiance familiale. Vous laisserez sans regret la ville sonore où l'âme chaque jour est broyée davantage et le cœur endurci. Quelle contingence que cette foule anonyme qui déferle comme le flot des rivières indomptées! Quelle promiscuité que ce peuple de fourmis au travail! Au moins là-bas vous pourrez sonder la profondeur des yeux et la bonté des cœurs. La campagne conserve à ses habitants le vernis de la terre, le relent des chaumes, la bonne odeur de la franchise. Ici, à la ville, vous savez de quel bois en se chauffe: un bois pourri qui dégage beaucoup de fumée; il en faut tant pour cacher les vices de l'hypocrisie!

Enfin, vous êtes retourné déjà à la campagne autrefois?

Vous avez revu l'église? Était-ce le soir quand le fourmillement d'ombres se fourvoie sous la voûte? Était-ce le matin alors que le froid soleil caresse les verrières? Vous y avez prié pendant que les souvenirs s'acharnaient à vous distraire.

Je connais cette lâcheté devant le bilan dressé des vieilles années, cohortes floues, insensées, quelquefois affichant une face de gorgone indomptée. Et puis, il y a la douleur qui insinue sa plainte, souvent lancinante, malgré la fièvre de l'actuelle vie. On la voudrait oublier, la croire morte, peut-être la maudire, mais la gueuse! elle n'était même pas endormie! Et longtemps, avec son âme vieille, plus la même, on la cajole cette douleur; on est presque heureux de la retrouver.

Il nous semble être dépaycé au milieu des nôtres que nous trouvons distants. Le vide de notre absence a été comblé par de menues choses. Il fallait bien que la cavité fut remplie. Si nous revenons, nous ne sommes pas des étrangers... mais pourquoi sommes-nous partis?

Pendant que nous cherchons dans l'obscurité de l'oubli les vieux souvenirs presque morts, la tempête s'acharne au dehors. Nous la sentons monter à l'assaut de la maison cramponnée à la terre. C'était comme ça autrefois mais les éléments étaient plus féroces, plus fortes étaient leurs plaintes et leurs lamentations. Cependant nous écoutons la voix immense qui court la campagne, qui rit dans les peupliers, qui se courrouce, qui s'acharne sur le cadavre de la terre ensevelie.

Nous voudrions savoir ce qu'elle dit, ce qu'elle raconte. Nous voudrions entendre son écho dans la forêt. Nous isoler avec la tempête devient un rêve formidable, puis ce qui n'était que demi-sommeil devient ce songe que les habitants des campagnes font quand l'hiver vient s'abattre sur les champs.

Le Terroir

Emmanuel DESROSIERS

MA TANTE FRÉZINE

Ma tante "Frézine" Portugais était une bien drôle de femme. "Frézine" était un surnom, car elle s'appelait "Cadie" qui était l'abréviation de Léocadie.

Mon oncle Pierre n'y regardait pas de si près et l'avait toujours nommée "Frézine".

"Frézine par icitte, Frézine par-là,
"Frézine en l'air, Frézine en bas,

chantait "le tueur" à "siffleux" Meloche, le garçon du voisin, et qui était la bête noire de ma tante.

Elle le détestait sans contrainte et c'est elle qui lui avait donné "l'avantageux" surnom de "tueur".

Le garçon de Meloche d'ailleurs n'avait pas peu mérité la haine de ma tante. Une grand'jument rouge qui labourait "de la prairie neuve" avait reçu le sobriquet de Frézine, et "le tueur" l'interpellait formidablement chaque fois que la charrue prenait l'endos en arrière de la maison de mon oncle :

— Hue! Frézine, charogne!

Ce compliment sans cesse répété à chaque tour de charrue exaspérait ma pauvre tante qui, au temps des labours, faisait du mauvais sang.

— Ah! le sonnette, disait-elle.

Il va sans dire que le chien qui avait l'incommensurable tort de frayer avec "le tueur" ne "moissonnait" pas en arrière du poêle. Il fallait bien que la colère de ma parente se passât. Le manche à balai entraînait en scène et fouillait les flancs de "Prince" qui se blottissait derrière la "boîte à bois".

— Sors, vlimeux, va retrouver "le tueur"!

Prince qui n'avait pas de psychologie pour cinq sous sautait par-dessus la clôture de perches et stoïque comme un patriarche de l'ancienne Grèce suivait sans jamais se lasser, "le tueur" dans le guérêt qui s'ouvrait.

Au détour suivant, le garçon de Meloche, enhardi par la présence du chien, clamait tel un Iroquois du vieux temps, avec une pause de ténor d'opéra qui hurle l'égosillement d'une formidable note :

— Hue! Frézine, charogne!

Si ma tante brassait alors son beurre, la manivelle s'emballait au risque de rendre la crème "folle"; si elle était à couper le lard salé, aucune couenne n'aurait pu résister à la lame furieuse qui fouillait la chair grasse; si elle "mettait la table", gare à la vaisselle. D'ailleurs, un jour, elle avait de la sorte brisé un beau "beurrier Léon XIII".

Enfin "le tueur" était le cauchemar de ma tante.

L'état de guerre existant entre ma tante Frézine et "le tueur" n'empêchait pas "siffleux" Meloche d'entretenir les meilleures relations avec mon oncle Portugais. Ce-

pendant quand le voisin venait faire un "bout de veillée" et que ma tante l'apercevait à travers la porte du tambour elle ne pouvait s'empêcher de le qualifier d'épithètes des plus expressives, ce qui laissait d'ailleurs mon brave oncle parfaitement impassible.

— Le v'là encore l'enteurcri (très mauvaise corruption du mot antéchrist), y amène pas son é... toujours?

Puis elle laissait le ménage en plan et grimpait au grenier afin de ne pas "envisager" "siffleux" Meloche qui avait le malheur d'être le père du "tueur", l'être le plus exécré, le plus haï, le plus voué aux épouvantables gémonies.

Les deux voisins causaient :

"J'ai ferré mes cochons", disait Meloche, et ma tante qui écoutait, couchée à plat ventre près de la trappe du grenier, ajoutait : "Y mangeront pu le pontage d'la soue". Les deux hommes ne s'en occupaient pas quoiqu'elle parlât autant qu'eux.

— Les pétaques se vendent pas ben cher, j'les fais manger à mes gorets. Y se dardent là-dedans comme des cochons.

Et ma tante reprenait :

— Y mangent mieux que vous autres!

Un jour "le tueur", par bravade, à la grand'messe, avait pénétré dans le banc de mon oncle Portugais alors que tante Frézine était seule à l'occuper. Elle dut livrer un violent combat intérieur. Elle ne refusa cependant pas l'entrée du banc. Quand à la quête "le tueur" laissa tomber dans l'assiette, chose inouïe, un "trente sous", ma tante, ce qui ne s'était jamais vu dans la paroisse, déposa un écu.

Monsieur le curé Larose, par mesure de précaution, afin de ne pas soulever l'envie des autres paroissiens, se hâta d'enfourer les "trois trente-sous" dans sa poche.

Ce fut bien pis, lorsqu'après la messe, sous la remise de l'hôtel à "Chéri" Lefebvre, ma tante vit "le tueur", tout courtois, détacher son cheval, son "brake down", comme le garçon de "siffleux" l'appelait.

— Prends garde, jésuite, y tire aux renards, clama ma bonne tante.

— C'est vot' bride qu'est trop serrée, le mors y fend la gueule, ajouta le garçon de Meloche, puis :

— J' va t'y y mettre le "check"?

Ce à quoi ma tante répondit de suite :

— Mets-y dans le deuxième trou, le celui qu'est écharogné.

Au détour de la forge à "baise-la-piasse" Deneault qui se trouvait sur la limite du village, le "brake down" reçut un magistral coup de fouet sur la croupe et partit à fond

de train dans un nuage de poussière emportant tante Frézine, la furie dans l'âme.

— Le bougre d'écoeurent, le senteux, ça mériterait de crever le d... sur la paille... Avance donc sans-coeur, pigouille!

Puis le cheval sentait sur son échine la morsure de la lanière qui en même temps lui rafraîchissait la mémoire... de galoper.

Au dîner, que mon oncle Pierre préparait chaque fois que son épouse allait toute seule à la messe, ce fut une tempête des mieux conditionnées. Ma tante fulminait contre tout :

— T'aurais pas pu faire cuire les pétaques dans le p'tit chaudron, sans dessein? Tu devrais aller rester chez "siffleux".

Mon oncle ne répondait guère. D'ailleurs depuis longtemps une grave maladie le minait. Il se plaignait de constantes douleurs au "rinqué". Certaines nuits, il se levait et se faisait chauffer le dos devant le poêle. Ma naïve tante ne réalisait pas de quelle gravité était le mal quand elle disait : "Il est ruiné".

Ils mangèrent "bout en bout" de la table comme d'habitude. Ma tante tordait les bouchées, mon oncle songeait.

— Oui! y s'est mis dans mon banc, le "crevasson". Y était étriqué comme la chienne à Jacques. Si je l'avais, je t'assure qu'y changerait d'poil.

Mon oncle releva la tête.

— Prends garde, Frézine, si tu devenais veuve tu "marierais" le garçon de Meloche!

Ma tante se mit à rire bruyamment,

— "Le tueur"! Ah! oui, "le tueur"!

Après le repas, mon oncle s'en fut sous les saules et s'endormit tranquillement. Ma tante s'installa dans la "porte de devant" qui "donnait sur les Meloche.... De temps à autre, elle regardait la demeure des voisins.

L'automne vint mais quand la charrue du "tueur" prenait l'endos ma tante n'entendait plus la clameur blessante d'antan : "Hue! Frézine, charogne!"

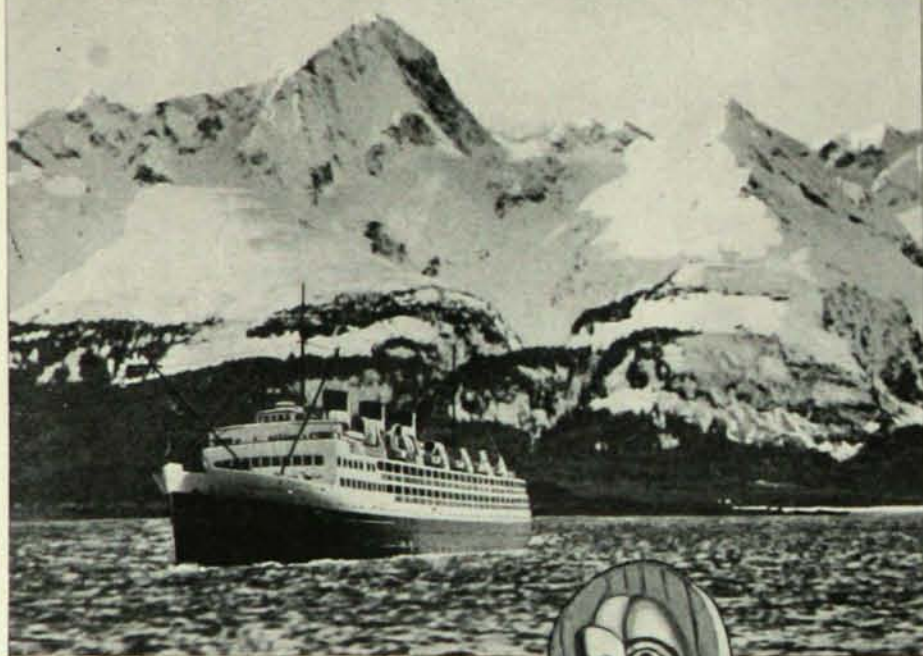
Les travaux de récolte avançaient.

Les gros oignons rouges qui depuis quelque temps séchaient sur le sol dur furent empochés; les dernières pommes de terre arrachées du fond des sillons; les dernières tomates dont la gelée avait "rôti" les tiges furent entassées dans un coin de la literie. Rien ne resta sur le champ que des amas d'herbe sèche auxquels on mit le feu.

Mon oncle Pierre, qui était toujours en retard, commença à son tour ses guérets.

(Suite à la page 16)

L'ALASKA



Les fjords de l'Océan Pacifique et le pays du Soleil de Minuit

Le Cercle Polaire réserve au touriste des beautés et des splendeurs insoupçonnées et sans égal dans l'Amérique.

De sa lumière pâlotte le Soleil de Minuit éclaire des glaciers gigantesques, des pics couronnés de neige éternelle et la fameuse "piste" tracée en '98 pour la ruée vers l'or du Yukon.

Allez à l'Alaska cet été sur un des vaisseaux du Canadien National. Mille milles sans tempêtes dans le "Passage Intérieur" qui est échancré d'innombrables fjords et fourmille de paysages impressionnants. Avant de vous embarquer vous ne manquerez pas d'arrêter au Parc National Jasper pour contempler les merveilles des Montagnes Rocheuses. Demandez nos brochures dès maintenant.



CANADIEN NATIONAL

Le Plus Grand Réseau de l'Amérique

Tante Madelon.

Correspondants étrangers

D'UNE RIVE A L'AUTRE

Marcelle Valentin, 35 rue Etienne Dolet, Tarare, Rhone, France, heureuse de correspondre déjà avec jeunes gens canadiens, aimerait avoir quelques autres correspondants canadiens dans la vingtaine.

Mademoiselle Frances Canal, Douanes, Port Vendres Pyr., O. France, 17½, demande des correspondants canadiens.

Mde R. Cotentin, rue de l'école, Maiières-les-Brienne par Campigny, Aube, France, demande des correspondants sérieux et instruits.

Voici une foule de soldats et officiers du Maroc qui demandent des correspondantes. Vraiment les canadiennes acquièrent en ce pays une renommée très grande puisque les demandes m'arrivent sans cesse.

Robert Bigot, Secrétaire E. M., Cercle Moyen Ouergha, Ghafsai, par Fez, Maroc, Louis Michel, Roger Loiseau, Pierre Portain, le Esc., 37e Regt. Aviation, Ksar-El-Souk, Maroc.

Caporal André Aubert, 6e R. T., Sénégalais, C.H.R., Casablanca, Maroc.

Jean Ecuyer, 6e Esc., 37e Regt. Aviation, Agadir, Maroc.

Raymond Guyten, Transmission, 4e Regt., Etranger, Marrakeck, Maroc.

Réné Descoutures, 1ère cl., R.I.C.M., 3e Bon., C.M., 3 Rabat, Maroc.

Victor Bellue, chef de poste central téléphonique, Boua Sidi, Maroc.

Pierre Aubry, 41e Batt., de Génie, 1ère Cie, Casablanca, Maroc.

Georges Lefranc, Ambulance d'évacuation No. 3, Ksar-El-Souk, Maroc.

J. Duvignac, Adjudant, Etat Major du Territoire du Sud, Ksar-El-Souk, Maroc.

Caporal Francis Thévor, Central Téléphonique, 3-2 Etr., poste Tanufit, Midelt, Maroc.

Laurent Bomberder, R.A.C.M., 2e Battalion, en opération par Midelt, Maroc.

Jean Richefal, R.A.C.M., Batt., en opération par Midelt, Maroc.

Joseph Lenaour, R.A.C.M., 2e, 13e Batt., en opération par Midelt, Maroc.

Louis Duchène, R.A.C.M., 6e Batt., en opération par Midelt, Maroc.

Ernest Roger Gaud, R.A.C.M., 6e Batt., en opération par Midelt, Maroc.

Charles Furger, Freddy, Schmidt, s/off, 9e Cie du 3-2 Etr., Poste de Kirsch ou Berka, par Midelt, Maroc.

Caporal Mosconi, R.I.C.M., 2e Batt., 5e Cie, Camp Garnier, Rabat, Maroc.

Henri Giniez, Caporal, 2e Regt., de Tirailleurs Marocains, Cie, H. R. Marrakech-Guiliz, Maroc.

Etienne Sauli, R.I.C.M., 9e Cie, Camp Garnier Rabat, Maroc.

Demandent cartes vues: M. J. Quirot, 14 traverse de l'Aigle d'or, Aix-en-Provence, Bchs-du-Rh. France.

Marguerite Fondeville, 5 rue Elisée Reclus Oran, Algérie.

Madame J. Michel Boel, Bd Semet de Nayer, no 18, Blankenberghe, Belgique.

Gab, Van Lull, 10 rue de la Pivoine, Berchem-les-Anvers, Belgique.

Denise Gibeaux, chez M. Jambert, 18 rue de la Savonnerie, Rouen, France, demande des correspondants et des correspondantes canadiens.

Mlle L. Mahé, 9 rue Chappe, Paris, 18e France, 19 ans, demande des amis canadiens.

Deux beaux gosses de 18 ans, l'un blond, l'autre noir demandent des amies canadiennes.

Maurice Defaux, 3 Cité Dussart, 3 rue de Lille, Sainghin-en-Melantois, par Asq. Lille, Nord, France, et Marcel Hautecœur, 40 rue Basse, Sainghin-en-Melantois, par Asq., Lille, Nord, France.

Jean Laffon, 3 Place Extérieure St-Michel, Toulouse, Hte. Gar., France.

Roger Périé, rue du Pont de Comus, Toulouse et Madame Héloïse Périé, 37 rue Raymond IV, Toulouse, Hte Garonne, France demandent correspondants et correspondantes sérieux pour échanger timbres postes.

Mesdemoiselles Solange Beignet, 2 Avenue Edouard Vaillant, Vierzonville, Cher, France... Germaine Gerbault, Cour du Musée, Vierzon-Ville, Cher., France... Simone Voulu, chez Jeanne Mouret, Les Bergeries, Vierzon-Villages, Cher, France, demandent à correspondre avec jeunes gens sérieux et intelligents. Rita Roserberg, 80 Rodney Court, Maida Vale, W. Q. Londres, Angleterre désire correspondant et correspondante canadiens.

André Porquier, 4e spahis, Marocains, Senils, Oise, France, demande correspondantes canadiennes.

Ginette Duclos, Villa Pilon, Ankadifotry, Tananarive, Madagascar, gentille jeune fille de 16 ans, demande un petit ami au Canada pour correspondre longuement et agréablement.

Juliette Rivera, 16½ ans, 8 rue Pyraga, Bordeaux, France, désire correspondre avec jeunes filles canadiennes dans les langues anglaise et espagnole, vécu longtemps en Espagne.

Madame Rose Bonard, 16 Pontaise, Lausanne, Suisse, désire ardemment rencontrer en Canada une amie instruite et intelligente pour longues causeries.

Hubert Leclerc, 21 ans, R.I.C.M., 3e Ban. C.M. 3, Rabat, Maroc désire correspondantes canadiennes.

Charles Cardinal, Caporal au R.I. C.M., C.M., 3 Camp Garnier Rabat, Maroc demande correspondantes canadiennes.

Paul Hurrier, Compagnie de Sauteurs Pionniers à Turenne, Algérie, gentil, distingué, 33 ans demande une canadienne de son âge.

J. Doombos, Esq., Bureau du Trésorier du 3e Regt. Etr. Fès, Maroc, demande correspondantes canadiennes.

Michel Bosquet, Inst., St-Joseph à Arras, Pas de Calais, France demande à correspondre avec jeunes étudiants canadiens de 17 ans, comme lui.

Félix Breton, 2e Regt. Etr., 9017, Hôpital Guercif, Maroc, demande correspondantes canadiennes.

(Suite à la page 29)

LES NOUVEAUX LIVRES

Jules Larivière

"Nos Immortels"

"Nos IMMORTELS" Caricatures littéraires, par Germain Beaulieu. Editions Albert Levesque, 1735 rue St. Denis, Montréal.

Depuis deux mois bientôt que ce volume est en librairie et si j'excepte le communiqué aux journaux — communiqué d'ailleurs plutôt amorphe — la critique ou plutôt les Bonzes de la critique chez nous, n'en ont pas encore soufflé mot. Cependant voici un petit volume de cent cinquante pages qui, à mon point de vue, vaut la somme presque totale de tout ce qui a été imprimé chez nous depuis un an.

Cent cinquante pages d'humour écrites par un Canadien-Français, cent cinquante pages désopilantes, agréables, spirituelles... C'est là n'est-ce pas un quasi miracle. L'humour est une maladie qui ne menace certes pas de devenir épidémique chez nous et il a fallu un savant de la trempe de Monsieur Germain Beaulieu pour en isoler le microbe... S'il poussait la bienveillance jusqu'à en inoculer les cerveaux des écrivains de chez nous, quel service il rendrait aux lettres canadiennes!

Monsieur Beaulieu est un savant entomologiste qui s'est usé les yeux à étudier les miroitements des écailles des ailes des papillons, à compter les articulations des tarses des coléoptères, à suivre les diverses phases des métamorphoses des infiniments petits, de l'oeuf initial à l'insecte parfait, et pour se distraire de ses travaux d'observations sur les insectes, il a piqué une tête dans le domaine de la biologie humaine; mais comme il ne pouvait songer à s'éloigner bien longtemps de ses chères petites bêtes qui, en somme, sont bien moins bêtes que l'on est tenté de le croire, c'est parmi ses proches qu'il a choisi ses sujets d'étude.

Habitué à tout étudier sous le microscope, il est tout naturel que les portraits que Monsieur Beaulieu a tracés de ses collègues de l'Ecole Littéraire se soient sentis de son innocente manie du verre grossissant.

"Nos Immortels" est une série de quatorze caricatures littéraires toutes remplies de ce bon esprit gaulois qui faisait le charme de nos grands pères, c'est une suite ininterrompue de charges, d'ironie, de sel et de rire de bon aloi et cependant sous cette charge pleine de bonne camaraderie et qui n'a rien de blessant pour l'infortuné caricaturé, percent les notes caractéristiques de l'auteur étudié.

La caricature littéraire comme la caricature tout court est un genre très difficile, elle ne doit rien contenir de blessant pour la personnalité du sujet caricaturé, elle doit présenter en un éclat de rire les défauts à souligner et laisser clairement entrevoir les qualités sous l'humour de la charge et je crois que dans "Nos Immortels", Monsieur Beaulieu a réuni toutes ces qualités.

Qu'il nous parle de notre ami Dreux, par exemple: "Dans ces Châteaux, qu'il habitait en imagination, il se voyait dans de vastes bibliothèques aux murs littéralement couverts de livres, et, mollement enfoui dans un large fauteuil, en face d'une large table de travail encombrée de monceaux de papiers-

ses, il écrivait, écrivait, écrivait... C'est effrayant ce qu'il a travaillé, ce pauvre

"Je salue en Ferland un poète et un artiste, un grand artiste même, qui a le culte du beau, à tel point qu'il finit par ne plus savoir où le trouver. C'est un esprit timoré qui n'est jamais satisfait de lui-même et qui ne le sera jamais des autres. Son enfance malheureuse en a peut-être été la cause; en effet, son père, qui tenait une fabrique considérable de liqueurs douces l'aurait vu avec autant de joie se diriger vers les verres qu'il l'a vu avec horreur se ballader dans les vers."



Claude Robillard

Dreux, dans la solitude de ces somptueux Châteaux en Espagne." Et Albert Ferland: Et Paquin! Et Leveillé! Et Comte! Enfin toutes ces quatorze caricatures littéraires, sous la charge, l'humour et la contagion du rire vous donnent des sujets étudiés une notion plus complète et plus vraie que maintes biographies de commande ne le sauraient faire.

J'avoue que j'ai relu "Nos Immortels" trois fois et à chacune de ces lectures j'ai trouvé du plaisir toujours nouveau. L'esprit est marchandise si peu courante chez nous et ce petit volume en est saturé. C'est peut-être pour cela que nos Bonzes de la critique, gent excessivement sérieuse et ennuyante, n'en ont pas encore parlé après avoir dépensé tant de bonne encre à chanter les louanges de turpitudes incohérentes.

Si j'ajoute que l'ouvrage est agrémenté de quatorze dessins de notre grand caricaturiste Canadien-Français Bourgeois, je crois que je n'aurai pas besoin de vous dire que la caricature tout court est en rapport avec la caricature littéraire en ce volume et que vous voudrez vous procurer quelques heures de franche gaîté en lisant "Nos Immortels" qui est une oeuvre de l'ancienne génération, celle où l'on savait encore rire franchement et sainement.

"Dilettante"

DILETTANTE, roman, par Claude Robillard. Editions Albert Levesque, 1735 rue Saint-Denis, Montréal.

C'est l'étude d'une passionnète d'étudiant que l'auteur, un collégien d'hier qui a conservé toute la suave inexpérience de son âge, a mélodramatisée en l'assaisonnant de reminiscences de cinéma américain transposées en terre canadienne et de nombreuses citations poétiques.

Des trois personnages principaux du roman, Jérôme est certes le plus vrai, le plus sincère et le plus vivant; Andrée, la jeune fille moderne, ne serait pas mal réussie non plus n'était-ce cette fâcheuse manie qu'elle a de réciter des vers à tout moment et enfin, Renaud Beaudry, le grrrand romancier-poète canadien-français, c'est un personnage inventé de toute pièce et qui menace de demeurer encore longtemps un mythe chez nous. Si l'auteur lui avait substitué un solide joueur de gouret, de tennis ou de ballon, comme cela aurait été plus vraisemblable!

Les acteurs de premier plan de "Dilettante" sont des anthologies vivantes, ils ont toujours une strophe aux lèvres et jusque sous le baiser passionnel de Claire, ce bleu de l'amour qu'est Jérôme ne peut se défendre de reminiscences poétiques:

"Ecraser avec haine

"Sous des baisers d'amour cette

lèvre autrichienne!"

"DILETTANTE" est un premier coup d'aile et il démontre que si l'auteur manque encore de cette connaissance suffisante de la vie nécessaire à la création d'une oeuvre durable, il n'en possède pas moins de solides qualités de style et d'observation qui augurent bien pour la maturité de son talent.

Maintenant qu'il a tenté l'espace, qu'il a mesuré ses forces et sondé l'abîme, que Monsieur Robillard se mette résolument à l'étude, qu'il observe la vie, non pas la vie factice et conventionnelle de quelques centaines de snobs et snobinettes qui s'appliquent à copier toutes les turpitudes américaines, mais celle de notre vrai peuple, la vie de ceux qui peinent, qui luttent, qui ont des aspirations et savent jouer des coudes pour atteindre leur but, la vie de ceux qui souffrent, enfin la vraie vie, qu'il ne se hâte pas trop de publier, se souvenant du conseil si sage de Boileau:

"Cent fois sur le métier,
remettez votre ouvrage"...

Qu'il travaille et, comme il est très jeune, qu'il s'est mis à la besogne dès la première heure et qu'il est fort bien doué, il nous donnera des oeuvres à l'âge où tant d'autres n'aspirent qu'à produire de piètres essais.

"Regards sur les lettres"

"RECARDS SUR LES LETTRES," Etudes critiques par Mgr Camille Roy, L'Action Sociale Catholique, Québec.

C'est durant mes premières années de collège que j'eus l'honneur et le plaisir de

connaître l'abbé Camille Roy. Quand je dis connaître, je me vante peut-être un peu, car je dois avouer que je ne l'ai jamais rencontré, ne lui ai jamais parlé, ne lui ai jamais écrit, mais par contre, je l'ai lu tout entier et c'est à lui que je dois—je ne sais si je dois lui en faire un reproche ou l'en remercier—la manie qui m'obsède de lire toute production canadienne.

Un professeur bénévole m'avait passé une fascicule de la revue "La Nouvelle France" où l'abbé Roy publiait ses études sur nos origines littéraires et comme cette étude m'avait infiniment intéressé, c'est avec impatience que j'attendais l'arrivée de chaque nouvelle livraison de la revue.

Notre bibliothèque de collège contenait en fait de livres canadiens: les histoires du Canada de Garneau et Ferland, quelques volumes de l'abbé Casgrain, Charles Guérin, de Chauveau, les Anciens Canadiens et les Mémoires de Gaspé, Pour la Patrie de Jules Tardivel, Zouaviana de Drolet, Discours d'Étienne Parent, l'Enfant Mystérieux de Dick, "Une de Perdue, Deux de Retrouvées" de Georges de Boucherville (dont on avait soigneusement arraché une vingtaine de pages trop scabreuses), les Oeuvres de Crémazie, quelques volumes de Fréchette et c'était à peu près tout. Nos manuels d'histoire littéraire ne faisaient aucune mention d'auteurs de chez nous. C'est dire que dans le domaine si minime de notre histoire littéraire, nos connaissances étaient encore restreintes et c'était tout un nouvel horizon qu'ouvraient à nos jeunes intelligences les articles de l'abbé Camille Roy.

Nous assistions à la naissance de notre histoire littéraire qui allait bientôt préparer la voie à celle de notre critique littéraire et dans ces deux domaines, l'auteur de "Regards sur les Lettres" allait être le pionnier. S'il n'avait que ce seul titre à notre reconnaissance, ce serait suffisant à assurer sa survivance dans notre souvenir; mais il y a plus et il y a mieux. Beaucoup plus heureux que la plupart des pionniers, il a vu le sol qu'il avait défriché de ses mains en plein rapport et il a gardé la maîtrise du domaine qu'il a ouvert. Après trente ans de travaux sincères et généreux, l'abbé Camille Roy demeure encore en critique littéraire canadienne-française, l'autorité la plus respectée et la plus respectable et si quelques-uns de ses anciens disciples lui reprochent quelquefois une trop grande aménité pour des oeuvres plutôt médiocres qu'il a étudiées autrefois et qu'il n'a pas entièrement condamnées, c'est, comme il nous le dit dans son magnifique chapitre intitulé "Critique", qu'"il est facile de paraître ignorer que c'est par des anneaux successifs que se forge la chaîne des progrès littéraires, et celle-là aussi des procédés de critique. Il n'y a pas plus de génération spontanée en littérature qu'en biologie. Et assurément en 1900, à une époque où les livres étaient plus rares que les nouvelles lunes, où il ne paraissait pas en un an autant d'ouvrages qu'il en paraît aujourd'hui en quinze jours, il ne fallait tout de même pas, sous prétexte de critique, tomber sur les rares ouvriers qui avaient le courage de travailler, de frayer des voies, d'y aller de leurs essais, et de contribuer par leurs inexpériences mêmes à préparer la meilleure littérature de demain."

Ces quelques lignes résument toute l'oeuvre de critique littéraire de Monseigneur Roy. Une critique toute remplie de bonté, toute paternelle, mais paternelle dans le meilleur sens du mot, sans faiblesse pour les défauts qu'elle s'empresse de souligner, sans vaine complaisance pour les nullités, mais anxieuse de trouver et de souligner les chances de succès. L'abbé Camille Roy fut toujours pour les jeunes littérateurs de chez-nous un bon

papa prodiguant encouragements et conseils, relevant les courages défaillants, le premier à proclamer les talents quand ils se présentaient.

Et lui qui est la bonté et la mensuétude même, lui qui a fait de la critique littéraire par apostolat et non par ambition, désir de gloriole ou amusement, constate avec leur d'inquiétude: "Le ton de notre critique littéraire a sûrement pris de l'acuité. Est-ce un progrès ou un recul vers les éreintements de la période anti-critique?"

Entre le maître et les disciples, les points de démarcation ne sont pas si grands en somme. Les pages de combat du "Carquois" d'Albert Pelletier, par exemple, ont été un salubre stimulant à la torpeur des nôtres, elles nous ont valu des aperçus nouveaux, des polémiques amicales qui commencent déjà à porter leurs fruits et le dernier chapitre de "Regards sur les Lettres" en est le meilleur témoignage.

Le dernier volume de Monseigneur Roy est de ceux que les véritables amis des lettres canadiennes doivent lire comme d'ailleurs toutes ses oeuvres précédentes, ils s'y trouveront une série de jugements francs et sincères sur certains ouvrages que la critique actuelle n'a pas étudiés, ils trouveront surtout dans la collection des volumes de Monseigneur Roy la genèse des progrès de notre vie littéraire et de ses diverses évolutions. On écrira demain l'histoire de notre littérature, on étudiera ses étapes, mais ce serait le point de vue de demain qu'on y donnera alors que l'oeuvre de Monseigneur Roy nous donne les jugements d'un esprit pondéré lors de l'apparition de ces ouvrages, c'est une double documentation.

Les Sept Commandements de M. Albert Lévesque

En somme, l'histoire est une continuelle répétition. Après Jéhovah dictant à Moïse les dix articles de son décalogue, après l'Eglise promulguant ses sept commandements au monde chrétien, après Wilson formulant ses quatorze points, après tant d'autres, et continuant la progression descendante, voici que, dans "L'Almanach de la Langue Française", l'auteur, Monsieur Albert Lévesque, promulgue à son tour "les Sept commandements du critique".

Je ne sais si Lévesque croit que son nom, vraiment prédestiné, lui donne une participation à l'infailibilité et à l'indéfectibilité papales, mais en dépit de toute l'affection et de l'estime que je lui porte (Sacrebleu! me voici en train de pécher contre le deuxième commandement Lévesque: "Évitez de révéler vos amitiés ou vos rancunes personnelles, cela n'intéresse pas le lecteur". La pénitence et l'absolution, Monseigneur!) je ne puis me défendre de lui dire qu'il est ridicule et que ses sept commandements le sont plus encore.

Et d'abord, connaissez-vous Albert Lévesque? Son ami et assistant, Raymond Douville, a tracé de lui un portrait d'un réalisme parfait et cependant, je ne crois pas qu'il lui ait rendu absolue justice. Encore plutôt jeune, le directeur de la Librairie de l'Action Catholique s'est trouvé tout à coup à la tête d'une maison d'édition semi religieuse, semi laïque qui depuis quelques années allait cahin-caha. Sous l'habile direction de Lévesque, "La Librairie d'Action Canadienne-Française" connut un regain de vie qui ne lui était pas coutumier. Au cours de l'année qui vient de se terminer, elle a édité trois volumes de poésies, six volumes de critiques littéraires, deux

dramas, treize romans ou recueils de contes ou chroniques auxquels il faut ajouter "Pour Une Doctrine" de Monsieur Edouard Montpetit, "L'Enseignement du Français au Canada" de l'abbé Groulx et "L'Expression juste en Traduction" de Monsieur Pierre Daviault et comme j'ai toujours eu pour principe de rendre justice à qui de droit, je ne crains pas d'affirmer que Monsieur Albert Lévesque est jusqu'à ce jour le type le plus parfait de l'éditeur chez nous. En demeurant jusqu'à ces derniers temps dans les limites de son rôle d'éditeur, c'est-à-dire de commerçant éclairé, actif et prudent — commerçant ayant une haute dose de culture intellectuelle comme nous le dit son ami Douville et comme je me fais le plaisir de le reconnaître, mais commerçant tout le même — il a plus fait pour les Lettres canadiennes qu'aucun chef d'Ecole. Mais pourquoi veut-il aujourd'hui sortir de sa sphère et s'ériger en ridicule législateur?

Je comprends très bien que Lévesque qui, en somme, est un marchand de livres — un marchand très cultivé, possédant toutes les qualités de coeur et de l'esprit, je le répète, mais un marchand de livres tout de même — ait tout intérêt à voir le critique faire chorus aux louanges contenues dans le communiqué accompagnant l'envoi de chaque nouveau volume paru; mais serait-ce vraiment lui rendre justice? Serait-ce surtout rendre justice aux auteurs qu'il édite? J'ai devant moi une série de ces communiqués aux journaux, tous suintent la réclame officielle qui ne fait aucune distinction entre le nul, le médiocre et le bien.

Aussi longtemps qu'une revue garde la responsabilité de l'appréciation qu'elle donne d'un ouvrage qui lui est soumis, je crois que c'est de l'outrecuidance de la part d'un éditeur que de vouloir donner des ordres et même des conseils sur le mode de rédaction de ces appréciations et, personnellement, tout critique de troisième ordre que je sois, je ne me sens nullement disposé à les accepter.

Depuis que j'ai été chargé de faire la chronique des livres dans "Mon Magazine", je me suis efforcé de rendre justice pleine et entière à tous les auteurs, j'ai averti mes lecteurs que les appréciations que je donnais étaient mes appréciations personnelles et sincères, je n'ai jamais eu d'excès de bile, comme le prétend ce bon Père Lamarche et si j'ai conseillé aux mères de familles de ne pas faire lire à leurs jeunes filles certains livres de la Librairie de l'Action Canadienne-Française c'est que je croyais de mon devoir de le faire et je persiste dans cette opinion même si je dois m'exposer à passer pour critique de vingtième ordre (i.e. immédiatement après Valdombre, Stello et Des Esseintes qui, m'assure un classificateur éclairé, forment à eux trois le dix-neuvième ordre).

D'ailleurs, je m'aperçois que mon jeune ami Lévesque, après avoir appelé cet indulgent Père Lamarche à sa rescousse, me donne raison en définitive, car, à la suite de sa réclame sur ces ouvrages dans son Almanach, il ajoute: "Ouvrages destinés aux adultes". Or si nous consultons Larousse ou Madame Odette L. Oligny, qui possède Larousse au complet dans sa tête, nous trouvons: Adulte: Parvenu à la période de vie comprise entre l'adolescence et la vieillesse. Et si nous cherchons le mot adolescence dans la tête de Madame Odette L. Oligny ou dans Larousse, nous lisons: Age de la vie qui suit l'enfance jusqu'à l'âge viril, de 14 à 25 ans. Nous sommes donc d'accord, Lévesque et moi. Que ne l'a-t-il donc pas dit plus tôt? Je n'aurais pas été obli-

gé de le dire. . . Et si je l'ai écrit quatre mois avant lui, pourquoi m'en faire un crime?

M'en aura-t-il tout de même causé des tracas, ce petit volume? Le Père Lamarque qui me traite de bilieux, Stello, de vieux cogot, Des Esseintes, d'esprit puritain, l'auteur qui m'envoie une longue missive à laquelle il me faudra tout de même répondre un de ces jours, jusqu'à Robespierre, le décapité de la grande révolution, qui est sorti de sa tombe pour me casser du sucre sur la tête, sur la mienne, car la sienne de tête, il semble l'avoir oubliée dans l'au-delà.

Diantre, j'oubliais mon ami Lévesque! (Encore un péché contre le deuxième commandement!) Car lui aussi y est allé de son petit coup d'épingle. Vous vous souvenez, le chroniqueur littéraire de troisième ordre qu'il mentionne à la page 257 de son almanach, eh! bien, ce chroniqueur, c'est votre serviteur. Chroniqueur de troisième ordre! Suprême injure! Si je n'avais pas une si robuste constitution, j'en aurais un second accès de bile, comme le dit si bien ce bon et indulgent Père Lamarque. . .

Mais en somme, ne croyez-vous pas, mon cher Albert, que vous vous êtes assez fourvoyé jusqu'à présent et qu'il vous aurait été préférable de vous taire? Ou si ça vous dérangeait trop, n'auriez-vous pas pu faire faire le "dirty work" par un autre? Je connais quantité d'écrivains qui, pour un cinq ou pour un dix, vous engueulent leur homme en pépère. . .

Enfin, mon cher Lévesque, (Tornon! encore un. . . l'absolution, Monseigneur!) je tiens à être franc avec vous. Si l'envoi de vos volumes signifie que la revue en dise non ce que son chroniqueur en pense, mais ce que vous aimeriez qu'il en pense, si le communiqué qui l'accompagne est un canevase discret qu'il faut suivre en ses lignes grandes ou petites, cessez-moi vos envois, j'irai acheter vos nouveaux volumes à votre comptoir et je serai libre d'en dire franchement ce que j'en pense à mes lecteurs.

Je ne sais pas ce que pensent de vos commandements les chroniqueurs de premier et de deuxième ordre, quant à moi, qui ne suis que du tiers ordre, je m'en fiche.

Un roman discutable et discuté

Jadis, un nommé Robespierre, qui s'était amusé à faire couper des têtes, finit par faire couper la sienne. Cela se passait vers 1794, dans un pays d'où nous viennent encore, quelquefois, des exemples qu'il est mieux de ne pas suivre. Et, voici qu'après tant d'années, plus heureux que ses innombrables victimes, l'exécrable révolutionnaire ressuscite chez nous, avec de nouvelles ambitions de saper nos principes moraux, pour y substituer des méthodes destructives. Décidément, l'expérience n'a pas assagi le turbulent personnage.

Il a trouvé l'hospitalité dans un journal du matin à Montréal, où l'on distille quotidiennement l'insulte aux Canadiens Français et les insinuations les plus dégradantes, contre tous ceux qui ne pensent pas comme le maître ou sa servante.

Robespierre est là en bons quartiers, pour prêcher le laisser-aller des mœurs par la protection équivoque qu'il prodigue à l'exhibition des connaissances psycho-érotiques d'une jeune romancière.

Ainsi parle Robespierre:

"Chez nous, deux genres seuls ont droit de cité. Mariez un gars solide avec une compagne à l'avenant, tissez habilement votre trame autour de la Messe de Minuit, faites jouer le violoneux et rougir la promesse. Vous avez le chef-d'oeuvre de la première catégorie."

D'abord, vous savez bien, Robespierre, que tous les romans canadiens ne se déroulent pas à la Messe de Minuit. . . Puis, trouveriez-vous convenable qu'on mît en scène auprès de la Crèche de Noël, ce qui se passe entre Camille et son amant: (page 64):

"Ils s'étaient rapprochés. Ils étaient tout près l'un de l'autre. Lentement, sans violence, Richard attira contre lui la femme défaillante. Leurs lèvres se rencontrèrent, leur EXTASE se confondit."

Et page 65. Camille à son amant:

"Je vous ai fui et déjà je vous appelle. Il n'y a plus de beauté, il n'y a plus de vie où vous n'êtes pas. C'est le vide immense, c'est le néant. Quel pouvoir aviez-vous donc pour me PRENDRE ainsi?"

Robespierre, si vous n'êtes pas le plus fiefé des hypocrites, vous avez la candeur d'une Vestale. Mais, à votre manière d'interpréter les textes, on est bien forcé de conclure que vous appartenez à la première catégorie.

Je le prouve en citant le résumé perfide que vous avez fait d'un petit article sans malveillance, que je consacrai, jadis, au premier livre de votre protégée: "Un Peu d'Angoisse, Un Peu de Fièvre". Le lecteur pourra juger de votre honnêteté, étonnant critique:

"UN PEU D'ANGOISSE, UN PEU DE FIEVRE. — J'ai trouvé deux fautes d'orthographe, une de syntaxe, votre titre me donne le frisson. Non, ma petite, retournez à vos champs, vous n'êtes pas destinée à écrire."

Voilà comment vous avez traduit l'article suivant, que je copie en entier, pour l'édification des lecteurs. Ils pourront juger avec quelle effronterie vous savez mentir:

UN PEU D'ANGOISSE, UN PEU DE FIEVRE

Notre directeur m'a remis, hier, un petit volume dont le titre est fiévreusement alarmant: "Un peu d'angoisse, un peu de fièvre", par Eva Senécal.

L'angoisse est générale dans le monde des lettres, et la fièvre extravague, parfois, dans des mots amers, sans résonance et sans beauté, qui mettent dans l'âme des ombres inutiles de mélancolie et de souffrance. Toutefois, elle est intermittente, la fièvre, et il arrive que dans des spasmes douloureux, elle arrache au génie des cris magnanimes qui se prolongent à travers les siècles et font vibrer les âmes compréhensives, en les initiant par les mots aux émotions des auteurs anciens.

Ils sont heureux, les anciens, eux qui ont laissé dans le ciel littéraire un simple sillage, un prolongement lumineux de leur talent, un prolongement qui vient jusqu'à nous et que nous aimons, nous, parce qu'ils ont souffert avant nous dans la vie, et qu'ils nous apportent l'exemple de la résignation qui élève et non pas de la révolte hideuse qui avilit.

Mais dans le petit volume que j'ai sous les yeux, il n'y a ni grande envolée, ni dégradante décadence; c'est un livre qu'on lit et qu'on oublie, mais il donne un plaisir éphémère. En le lisant, j'ai senti qu'il est l'oeuvre d'une âme jeune qui s'est racontée elle-même et je l'ai suivie page à page sans ennui, car je les aime les âmes fraîches, sans arrière-pensées, même quand elles oublient la sagesse des principes de Boileau: "Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage".

"Un peu d'Angoisse, un peu de Fièvre" n'est pas une oeuvre à considérer mais c'est une ébauche qui donne un espoir pour l'avenir. Et nous le garderons, cet espoir, jusqu'à l'affirmation d'un talent mieux cultivé, et d'une langue plus profondément apprise.

Ce petit livre a de l'allure et les vers ont de la vivacité. Ce sont deux qualités qui nous font d'autant plus regretter que les meilleures pièces soient gâtées par une trop grande négligence des règles de la prosodie.

L'auteur est né poète mais n'a pas hérité le rythme et la forme. On nait poète, on devient écri-

vain. Et l'écrivain est plus utile à la poésie que la poésie à l'écrivain car on peut toujours écrire en prose sur des sujets très prosaïques.

Mais Mademoiselle Senécal a préféré s'élever vers les astres pour regarder d'en haut les choses de la terre.

Je l'en félicite. Qu'elle agrandisse ses ailes par l'étude des maîtres de la poésie et elle brillera peut-être un jour, parmi les étoiles du ciel littéraire, au Canada.

Gaétane de MONTREUIL.

"Mon Magazine", édition de septembre, 1927.

Robespierre, vous ne vous êtes pas amélioré. Et si vous n'avez rapporté de votre voyage dans l'autre monde qu'un surcroît de canaillerie, ce n'était pas la peine de revenir en celui-ci.

Mais, vous parlez comme homme sans tête, et cela se conçoit:

"Qu'on se montre sévère sur la facture d'une oeuvre, qu'on en démontre les défauts d'exécution ou de style, je le comprends. Mais là se borne le rôle du critique."

Vous ne vous êtes donc pas aperçu que c'est tout simplement cela que j'ai fait, en parlant de "Un peu d'Angoisse, un peu de Fièvre"?

Votre geste prétentieux en ces paroles: "JE ne lui reconnais pas l'autorité de s'ériger en censeur des mœurs", ne fera pas, je le crains pour votre vanité, s'incliner devant vos jugements l'opinion publique.

Mais, vous n'avez pas votre tête à vous, et cela se voit bien, car auriez-vous écrit ceci, après avoir lu cela: "

"Nous serons toujours dans l'enfance littéraire tant que les Gaétanes se voileront la face à la pensée qu'une femme mariée PEUT aimer, même si elle a le courage de fuir la tentation."

Vous trouvez cela, vous, que Camille fuyait la tentation, en se suspendant au cou de son amant? Mais, ce qu'elle voulait fuir, ce n'était pas la tentation. . . Robespierre, vous ne savez pas lire. Tenez, épelez la page 83, que je copie à votre intention, et si vous ne changez pas d'idée, vous êtes un cas d'idiotie désespéré.

Page 83: "Elle se blottit contre lui, fleur d'amour offrant sa fragile beauté. Sur le front de la femme-enfant, sur les yeux pleins de nuit, sur la bouche veloutée comme un fruit mûr, long-temps les lèvres de l'homme se posèrent."

"La coupe enivrante du baiser leur versait sa fauve liqueur. Debout devant l'immensité bleue du ciel, les lointains violacés, il murmura, tenant contre son coeur en tumulte la femme adorée:

"— Je vous aime, ma Camille, plus que tout au monde."

"Elle se suspendit à son cou. Son corps frissonnant frôlait le corps de l'homme. D'une voix balbutiante, qui traînait sur les mots, elle dit, tout bas, contre sa bouche:

"— Emmène-moi loin, loin, avec toi, où tu voudras."

"Un moment ils restèrent ainsi. Puis de nouveau, il chercha ses lèvres. Elle se dégagea lentement:

"— Pas ce soir encore, mon amour, expliqua-t-elle. Allez. A demain, à toujours."

"Il s'en alla lentement."

Sans doute, vous avez lu "La Dame aux Camélias", savant Robespierre?

A votre âge, on peut lire cela. Vous souvenez-vous que la dame de ce roman célèbre portait habituellement des camélias blancs ou rouges? Elle disait parfois à son amant: "Pas ce soir, mon amour, à demain", quand les camélias étaient rouges.

Adieu, Robespierre.

(Suite à la page 24)

Dérivons-nous

OSCAR MASSE

La Dame au Camée, Lia

Quel était au juste son nom: Cordélia Millaire ou Lia Miller ou Leah Müller? Était-elle Canadienne-française ou Anglaise ou Américaine ou Allemande ou même Juive? Le bon Dieu le sait. Rien dans sa physionomie n'accusait sa nationalité. Son accent ne la trahissait pas non plus. Quant au langage, ma foi! elle parlait aussi incorrectement le français que l'anglais.

Au surplus, la question n'a guère d'importance pour l'intelligence de ce récit. On l'appelait Lia tout court et rien n'empêche que nous n'en fassions autant, si vous n'y voyez pas d'objection.

Elle était venue, cinq ans auparavant, se fixer à Abercorn en même temps que Larry Shaw que certains disaient se nommer Laurent Marcoux. Les deux jeunes gens débarquaient de Montréal à moins qu'ils ne vinssent des États-Unis. Arrivé le premier, Larry était entré à l'emploi de Mayer comme garçon de buvette au "Prince of Wales", l'hôtellerie luxueuse de l'endroit. Lia n'avait pas tardé à l'y suivre comme fille de service.

Le comté de Brome où est situé Abercorn se trouvait alors — il n'y a pas cinq ans de ça — sous le régime de la Loi de Tempérance du Canada, hommage de fidélité, croirait-on, de la part des électeurs envers leur ancien député Christopher Dunkin, le premier législateur prohibitionniste du pays. Empressons-nous d'ajouter, dût le bon renom desdits électeurs en souffrir, que cet hommage était tout extérieur et routinier et n'engageait en rien leur sobriété, ladite Loi de Tempérance du Canada étant ouvertement, cyniquement enfreinte. Ailleurs on vend à cache-pot; ici, l'alcool coulait à flots. Tandis que les oenophiles ouvraient leurs gosiers assoiffés, les abstèmes fermaient bienveillamment les yeux; alors que ceux-là levaient le coude jusqu'au plafond, ceux-ci se contentaient de lever les épaules.

Brome était **dry** sur le papier des pétitions officielles, mais Brome était **wet** sur le zinc de ses innombrables bars rien moins que clandestins. Et les tempéranciers paraissaient s'accommoder de cette comédie. Sans doute leur ardeur était-elle refroidie après l'assaut meurtrier dont avait été victime, quelques années auparavant, le président de la succursale locale de la Dominion Alliance qu'avait failli chouriner un apache soudoyé par des aubergistes mécontents (1).

Il ne faut donc pas s'étonner que ce comté limitrophe fût devenu l'*eldorado* des *boot-leggers* surtout depuis que nos voisins avaient adopté le projet de loi du congressman Volstead, cet empêqueur de se mettre rond. Abercorn, Highwater, Glen Sut-

ton, etc., étaient devenus autant de lieux de pèlerinage pour les fervents Yankees altérés de liberté individuelle, de justice sociale et d'alcool rectifié.

Toujours, vous savez, la lisière est pire que le drap! A quelques pas de la frontière s'élevaient des buvettes de fortune, mauvaises cabanes charpentées à la dépêche compagnon et lambrissées bredi-bredas de planches non rabotées et mal jointes. Tout juste ce qu'il faut pour se garer des intempéries. On avait l'impression que menuisiers et charpentiers avaient dû chopiner en maniant le niveau et l'égoïne. Ces huttes étaient ordinairement divisées en trois pièces: l'entrée ou le bar proprement dit avec ses tablettes ou rayons garnis de bouteilles et son comptoir le long duquel s'alignait la clientèle, une sorte de dépense où l'on emmagasinait un abondant stock de boisson et quelques comestibles et enfin un troisième compartiment sommairement meublé d'une table, de quatre ou cinq chaises et d'un sofa, le strict nécessaire pour une petite partie de 1-2-3 \$.

Quelques-unes de ces bicoques étaient à cheval non pas sur la légalité mais sur la ligne frontière, c'est-à-dire qu'elles étaient construites partie en-deça et partie au-delà de la 45e. C'étaient des "line-houses" et, de ce fait, les tenanciers firent souvent des niches à Dame Justice lorsque cette vieille chipie s'avisait, une fois l'an ou moins souvent, de faire du zèle pour sauver les apparences et édifier la vertu chancelante des grenouillards.

Ces baraques portaient des noms à faire frémir: "Bucket-of-blood", "Dan's den", des noms suggestifs: "Cafe Inn", "Fillem-up" ou des noms visant à l'effet comique: "Joseph Inn", "The Chateau". On y faisait des affaires d'or.

Larry Shaw, avide d'aventures et aussi attiré par l'appât du gain, n'avait pas tardé à quitter le service de Mayer pour entrer à l'emploi de Barney Smirnoff, un Juif de Montréal qui, en plus de posséder un de ces... abreuvoirs (Barney's Tea-room) approvisionnait également d'alcool et de bière certaines firmes vermontoises. Larry avait charge d'un auto-camion qui, deux fois la semaine, traversait la frontière avec une charge de marchandise liquide qu'il allait chercher à Montréal. Il était grassement rétribué. Il lui arrivait d'essuyer des coups de revolver, il devait aussi parfois se plier à d'onéreuses exigences des officiers de douane, mais bah! on ne laisse pas de semer quoi qu'on craigne les corneilles. Hé! n'avait-on pas fait miroiter à ses yeux la perspective de succéder au patron quand celui-ci aurait fait sa pelote.

Ai-je dit qu'il avait amené avec lui sa promise à la cambuse de Smirnoff? Lia était un beau brin de fille, un bel "pezzo di donna", comme disent les Italiens. "A winning card!" avait opiné Smirnoff plus

préoccupé de bédit gommerce que de plastique.

Ménagère, cuisinière, **bar-maid**, Lia faisait fureur avec la clientèle américaine et les pourboires pleuvaient dru. Au point de vue stratégique, elle se rendait aussi utile comme agent de liaison. Entendez par là qu'elle savait à l'occasion amadouer un douanier trop zélé, dépister un officier de l'accise en lui donnant rendez-vous... sous l'orme.

Je vous accorde que la situation comportait de sérieux inconvénients mais les amoureux, la sachant provisoire, prenaient leur mal en patience à la pensée que, une fois amassé le pécule nécessaire, ils pourraient se mettre en ménage et se la couler douce comme des chanoines.

Une fois la semaine, le jeudi, Lia se rendait à Richford, Vermont, le centre le plus rapproché — quelques milles à peine — pour faire ses emplettes et, comme on dit, changer le mal de place. Elle ne manquait pas d'entrer à la pharmacie Grayton, faire un brin de causette avec le commis Warner, jeune homme de vingt ans, habitué du tea-room Smirnoff et qui était en train de s'enliser dans l'alcoolisme.

Elle avait pris le jeune homme en pitié à cause de l'intérêt tout particulier que portait à ce dernier Ethel Williams, ancienne compagne de Lia à l'école publique. Elle le morigénait en badinant, le grondait doucement en lui parlant d'Ethel qu'il délaissait pour venir s'encanailler dans un bouge, etc. Lui, de son côté, la taquinait, blaguait sans conviction et promettait de s'amender. Et puis Lia s'en retournait, reposée par ce petit congé avec, des fois, quelque menu cadeau: parfum, pastilles, etc.

* * *

Il paraît que le véritable amour ne va pas sans un brin de jalousie. Un personnage de François de Curel pose en aphorisme ce travers de l'humaine nature quand il s'écrie: "La jalousie est l'enseigne de l'amour!" (2).

Ces promenades fréquentes, ces visites suivies à la pharmacie Grayton, la sympathie que témoignait Lia au jeune Warner, hôte assidu du tea-room, suscitèrent des potins qui finirent par ennuyer Larry et lui chauffer les oreilles.

Lia, assez peu communicative de sa nature, n'avait jamais eu l'occasion de parler à Larry de son amitié pour Ethel, l'a-

(Suite à la page 28)

(1) "The Story of a Dark Plot or Tyranny on the Frontier", by A. L. O. C., Lovell & Sons, Montreal, 1898.

(2) L'âme en folie, acte II, scène IV.

LA PAGE DU POÈTE

Je suis poète

*Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène!
Je ris à tout moment sans trop savoir pourquoi.
Je ris de tout, de rien, je vide mon carquois
Au moindre événement que le hasard m'amène.
L'amusant phénomène!*

*Je suis triste et je pleure et j'ignore la peine.
Je chante mes soupirs aux clatiers du bonheur.
Je ris de ma souffrance et je ris au malheur.
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
Et j'ignore la peine!*

*Au théâtre je vois plus d'acteurs sur la scène
Que quiconque regarde au-delà du rideau;
Je regarde en avant... le spectacle plus beau...!
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
Ces acteurs sur la scène!*

*La foule du dehors me bouscule et m'entraîne
Au marché de l'argent où leur sort est lié.
Je ris de leurs tracasseries comme d'un vieux soulier
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
Me bouscule et m'entraîne!*

*Je possède en mon coeur l'interminable veine
D'une richesse encor plus certaine que l'or,
Le platine et l'argent: la gaieté sans effort.
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
L'interminable veine!*

*J'aime avec passion la créature humaine
Et tous les animaux qui vivent avec nous.
J'adore le Seigneur tous les soirs à genoux.
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
La créature humaine!*

*Les fleurs et les oiseaux me chantent leur antienne
Au passage souvent, et je chante avec eux
Toute l'ivresse de vivre et de s'aimer à deux.
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
De chanter leur antienne!*

*Mon seul tourment, hélas, est un chant de sirène
Qui m'entre dans la chair et peut toucher mon coeur!
La plainte trop terrestre est le glas du bonheur.
Je suis poète! Ha! L'amusant phénomène,
Ce chant de la Sirène!...*

—M. Lavallée Thériot.

Le cadran

*Minuscule parure, ornement redoutable
Qui mesure le temps suivant l'heure et les jours
Sur sa robe argentée, il tourne infatigable,
Ses ailes de moulin à vent, toujours, toujours.*

*Il simule une hotte, à chaque vingt-quatre heures
Dans le silence blanc que domine sa tour,
Mais qu'importe le vent, la vie extérieure,
Qu'importe qu'il chante ou gémissse tour à tour.*

*Le crépuscule étend son doigt aux vieilles braises,
La foule en contingents, résume son labeur
On sait que l'air est pur à l'ombre des falaises
Mais à la ville, il faut y trouver son bonheur.*

*Parfois l'âme inquiète, irritée, incomprise
Voudrait s'isoler dans des pages de bouquin,
Mais il faut tous savoir avec gaieté comprise,
Sérénader l'air des "Millions d'Arlequin".*

Hélène Charbonneau

Caprice

*Dis,—veux-tu que je sois une humble primevère,
Fraîche éclos, au matin, sur le velours des prés?
Oh! veux-tu que je sois une rose trémière,
Egayant ton jardin de ses tons empourprés?*

*Dis,—veux-tu que je sois un ruisseau qui roucoule
Sur un lit de cailloux sertis de sables fins?
Ton nom si doux, porté sur son eau qui s'écoule,
Palpiterait dans l'air en échos argentins.*

*Dis,—veux-tu que je sois une feuille d'automne
Somptueux et divers, mêlé d'or et de sang?
Oh!—veux-tu que je sois le soupir monotone
Que, dans les bois déserts, l'oiseau jette en passant?*

*Dis,—veux-tu que je sois une neige candide,
Déployant dans ton ciel son voile immaculé?
Oh!—veux-tu que je sois un beau rayon limpide,
Pour qu'à mon coeur enfin ton coeur soit révélé?*

*Car le mystère habite en ton âme divine.
En vain, depuis longtemps, je cherche à le percer.
J'interroge tes yeux, mais ce que j'y devine
N'est pas le cher secret dont j'ai cru me bercer.*

*Ah! si rien ne te plaît, ô pure enchanteresse,
Des formes de mon rêve, et si tu ne veux pas
En accepter l'offrande, alors que ma détresse
Se cache dans ton ombre et s'enchaîne à tes pas.*

Henri D'Arles,
Lauréat de l'Académie Française.

Les droits de la femme

Dédié aux anti-féministes de la
Province de Québec et d'ailleurs.

*Jadis, en un grave concile,
Il se fit quelque jasement,
Pour savoir si l'être docile
Qu'était la femme, en ce moment,
Valait plus ou mieux que la bête:
On constatait que l'animal
Avait moins d'idée en sa tête...
Elle n'était donc pas si mal!*

*Ce fut une grande bataille
Entre messieurs les cardinaux,
Car, le problème était de taille
À diviser les tribunaux...
Même, en cet illustre colloque,
On faillit en venir au poing...
C'était la mode, à cette époque
De défendre chacun son point.*

*Mais, le procès de feu, de flamme
Fut conclu par tel jugement
Que les femmes avaient une âme...
Belle trouvaille, assurément!
Car la compagne, esclave encore,
D'un mari fier de son pouvoir,
Voyait ce jour poindre une aurore...
Et, relevée en son devoir,
Elle pouvait dire à son homme
"Je serai ton égale en tout:
Si c'est le roi que l'on te nomme,
Je veux être reine partout."*

*Mais l'homme est bien lent à comprendre.
Après tant de siècles passés,
La femme doit encor défendre
Ses droits qui lui sont contestés.*

Gaétane de Montreuil.

Nos industriels

Paul Caty

Le Colonel Hon. Raoul O. Grothé

C'est l'intention de "Mon Magazine" de présenter chaque mois à ses lecteurs non pas des monographies économiques canadiennes-françaises, monsieur Emile Benoist ayant déjà fait la chose et avec talent, mais des biographies de nos industriels en tâchant de mettre bien en relief les qualités morales qui ont commandé la réussite de quelques-uns des nôtres.

Et cela, parce que si monsieur Benoist dans ses Monographies nous conduit à travers tous les couloirs, bureaux et ateliers, s'il explique très minutieusement les procédés de fabrication, s'il donne en dollars la valeur des marchandises en entrepôt, s'il donne également le chiffre d'affaires et le montant des taxes payées au gouvernement, — il ne fait pas voir le cerveau et le cœur de l'organisation, parce qu'il ne met pas en évidence les qualités morales qui ont assuré le succès, — et ce n'était d'ailleurs pas là son but. Que monsieur Benoist ait voulu donner à ses lecteurs une leçon de choses, et leçon très utile pour les jeunes, j'ai cru, quant à moi, m'inspirer du mot d'Edouard Montpetit à la préface du livre même des Monographies Economiques *que des choses on peut s'élever jusqu'à l'idée, c'est-à-dire jusqu'à l'âme qui les a produites et développées*. Et voilà pourquoi je préfère à la description d'une fabrique ou à l'explication des procédés de fabrication dire comment par exemple Raoul Grothé sut recevoir, conserver et développer pour lui et les autres ce que son père Louis Ovide avait institué en 1882 avec ses \$80, empruntés.

Et qu'on veuille bien ici remarquer ce que, après 50 ans, a produit ce quatre-vingt dollars.

La Maison L.-O. Grothé, Limitée, dont le colonel l'hon. Raoul Grothé est actuellement président et propriétaire avec ses deux frères messieurs Armand et Emile qui la dirigent avec lui, possède aujourd'hui quatre fabriques, utilise de 800 à 900,000 livres de tabac par an et met sur le marché 30,000,000 de cigares, payant en droit d'accise environ \$350,000 au Gouvernement. Et voilà en plus que, anxieux de participer à la solution du difficile problème du chômage les frères Grothé viennent de lancer à Montréal et à travers la province de Québec une nouvelle cigarette, la "Roxy", qui coûte déjà malgré ses trois mois d'existence seulement, plus de \$300,000, mais qui maintient au travail les 800 à 850 ouvriers de la Maison L. O. Grothé.

Or pour en arriver à pareille entreprise après avoir maintenu et développé l'héritage paternel qu'a-t-il fallu aux frères Grothé, si ce n'est des qualités morales d'économie, d'ordre et de travail!

* * *

Pour cela, il faut saisir les qualités maîtresses qui ont présidé à la fondation de la Maison L.-O. Grothé et qui en ont dans la suite assuré le développement progressif et le succès actuel, il faut dis-je, remonter à la formation morale du fondateur et de ceux qui lui succéderont. Comme dans le cas présent, fondation et développement sont l'œuvre d'une seule et même famille, nous chercherons dans les annales de cette famille le

secret de son succès que je pourrais déjà indiquer d'avance: l'éducation de famille et la pleine liberté laissée à la mère de façonner chrétiennement pour le bien de la société le caractère de ses fils.

* * *

Le premier Grothé, était du duché de Brunswick, un des Etats de l'Allemagne, et il était soldat avec le grade de lieutenant. Le régiment auquel il appartenait était en 1776 au service de l'Angleterre. Ce régiment vint au Canada, et c'est sûrement de



M. LOUIS-OVIDE GROTHE,
fondateur de la Maison L.-O. Grothé.

lui que nous vient le nom de l'une de nos provinces canadiennes, le Nouveau-Brunswick. Chrétien Grothé resta au pays. En 1783 il épousait mademoiselle Reine Dupré, une canadienne-française. Seulement avant son mariage avec mademoiselle Dupré, Chrétien Grothé s'appelait de son nom brunswickois Christian Grothe, (sans accent aigue sur l'e final). Comme alors à Montréal, on se souciait fort peu de prononcer les noms autrement qu'en français, on appela monsieur Grothe, monsieur Grothé et l'on changea son nom de Christian en celui de Chrétien. Les registres de la paroisse Notre-Dame de Montréal attestent du fait car c'est à Notre-Dame que fut baptisé le premier Grothé né au Canada. A la naissance du premier fils, Chrétien Grothé devint officiellement canadien-français et sujet britan-

nique. S'il continua à fréquenter l'Eglise Anglicane de Montréal, car il était protestant, il laissa à sa femme Reine, ou Reinette comme on l'appelait alors, le soin d'élever ses enfants qui furent tous immédiatement et dans la suite aussi catholiques que canadiens-français et loyaux sujets de la Couronne britannique.

* * *

Et les Grothés restèrent à Montréal fournissant largement leur part d'initiative et de travail au développement du commerce et de l'industrie de la Métropole.

* * *

Deux maisons très importantes, attestent par leur volume d'affaires, l'esprit d'entreprise, de courage et de persévérance des Grothé.

On connaît déjà, par ce que nous en avons dit au commencement de cet article, la Maison L.-O. Grothé, Limitée. Qu'on me permette un mot de notice sur la Maison T.-A. Grothé, incorporée. Si la Maison L.-O. Grothé est essentiellement une maison industrielle, la Maison T.-A. Grothé quoique industrielle, puisqu'elle fabrique ses propres bijoux, est surtout une maison commerciale.

Elle fut fondée en 1850 par Jean-Marie Grothé alors orfèvre et père de Louis-Ovide, fondateur de la grande fabrique des cigares Peg-Tops, Boston, Ovido et Révélation, et père aussi de Théodore-Alexandre, l'aîné d'Ovide qui continua et développa la maison paternelle. Celui-ci, Théodore-Alexandre, transporta le commerce des orfèvreries et des montres de la côte St-Lambert au numéro 1011 du boulevard St-Laurent. Seulement en cette année 1887, monsieur Théodore n'avait qu'un magasin de détail et il n'était que locataire de l'immeuble qu'il occupait.

Après des années de travail ardu, intelligent et constant, il faisait de son magasin, non seulement l'une des premières maisons de détails de la ville, mais encore une maison de gros qui faisait connaître à travers toute la province la qualité des orfèvreries et bijouteries qu'il avait entrepris de manufacturer lui-même. Puis monsieur Théodore devenait en plus propriétaire de l'immeuble et associait à son négoce son propre fils monsieur Alexandre-Louis qui en est maintenant le seul propriétaire, monsieur Théodore s'étant retiré de la vie active des affaires en 1923, à l'âge de 70 ans.

Seulement si monsieur Théodore-Alexandre Grothé qui vient le 23 janvier dernier, d'avoir ses 79 ans révolus ne s'occupe plus de la conduite de la Maison qu'il a fondée, il ne peut s'empêcher d'y venir tous les jours, soit par habitude, soit peut-être plutôt par ce goût inné du travail qui semble être la caractéristique de tous les Grothé.

Monsieur Théodore est de tous les Grothé le plus âgé de la famille. Et la manière dont il travaille encore, la façon dont il vous reçoit vous donne l'impression que s'il n'est plus à proprement parler dans les affaires, il sait comme autrefois faire bénéficier ceux qui l'entourent ou qui l'approchent de conseils judicieux et surtout du magnifique exemple d'énergie et de constance qu'il donne à son insu.



M. RAOUL-O. GROTHE,
colonel des Fusiliers Mont-Royal, conseiller législatif et président de la Maison L.-O. Grothe.

Si je me suis un peu attardé à la famille de monsieur Théodore-Alexandre Grothe, c'est que monsieur Théodore nous donne le modèle vivant de ce que furent les Grothe qui ont disparu et que lui seul pouvait nous donner une idée de ce que fut la génération qui nous précéda. En voyant l'homme, en lui causant, en le faisant parler de son frère Louis-Ovide et de ses neveux Raoul, Armand et Emile, je ne faisais que me convaincre que les succès de la Maison L.-O. Grothe ne sont dus qu'aux mérites personnels du fondateur Louis-Ovide et du mérite personnel de ses fils, ses continuateurs.

* * *

Et Louis-Ovide? Il eut des débuts difficiles. Tout d'abord ses parents ne voulaient pas le voir cigarier. A cette époque, me disait son frère Théodore, les cigariers n'avaient pas trop bonne réputation. Si l'on gagnait facilement, on dépensait largement et l'on s'amusait peut-être trop. Louis-Ovide persista dans sa résolution, gagna le consentement de son père qui aurait préféré le voir devenir orfèvre ou bijoutier, et sut à force de sacrifices gagner l'assentiment de sa mère. En effet, chaque semaine il s'était fait une obligation d'apporter à la famille dix piastres, ce qui était pour l'époque une forte somme. Quelquefois il lui arrivait bien de ne pas avoir les dix piastres en poche, mais alors, jamais à court d'expédients, pour maintenir la confiance qu'on lui avait témoignée en le laissant libre de faire à son goût et d'orienter lui-même son avenir, il empruntait à quelque ami ce qui manquait et de la sorte chaque semaine, mauvaises recettes ou bonnes, il remettait fidèlement le samedi les dix piastres promises à sa mère.

Et un jour, après avoir beaucoup travaillé, beaucoup appris en travaillant, il emprunta \$80 et fonda en 1879 la Maison L.-O. Grothe et Cie. Le mariage suivit et le succès aussi.

Son épouse, Arthémise David était de la même souche familiale que L.-O. David, le sénateur et l'ami intime de Sir Wilfrid Laurier dont il devint le biographe. Madame Arthémise David en devenant madame Louis-Ovide Grothe devint en même temps l'épouse canadienne telle qu'on la concevait autrefois, c'est-à-dire, la femme inspiratrice, dévouée et forte. C'était, me disait son médecin, la femme de l'Evangile, et si son époux lui doit beaucoup, ses enfants lui doivent davantage, car elle sut leur donner avec la vie le caractère qui permet à chacun d'eux d'être utile à sa famille et à la société.

Et Louis-Ovide, bon fils, fut bon époux et père excellent. Il sut continuer à l'atelier l'éducation de ses fils commencée dans la famille. Mais si bon qu'il fût à la maison, il était à l'atelier d'une sévérité de patron pour ses fils.

C'est ainsi que Raoul son fils aîné dut plus d'une fois quitter la maison paternelle sans déjeuner parce que levé trop tard. A sept heures Raoul devait ouvrir la fabrique. Or, comme il arrivait quelquefois que les soirées fussent longues, on avait le matin sommeil pour se lever. Et à la dernière minute, il fallait tout de même déjeuner. Eh bien, non, disait le père, avant tout, ton travail. Dépêche-toi, va ouvrir! Voilà dix sous: tu déjeuneras après l'ouverture. Quant à ton collet, tu le mettras en route. Envoie, dépêche-toi. Et voilà comment Raoul devint l'homme de ponctualité qu'il est resté malgré ses nombreuses occupations de président d'industries et de nombreuses sociétés, malgré son office de Conseiller Législatif et... de conseiller familial.



M. THEODORE-ALEXANDRE GROTHE,
Organisateur de la Maison d'orfèvrerie T.-A. Grothe.

En outre, si à la maison monsieur Louis-Ovide était facile à gagner quand tout le travail était fait consciencieusement et bien, il était aux bureaux de la fabrique un peu marabout comme on disait alors. Si par hasard l'un de ses fils venait lui demander une faveur, il le renvoyait impitoyablement à son contremaître. Il entendait par là donner à ses fils, à part l'éducation familiale faite en grande partie par l'admirable mère que fut madame Arthémise Grothe, l'éducation pratique nécessaire à l'indépendance individuelle dans la vie.

D'ailleurs monsieur Louis-Ovide avait des principes bien arrêtés sur tout. Par exemple, jamais il ne se serait permis de tutoyer un employé, si humble fut celui-ci. "Cela, disait-il, introduit la familiarité dans les affaires, et en affaires il ne doit pas y en avoir". "Mes affaires avant tout", répétait-il, "c'est le moyen d'assurer le bonheur de ma femme et de mes enfants."

Et en effet, il réussit au-delà de ses espérances. Il rendit heureux ceux qui l'entouraient et laissa à ses enfants avec une forte éducation familiale et pratique une solide fortune que ceux-ci surent conserver et développer grâce à l'éducation reçue du père et de la mère.

Monsieur Louis-Ovide Grothe mourut en 1911. Actuellement lui survivent madame J.-W. Jalbert, M. Hector, et l'hon. Raoul, l'aîné qui avec ses frères Armand et Emile dirige l'importante Maison L.-O. Grothe, limitée. Les trois frères continuent en parfait accord l'oeuvre du père.

Si Raoul est le président de la Maison L.-O. Grothe, Armand en est le vice-président et Emile l'un des directeurs et le gérant en quelque sorte de la manufacture de boîtes à cigares avenue Henri-Julien, et de celle de la nouvelle cigarette canadienne, la "Roxy".

* * *

Le lecteur croira peut-être que je me suis éloigné de mon sujet! Et pourtant non! Il fallait remonter aux origines de la famille pour mieux faire ressortir la personnalité du colonel l'hon. Raoul Grothe qui semble être le résumé de toutes les qualités de ses aïeux; énergie au travail, constance dans les choses entreprises, dévouement à la famille et devoir vis-à-vis la société, devoir accompli rigoureusement et avec générosité.

Raoul O. Grothe naquit à Montréal le 21 juin 1879. Nous avons dit déjà comment sa mère, née Arthémise David et son père Louis-Ovide Grothe l'éduquèrent. A la maison comme à l'atelier il dut se plier aux exigences de la vie de famille comme aux exigences de la vie de fabrique. L'aîné de la famille il devint tout jeune le conseiller de ses frères et surtout leur meilleur ami. C'est une remarque à noter que l'union et l'amitié entre chacun des membres de la famille Grothe est une chose assez rare. Et c'est peut-être de là que découle en grande partie le véritable succès des entreprises de cette famille admirable non pas au point de vue richesse mais au point de vue social.

A part l'éducation reçue dans sa famille et à l'atelier de son père, Raoul reçut au collège St-Laurent le complément de son éducation et surtout son instruction commerciale.



M. ARMAND GROTHE,
vice-président de la Maison L.-O. Grothe.

Quand il entra au service de son père en 1896, il avait à peine 17 ans, l'âge où l'on apprend le mieux un métier. C'est là qu'il apprit les diverses phases de l'industrie du cigare. Puis après, il alla à New-York se perfectionner, et c'est chez A. Cohen et Cie, empaqueteurs de tabac, que lui furent révélés tous les secrets du tabac en feuille.

À la mort de son père, en 1911, monsieur Raoul Grothé lui succéda à la tête de la Maison connue alors sous le nom de L.-O. Grothé et Cie. Plus tard, en 1914, à la réorganisation de cette firme sous la raison sociale de L.-O. Grothé, Limitée, ayant fabriques à Montréal et à St-Hyacinthe, monsieur Raoul Grothé en assumait la présidence et en a gardé depuis la direction conjointement avec ses frères M. Armand et M. L. Emile. Il faut ajouter ici que non seulement M. Raoul et ses frères dirigent cette importante entreprise, mais qu'ils en sont les seuls propriétaires. C'est donc une entreprise, une industrie essentiellement et tout à fait canadienne-française.

Et puis vint la crise économique et avec celle-ci le chômage. C'est alors que monsieur Raoul avec ses frères Armand et surtout Emile décidèrent d'ajouter à la fabrication du cigare, l'industrie de la cigarette, et avec l'inauguration de la "Roxy", il put garder tous ses employés au travail. Et, me faisait remarquer l'honorable Raoul Grothé, il ne s'agit pas tant en ces jours de malaise économique d'ajouter au personnel de nos fabriques que de conserver les employés, et la seule façon de le faire est de créer du travail quand il n'y en a plus. Et voilà comment la "Roxy" vint au secours des 850 cigariers dont plus de 200, à cause de la crise actuelle, auraient été privés de salaire sans cette nouvelle entreprise des Grothé.

Il faut dire ici que si le succès industriel de monsieur Raoul est dû en grande partie à son caractère personnel et à son énergie et à sa constance au travail, il est dû aussi à la collaboration généreuse et dévouée de ses frères Armand et Emile qui semblent avoir mis toutes les ressources de leur cœur et de leur intelligence au service du frère aîné. Et c'est là comme nous le disions plus haut dans cet article le point admirable dans l'histoire de cette famille qui a su se maintenir à cause de sa solidarité alors que partout autour de nous les familles se désagrègent et se ruinent avec les modes de la génération actuelle. "Ce que nous craignons le plus dans le moment en France", disait le chanoine Audoin à son arrivée à Montréal pour la prédication du Carême à la Paroisse, "c'est la mort de l'esprit de famille, ce vieil esprit français qui a fait la force religieuse de la France pendant des siècles". Et, c'est à Montréal peut-être plus qu'en France, que les liens de famille se brisent et que la gêne ou l'humiliation survient à la suite de querelles familiales qui auraient été évitées si frères ou sœurs eussent su s'entraider de conseils, d'amitié, de

dévouement et surtout de généreuse abnégation. Et que les Grothé réussissent et soient heureux, il n'y a rien de surprenant puisqu'ils sont unis et travaillent, l'un pour tous, et tous pour un.

Et comment monsieur Raoul devint-il le centre de sa famille? C'est qu'il pratiqua d'abord la piété filiale avant de pratiquer l'amitié fraternelle. Celle-ci n'aurait pu exister sans celle-là. Et c'est ainsi, par exemple, que la "Roxy" fut lancée sur le marché le jour anniversaire de la fête du père. C'était là un pieux souvenir et une garantie, puisque de telles attentions ne peuvent que toucher le cœur du Père éternel qui se plaît à bénir les fils respectueux et reconnaissants.

Et ce qu'il fut pour ses parents, le colonel Grothé le fut pour ses employés, et nombreux sont ceux-ci qui travaillent à la Maison L.-O. Grothé depuis plus de 20 ans et même 25 ans.



M. EMILE GROTHE,
promoteur de la nouvelle cigarette "Roxy".

Le gérant général M. J. Hughes est à l'emploi de la Maison depuis 30 ans. Et que de services rendus moralement et matériellement aux employés par le patron modèle qu'est monsieur Raoul Grothé. C'est ainsi qu'un jour, ayant appris que l'un de ses employés avait une jeune fille de talent ambitieuse de se perfectionner dans la musique, il acheta pour elle le piano qui devait en même temps que récréer la famille, perfectionner l'enfant. C'est ainsi également qu'il se mit avec toute la délicatesse d'une âme vraiment bien inspirée, à entreprendre de corriger, sans les brusquer et les décourager, quelques uns de ses ouvriers qui malheureusement buvaient trop et du trop fort.

Et si l'honorable Raoul Grothé fut pour sa famille et ses employés un modèle de travail et de générosité, il fut pour la société un homme également de besogne et de dévouement.

Le colonel Grothé est en effet président de la compagnie Derys Canadian Tobacco, vice-président de la Westmoreland et de la West Valley Land, directeur du Sun Trust Co., du West Hill Land, de la Montreal Life Insurance et commissaire-censeur de la Banque Provinciale. Il est membre du Comité des affaires de la Canadian Chamber of Commerce, du Montreal Board of Trade, de l'Alliance Nationale, des Artisans Canadiens-français, du Club de Réforme de Montréal, du club St-Denis, du Club Canadien, du Club Lac Labelle, du Club de Golf Laval-sur-le-Lac, du Club des Journalistes, Montréal et Québec.

En plus de ces activités, il est patron de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, de l'Association des Voyageurs Catholiques et du Refuge Notre-Dame de la Merci. Il est aussi directeur de l'Association du Bien-Etre de la Jeunesse, et gouverneur à vie de l'Association Athlétique d'Amateurs Nationale, de l'Hôpital Ste-Justine, de l'Hôpital Général, de la Crèche de la Miséricorde, de l'Institution des Sourds et Muets, de l'hôpital Ste-Jeanne d'Arc, de l'hôpital St-Joseph des Convalescents.

Le colonel Grothé est chevalier de Colomb, 4ième degré, et fait partie de l'Assemblée Dollard.

Malgré toutes ces dévorantes occupations le colonel n'a pas négligé la politique qu'il suivit et suit de près même de très près. Libéral ardent, il rendit à son parti de grands services qu'on sut reconnaître en le nommant, en 1927, Conseiller législatif de Québec pour la division Salaberry.

Enfin créé, en février 1928, lieutenant-colonel honoraire du 65ième régiment "Les Carabiniers Mont-Royal", il fut promu en novembre 1931 au grade de colonel de la même unité connue maintenant sous le nom de Fusilliers Mont-Royal.

Et voilà ce qu'un homme peut faire quand il veut rester lui-même; voilà ce que le travail peut apporter; voilà ce que le sens de la famille donne. Que Raoul Grothé, devenu colonel, conseiller législatif, et l'un de nos premiers industriels soit un peu, comme on dirait, l'un des principaux supports de notre vie économique et sociale à Montréal, il n'en serait pas content et heureux s'il ne pouvait espérer que l'oeuvre de son père, qui est la sienne maintenant, ne fut continuée. Et à cela, il n'a pas à s'inquiéter puisqu'il est père de dix enfants, dont l'un est à la fabrique pour continuer la tradition, et puisqu'il est déjà à l'âge de 53 ans, six fois grand'père.

Lettre d'un garçon boucher à ses parents:

Mon cher per et ma chère mer,

Faut que je vous annonce de suite une bonne nouvelle. Vous savez qui n'y a encore que quinze jours que je suis entré en apprentissage. Eh bien, mon patron est si content de moi qu'il a commencé à me faire saigner hier et qu'il va me faire écorcher cet après-midi. A dimanche pour vous en dire plus long. Votre fils qui vos ème.

Zidor BOUVET

Post-escripthomme. — Ni aurait rien détonnant qui me fasse tuer demain.

Un homme sage ne doit jamais donner à un enfant de raison qui puisse être rétorquée contre lui. Un enfant s'était levé fort tard; son père, pour le rendre plus diligent, lui dit:

— Mon fils, vous ne connaissez pas encore le prix et les avantages de la diligence. Savez-vous qu'un homme diligent s'étant un jour levé fort matin, trouva une bourse, pleine de louis, sur son chemin.

— Mais, mon père, répondit l'enfant, celui qui l'avait perdue s'était levé encore plus matin.

Au Bureau:

La Dame — Savez-vous si votre patron est libre et peut me recevoir?

L'employé. — Il est très occupé présentement mais il est toujours libre pour recevoir les jolies femmes dans votre genre.

La dame — Eh bien, dites-lui que sa femme désire lui parler.

— Il est mort d'un transport...

— Au cerveau?

— Non... d'un "transport en commun" qui lui a passé sur le dos.

Chez les hommes-machines

JEAN PARISEAULT

L'ENVOÛTÉ

La nuit était venue, froide, implacable.

Dans la rue suintant la putréfaction et l'égout, miroitaient ici et là sous la lumière fauve des reverbères de larges flaques d'eau. Silhouettes floues et incertaines, des maisons d'aspect sordide s'estompaient dans l'ombre.

La ville, en ce moment, dormait pesamment de son sommeil de brute exténuée. La géhenne palpitante de vie n'était plus, elle était devenue ce corps flasque, inerte qui étalait ses artères refroidies jusque dans le lointain... Cramponnée au sol, l'immense carcasse semblait vouloir s'y broyer, s'y coller pour toujours, en un spasme mortel. Et les hommes, cessant pour quelques instants de vivre leur vie de gueux, avaient sombré dans l'inconscience complète; véritables automates, esclaves rampants, leur cœur ne savait plus aimer et leur esprit comprendre. Ils n'étaient plus en ce siècle maudit que de misérables loques, que de tragiques pantins, que des êtres vidés, sans âme.

La pensée était anéantie, l'idée irrémédiablement morte.

Mais soudain, une ombre se dessina sur la chaussée. Un homme veillait.

Un homme pensait. Grand, le corps tordu et d'une maigreur extrême, on l'eût dit sans âge et sans nom. Il marchait d'un pas lourd, irrégulier. Son oeil vitreux et sa figure livide lui donnaient un air fantastique, extraordinaire, un air de faux vivant, de fantôme égaré. Maintenant il parlait, et le vent dispersait dans la nuit sa parole rauque, impersonnelle. De temps en temps, son bras démesuré coupait l'air avec fièvre.

Le vent descendant des flancs escarpés des montagnes se rua sur la plaine. Il se fit âpre, cinglant et la ville sentit peser sur elle ce souffle de dévastation. La nuit devint plus sombre, plus lourde. Le ciel embrasé se mit à gronder, à cracher du feu. L'homme eut l'appréhension confuse de quelque chose de terrible. D'instinct, comme une bête, il flaira un malheur. Sa solitude l'effraya. Il se pensa perdu et se mit à courir comme un fou à travers la ville. Il ne voyait ni n'entendait plus rien. Il allait devant lui sans but, sans savoir pourquoi. Il fuyait parce qu'il lui fallait fuir...

A bout de force, désespéré, il s'effondra.

Quand il ouvrit les yeux, l'orage avait cessé. Alors il se remit à marcher. Son regard longtemps vague et indécis s'anima, se porta anxieux sur le relief du chemin, sur les détails de structure des maisons, sur le ciel, sur les arbres agités. Agrippant son esprit aux choses qui l'entouraient, il s'incorporait ces choses, à son

insu. Une feuille d'arbre s'envolait-elle, affolée, crispée par le vent, il la suivait fébrilement dans son vol et s'imaginait être quelque chose de cette feuille, souffrant physiquement du mal qui lui arrivait; s'agissait-il d'un nuage en déroute s'engouffrant dans l'espace, il prenait part à son vertige, vivait sa vie éphémère. Il n'était plus lui-même, il n'était plus un homme, il perdait la notion de son existence individuelle, il était tout et quand même il n'était rien... Son âme centuplée, innombrable, se perdait dans des mondes nouveaux, des univers insoupçonnés... elle s'annihilait, se noyait dans la vie, obsédée par l'infini, le néant... c'était un nirvana de bonheur, sans limite, où l'homme devenait dieu, où il ne sentait plus le poids de sa personnalité.

Mais le réveil était terrible. Tombé de son paradis factice, il se trouvait tout à coup devant la réalité brutale, devant les faits déconcertants en leur crudité. Un affaissement, un découragement inexorable s'emparait alors de tout son être. C'était pour l'homme une existence plus sombre, plus tyrannique que jamais... Il redevenait l'individu étiqueté, numéroté que seul la société reconnaît et qu'elle classifie comme une marchandise quelconque mais dont elle ignore et le destinataire et le destinataire... Sans doute aurait-il mieux valu pour lui qu'il continuât toujours ce songe bizarre, car il se savait si faible dans la lutte, si mauvais comédien dans la vie!

Ah! oui, la pensée, telle était la cause de son malheur, et s'il lui arrivait de la maudire quelquefois en lui-même, il lui savait cependant gré d'être une arme contre le conformisme et l'hébétéude. Quel soulagement et quelle jouissance de pouvoir crier à la face du monde sa pitié et son dégoût! Qu'il la jugeait bête l'existence de ces milliers d'êtres qui se terrent dans leurs repaires malsains, s'usant impitoyablement pour ramasser une pitance souvent insuffisante et combien amère! Vivre stupidement une vie toujours uniforme, mesquine, terre-à-terre, et les jours succédant aux jours, à la fin crever comme des chiens dans leurs trous... tel était le sort lamentable de ces brutes et de ces monstres à face humaine... Lui, parce qu'il savait penser, en connaissait toute l'horreur, mais les autres hommes, ses frères, déchus, imbéciles qu'ils étaient, semblaient ne pas seulement se douter de leur ruine.

Idéaliste infatigable, la vie avait fait de lui une de ses victimes, un de ces êtres qu'on méprise, qu'on bafoue parce qu'ils

refusent de se soumettre et de flatter la bêtise universelle et qu'on conspuie souvent pour s'exempter d'admirer leur franchise et d'avouer sa propre turpitude morale; pour des sots quelle attitude commode et radicale que celle-là!...

Pauvre fou! il désirait une existence sincère, libre, et la sienne, bien qu'il n'y soumette pas son esprit, menaçait de se consumer sous le joug de la routine et de la domesticité. Son esprit était raffiné, son âme généreuse, mais autour de lui foisonnaient par milliers les ignorants et les vulgaires. Il détestait les formules creuses et les sentiments tout faits, et le conformisme le plus abject régnait partout, car l'humanité depuis sa décrépitude, incapable de penser, se gavait à en crever de ces déchets d'idées que les siècles antérieurs avaient laissés derrière eux...

L'armée des sophistes et des chariatans dirigeait la ronde infernale où trépignaient pêle-mêle toutes ces épaves humaines. Partout des pontifes ignares et avides trafiquaient de leur puissance honteuse. Le vaste troupeau humain par habitude et automatisme se ruait toujours avec la même gloutonnerie sur les os que les tyrans du jour lui jetaient. Les bélements succédaient aux bélements. Un souffle d'hystérie convulsionnait les corps et étreignait les esprits endormis.

Tous méprisables, tous dégradés, tous valets, en un même cri de joie ils adoraient la même idole et pratiquaient le même culte: ramper devant la stupidité et l'infamie.

Voilà où en était rendue cette humanité jadis si orgueilleuse, si fière de sa science et de son industrie. Tous les siècles de labeurs et de sacrifices avaient été inutiles, les hommes redevenus les êtres primitifs et barbares des temps de la préhistoire, abêtis et vautrés dans leur propre fange, intoxiqués par leur propre crasse, étaient voués à l'anéantissement le plus complet. Que pouvait un seul homme libre contre toute cette multitude qui ne savait entendre et ne pouvait comprendre? Endurer et souffrir...

L'homme s'arrêta soudain et montrant le poing à la ville, il lui lança ces mots vengeurs mais combien inutiles: "Tu ne m'auras pas... jamais... jamais je ne serai ton esclave... c'est vrai, tu asservis mon corps mais mon esprit est libre pour toujours..."

Il s'était tû à demi suffoqué d'émotion. Il aurait voulu crier au monde son besoin d'amour, sa passion d'être compris. Il se sentait si seul, si abandonné, si perdu dans cet univers d'horreurs! Son martyr, il en

(Suite à la page 26)

A vol d'oiseau

Serge de VARRO

L'ECRAN MENSUEL

Les disparus

Avant de jeter un coup d'oeil sur l'année 1932, regardons encore une fois en arrière. et lançons un ultime salut, à ceux dont les figures nous seront cachées demain, par le voile de l'oubli.

La mort fauche partout. Sa trouée au sein de la colonie du cinéma endeuille l'écran, qui sans doute souffrira de ces lourdes pertes. Milton Sills s'illustra dans "The Sea Hawk". — Galant homme, interprète sobre et convaincu, il a donné à l'écran des compositions achevées comme celle de Wolf Larsen, dans "The Sea Wolf" le dernier film dans lequel il ait tourné. Il laisse dans le deuil, son épouse, Doris Kenyon et une fillette, Doris Kenyon-Sills. Les établissements First National Pictures, ont perdu en lui une de leurs meilleures attractions.

Le directeur F.-W. Murnau, réalisateur de "Tabou" est mort après avoir donné à l'écran un bel héritage; le mot n'est pas exagéré. Hardi au voyage, inaccessible à la fatigue, travailleur pratique, ce brillant directeur a fait sa marque au cinéma. Sa disparition est une perte des plus cruelles pour l'industrie du film.

Louis Wolheim est surpris en pleine action. Une opération urgente est nécessaire. Il quitte le studio pour n'y plus revenir. Huit jours ont suffi au mal, pour terrasser ce colosse d'acteur au record colossal. Nous n'oublierons pas sa tenue magnifique dans "All Quiet on the Western Front", qui nous le fit connaître sympathique pour une fois.

Né à Londres, le fameux acteur Tyrone Power est mort à Hollywood le 31 décembre dernier, après avoir eu une brillante carrière de 46 ans sur la scène et à l'écran. Il joua pour l'écran américain plusieurs grands films tel que: "The Great Shadow", "The Big Trail" et "Thais". Il venait de signer un contrat pour jouer "The Miracle Man" lorsque la mort est venue mettre fin à ses succès.

Robert Williams laissa la scène à toute vitesse et prit le premier train pour Hollywood. Histoire de signer un contrat à long terme. Il signa pour jouer plusieurs films. Ina Claire l'eut à ses côtés dans "Rebound". Quelques semaines plus tard il joue dans "Platinum Blonde" avec Jean Harlow. Mais il se surmène trop en commençant immédiatement un troisième film. Une dépression nerveuse s'en suit et ce brillant interprète succombe à son tour, dans la semaine de Noël.

La mort mystérieuse de Robert Ames, prive l'écran d'un Don Juan moderne en faveur auprès de la gente cinématographique. Le voile n'a pas été levé sur le mystère qui entoure sa disparition soudaine, laissons à la justice sa part de responsabilité.

Trois vedettes féminines sont au nombre des disparus.

Alma Rubens, l'impressionnante interprète d'un "Humoresque" déjà lointain, et d'un grand nombre d'autres films, meurt à Hollywood où sa popularité s'étendait jusque sur les hauteurs de Beverly-Hills. Le mal qui la minait depuis longtemps l'avait forcée de se

retirer de l'écran après la réalisation de "ShowBoat" et sa santé alla toujours en déperissant jusqu'à l'heure où elle expira, emportant les regrets de tous ceux qui l'admiraient.

Janie Marèse n'était qu'à l'aurore d'une carrière glorieuse lorsqu'un fatal accident la raya de la liste des espoirs du cinéma français. Mlle "Nitouche" et "La Chienne" où sa tenue extraordinaire en fit déjà une étoile, sont deux films que l'écran français devra se garder d'oublier.

Hongroise d'origine Lya de Putti eut une carrière plutôt courte. Cependant, sa création dans "Variété" la plaça sur un piédestal quasi-sacré, d'où certaines compagnies la délogèrent pour lui donner des rôles particuliers comme elle en joua un dans "Sorrows of Satan". Ces beaux yeux noirs, — à jamais fermés, — avaient impressionné plusieurs directeurs qui lui préparaient un avenir souriant, lorsque l'avènement du film parlant vint briser leurs projets.

Ces disparus ont su, ici et là, jeter un peu d'harmonie ou de gaieté dans notre vie, souvenons-nous d'eux.

Les "Perdus de vue"

Depuis quelque temps, un vent souffle sur Hollywood et pousse vers l'est des débris de nouvelles vraies laissant croire qu'une foule de vétérans de l'écran tenteraient un suprême effort pour redorer leurs épaulettes ternies.

Enid Markey fait une tournée de vaudeville afin de se mettre en condition pour envisager le camera. Grace Cunard obtient de temps à autre des bouts de rôles à la Universal. Carlyle Blackwell est attendu à Hollywood un jour ou l'autre. Ethel Clayton a fermé son établissement de modes. Elle

vient de signer un contrat pour jouer un rôle dans "Hotel Continental" à la Tiffany's Productions. Alice Joyce et Tom Moore, autrefois M. et Mme Tom Moore, font du vaudeville ensemble actuellement. Priscilla Dean, étoile de première grandeur à la Universal jadis, quand Carl Laemmle, fils, n'avait que dix ans, est revenue aux studios où elle attrape avec difficultés des rôles de filles de chambres ou de bonne d'enfant. Personne ne reconnaît la vedette de "Catch this Woman". — King Baggott a gaspillé dans le luxe et la splendeur les argents qu'il gagna en dirigeant de nombreux films inoubliés. Aujourd'hui, c'est un homme dans la foule. On le verra prochainement, tenant des petits rôles dans des films que dirigent ses anciens amis. William Farnum a tenté sa chance, mais il est trop nerveux. Edna Purviance et Pearl White, de tout temps amies, vivent ensemble et ne pensent plus au passé. Leur somptueuse demeure d'Honolulu est le fruit de leur travail. Ruth Roland fut nulle dans "Humiliation". Son ultime chance fut perdue. Lloyd Withlock montre dans quelques films sa tête de vilain, naguère populaire: la chance a tourné. Lillian Gish médite pendant que les vieilles gens disent: Si vous aviez vu "La Bohème" ou encore "The Letter", vous en auriez pleuré". — C'est égal, pour les compagnies, elle n'est plus ce qu'on appelle un "box office success".

Gayne Whitman s'est retiré quand ses cheveux gris ont été trop apparents. Nigel de Brulier attend les rôles de compositions; c'est pourtant un bel artiste. Bryant Washburn passe dans les corridors du studio; mais, King Vidor n'avait que 16 ans quand lui jouait les jeunes premiers aux côtés d'Alice Calhoun, dont le nom ne dit rien non plus maintenant: Vidor ne peut rien pour Washburn. Peut-être le prend-il pour un électricien quelconque, égaré dans le studio.

Blanche Sweet a du succès au vaudeville. Son sourire ne la quitte pas. La vedette de "Diplomacy" ne songe plus à l'écran, du moins, pour le moment. Elaine Hammerstein est une des rares épouses heureuses d'Hollywood. C'est un titre.

Niles Welch a réussi un rôle dans "Rainbow Trail" à la Fox Productions. Lui en donnera-t-on d'autres? — Jacqueline Logan s'est sauvée en Angleterre quand elle a vu pâlir son étoile en Amérique. Les Anglais ne sont pas froids à son égard, elle réussit bien.

Mae Marsh qu'on vit dernièrement dans "Over the Hill" élève une famille sur sa propriété à Flintridge. Theda Bara est toujours l'épouse du directeur Charles Brabin. Elle considère actuellement une offre pour jouer dans "Fata Morgana". — Pauline Garon est en Europe. Paris l'a captivée. Belle Bennett joue en tournée pour le circuit Loew's.

Qui parle de nos jours de la jeune et jolie Carol Dempster, sur qui le fameux D.-W. Griffith avait jeté les yeux? — Blessée grièvement dans un accident d'auto à Carmel, Calif., elle dut se retirer de l'écran. On l'avait vue dans "Sally of the Sawdust" avec Alfred Lunt.



Huntly Gordon, que l'on voit de moins en moins. L'oublie-t-on là-bas à Hollywood? Huntly fut pourtant, lui aussi, un "box office success", il n'y a pas si longtemps.

Où sont les Pat O'Malley, Georges O'Brien, Roy d'Arcy, Rockliffe Fellowes, Herbert Prior, Monte Blue, Harrison Ford, Gilbert Roland, Frank Marion, Mitchell Lewis, Georges O'Hara Malhon Hamilton, Georges Walsh, Ella Hall, Catherine Traverse, Edna Murphy, Esther Ralston, Virginia Brown-Faire, Alice Lake, Edith Storey, Huntly Gordon, Frank Keenan, Gaston Bloomer, Larry Steers et combien d'autres? — On les oublie facilement, n'est-ce pas?

Ken Maynard doit sa chance à son cheval blanc: superbe animal.

William-S. Hart, de son regard d'acier toise les directeurs de la compagnie Fox et semble leur dire: ce que j'en ai tourné des "western" avant que vous ne fussiez au monde. Aujourd'hui, il y a Buck Jones un rescapé; Hoot Gibson, qui se fait aviateur; Tom Tyler qui joue tous les rôles seul, et un par six mois; qu'est-ce qu'on pourrait bien donner à Hart qui flâne dans le studio?

J.-Warren. — Kerrigan, autrefois le héros, l'adulé, le favori, le "one man show" est sur la véranda de sa résidence et regarde d'un oeil railleur ses anciens amis, qui se croient jeunes, travaillant ferme pour tenter un retour. Lui, il s'est retiré avec sa gloire et sa fortune. Convaincu qu'un homme a un passé, un présent et un avenir, il est fier du passé, il goûte un présent calme et serein, et songe à l'avenir du film qu'il veut prospérer au possible.

Ceux qui restent



Joan Crawford, qui vient d'être désignée comme une des meilleures artistes de l'écran actuel. Son travail dans "Possessed" fut excellent.

L'an nouveau nous offre ceux qui restent et nous présente ses espoirs. Les compagnies les mieux organisées ont deux genres d'artistes. Les succès de la caisse et ceux qu'une classe de gens seulement vont voir jouer. Nommer les attractions est la chose la plus facile du monde. Il n'y aurait qu'à le demander à nos gérants locaux et nous aurions sans un aucun doute une réponse satisfaisante. Mais, les attractions ne sont pas les mêmes dans tous les pays ou toutes villes, pour la bonne raison que les gens n'ont pas le même goût partout. Nous sommes à Montréal, parlons de ce qui nous concerne. Nos attractions ici sont: Gaynor-Farrell, Norma Shearer, Greta Garbo, et Ramon Novarro. Si l'on fait une seconde classe, on aura Ricard Barthelmess, Warner Baxter, Joan Crawford et Eilers-Dunn, depuis peu.

Les artistes qu'une seule classe de gens aiment à voir et pas trop souvent sont: Georges Arliss, John Barrymore, Clive Brook, Helen Hayes, une trouvaille de l'écran en 1931, et quelques autres dont les rares apparitions rendent encore plus grande la de-



James Dunn, joue aussi bien au golf qu'il sait danser comme il l'a prouvé dans son dernier film "Danse Team". Ce jeune acteur a un brillant avenir devant lui.

mande auprès des directeurs. Mais, les compagnies veillent.

Le "box office success" a toujours le devant sur le réel artiste, sur celui qui sait émouvoir et transporter ses auditeurs. On ira voir Norma Shearer, parce que c'est Norma Shearer; mais on ira voir Georges Arliss parce que c'est un artiste.

Néanmoins, le cinéma évolue d'années en années; les résultats s'améliorent aux yeux des uns et ne varient guère aux dires des autres.

Ceux qui vont au cinéma pour apprendre quelque chose sont déçus et ceux qui s'y rendent pour trouver une nouvelle distraction, une sensation désirée, sont surpris de découvrir ici, un remède pour le mal moral, là une étonnante idée pour mettre à exécution, un projet déjà conçu.

Les premiers cherchaient l'abstrait: il n'est pas au cinéma. Les seconds trouvent dans le concret un charme révélateur, parce qu'ils se contentent de la qualité générale dans un sujet. L'histoire était banale, mais la vedette était à croquer. Ils seront satisfaits quand ils pourront dire à leurs amis: quelle femme ravissante que cette Jean Harlow!

Ils n'ont rien compris; c'est égal. Leur goût se borne à l'idée superficielle. C'est pour cette classe d'auditeurs que les compagnies conservent leurs "box office success".

Comme les premiers n'ont besoin de distraction que de temps à autre, les compagnies expédieront, — de temps à autre — un bon film, et tout sera dit. Mon ami viendra voir ce bon film auquel il ne comprendra rien non plus. Il sortira en disant: ça n'approche pas Jean Harlow, dans "Hell's Angels".

Les favoris du jour

Plusieurs vedettes sont aujourd'hui en faveur auprès du public qui ne sait pas les juger. Ce sont les favoris du jour, ceux dont la popularité a grandi trop vite, ceux qu'une poussée violente de protection ou de publicité excessive a placé sur le même diapason que les artistes de première grandeur.

Ces interprètes risquent leurs têtes et deviendront en s'exposant ainsi, des "acteurs qui payent", pour les nommer: la coqueluche d'Hollywood, Clark Gable, puis Paul Lukas, Norman Foster, James Dunn, Robert Mont-

gomery, Donald Dillaway, Gary Cooper, Sally Eilers, Kay Francis, Conchita Montenegro, Lew Ayres, Ivan Lebedeff.

Une fois attraction payante, ils auront quelques années de carrière et le public les aura vus disparaître. Ils tomberont vite dans la classe qui précède, "les perdus de vue".

Les espoirs de 1932

Enfin, les espoirs de l'écran de 1932 s'offrent à nous. Ce sont ceux vers qui les directeurs tournent les yeux pour trouver la sincérité et le désintéressement. Ils sont peu nombreux, mais on aime à les revoir. Que les directeurs fassent un choix et nous verrons peut-être durant la saison qui s'amène des films dont nous garderons le souvenir. Parmi ces jeunes talents il y a les Jackie Cooper, Kent Douglass, David Manners, Richard Cromwell, Rose Hobart, Geneviève Tobin, Marian Marsh, Paul Cavanaugh, Hardie Albright, Miriam Hopkins, Madge Evans, Mae Clarke, Colin Clive et Eric Linden.

On pourrait ajouter trois noms connus, mais ce sont des inconnus. La fatalité s'est attachée à eux, s'est rivée à leur sort et malgré leurs qualités et réelle valeur on ne semble pas les connaître. Leur jeu est trop raffiné pour le grand nombre. Ce sont: Eric von Stroheim, Basil Rathbone et Joseph Schildkraut.



Eric von Stroheim, directeur et acteur, que l'on voit de temps à autre dans des productions de différentes compagnies. Le réalisateur de "Greed" reste toujours un inconnu.

Si par impossible la dépression économique devait se faire sentir dans les studios et que les compagnies se vissent forcées de fermer leurs portes ou de ne garder qu'un seul artiste pour toutes les productions, je parie qu'on garderait Georges Arliss.

Dans un moment de détresse, il deviendrait forcément, ce bel acteur, un artiste dont la tête est le succès de la caisse.

Serge de VARRO.

Une petite fille se regardait dans le miroir pendant que sa mère la peignait. Maman, dit-elle, est-ce que le bon Dieu a créé ma grand-mère?

— Oui, mon enfant, dit la mère.

— Est-ce que le bon Dieu a aussi créé mon grand-père?

— Certainement.

— Et papa?

— Oui.

— Et toi aussi?

— Mais oui!

La petite fille se regarde encore dans le miroir, s'arrête un moment à réfléchir et dit:

— Maman, le bon Dieu a fait beaucoup de progrès, n'est-ce pas?

MA TANTE FREZINE

(Suite de la page 3)

Chaque matin, il attelait la cendrée et le "Clyde" et montait vers le coteau afin de labourer de la vieille terre. Tout le jour l'écho répétait de formidables hue et dia. D'ailleurs il n'était pas seul à crier dans le silence effrayant des champs. Les voisins qui terminaient leurs travaux vociféraient à qui mieux mieux contre les chevaux, le caillou qui se coinçait entre le sol et le couteau; contre le chien qui se tenait entre les pattes des chevaux; contre la jument qui avait les pattes continuellement prises dans les traits.

— Avance, pénitence! criait Jérémie Lanctôt qui s'esquintait à "casser" de la prairie neuve au bout de la terre d'oncle Pierre.

— Tiens-le par la bride, le sonnette, criait "siffleux" Meloche au "tueur" qui tenait tête à une jeune pouliche.

Leurs guérêts finis, les Meloches "érochaient" les levées de fossées.

Au cours de la journée de labour éclairée par le soleil clair d'automne, mon oncle, incessamment, s'acharnait à fouiller le sol revêché.

Son mal de dos avait empiré. Le soir il se couchait tout fourbu et ma pauvre tante se dépensait sans compter aux bâtiments, à la laiterie, à la soue, au poulailler.

Décidément oncle Pierre ne valait plus grand'chose. Pourtant il n'avait que cinquante ans. De "grippe et de grappe" il acheva ses récoltes, laboura la vieille terre, prépara tout pour l'hiver.

Tante n'avait pas flâné. Les "entrants" étaient garnis de pains de savon; les solives du grenier de bottes d'herbe à dinde, de baume, de caboches de camomille, etc. Dans la cave des pots de confitures, de cornichons, de betteraves, s'alignaient dans l'attente.

Oncle Pierre était malade.

Le docteur vint, prononça le mot urémie. Plus de viande, plus de pâtisserie, des laitages.

Malgré les bons soins, en novembre, alors que tous les Meloche s'étaient rendus en hâte chez mon oncle, celui-ci rendit l'âme.

La douleur de son épouse fut grande. Cependant, malgré ses larmes, elle s'affaira à la cuisine afin de bien recevoir les "veilloux de corps". Pendant trois jours la dépouille de son mari reposa dans la "salle" tendue de noir. Tous les voisins s'étaient donné rendez-vous chez ma tante et entre les "chapelets", les conteurs d'histoires se relançaient dans la cuisine. A minuit ma tante "avindait" le rôti de porc-frais et tout le monde mangeait alors que mon oncle Pierre était abandonné à son triste sort comme le plus vulgaire des macchabés.

Tante Frézine répondait aux questions:

— Ça tant travaillé! Il s'est ruiné sur la terre. Vous comprenez, c'est pas des ouvrages de monde, cultiver cinquante arpents de terre tout fin seul. Il a ben gagné le Paradis, allez!

Puis elle s'essuyait le coin de l'oeil avec son tablier tout en taillant le rôti.

Tout le temps que mon oncle fut sur les planches, le "tueur" fit le train des bâtiments, fendit les bûches, sous la remise, débaya les portes de hangars que la neige encombra; rentra de l'eau pour l'usage de la maison... tout cela sous l'oeil vigilant de ma tante.

Le "tueur" était devenu le bienfaisant voisin qui aux heures de détresse veille sur les biens du cultivateur dont la terre est proche. Le brave garçon venait chaque matin besogner, mettre tout en ordre, voir à ce que la pauvre veuve ne manquât de rien. Il faisait ça comme tous les cultivateurs, sans espoir de retour, parce que c'est ainsi dans les moeurs.

Le jour du "Service", plus de cinquante traîneaux suivirent le corps. Il y eut funérailles de première classe: les trois autels en noir, les chandeliers d'or, le gros catafalque et le choeur de chant.

Puis ma tante resta seule dans la maison déserte avec une lourde besogne d'animaux et la responsabilité d'une ferme.

Faire encan, elle n'y aurait jamais pensé. Elle avait travaillé comme son mari sur cette terre bien défrichée, bien propre et surtout très productive. Elle n'avait jamais refusé à l'époque des foins, de monter sur la charrette et "fouler dans les échelles". Les "petits jardinages", c'est elle qui s'en était toujours occupée. Sous le soleil brûlant, on l'avait vue penchée sur les rangs "d'oignons à graines noires" occupée à sarcler. Le midi, après la préparation du repas, c'est elle qui allait rosser les porcs trop bruyants qui vociféraient sans répit; c'est elle qui matin et soir trayait les deux vaches lourdes d'herbes et de lait; c'est elle qui les reconduisait au bois par l'allée des "tout du long" de la terre des Meloche. C'est qu'elle avait travaillé cette brave femme, c'est qu'elle avait peiné! Non, elle n'aurait jamais songé à tout vendre, quitter le terroir. Aller se terrer au village avec les commères, jamais!

Les Meloche ne l'abandonnèrent pas.

Souvent "Siffleux" venait veiller avec son épouse. Il se contentait de fumer devant le poêle pendant que les deux femmes causaient:

— Quel âge qu'il a Sévérin (c'était le nom du Tueur)? demandait tante.

— Ben M'ame Portugais, y est pas jeune, vous savez, il a quarante ans. On n'est pas du jeune monde!

— Il n'a pas beaucoup de cheveux?

— Il a eu les fièvres!

Puis vers neuf heures et demie les Meloche prenaient congé.

Le chien réintégrait son domicile, derrière le poêle; le "bois" était introduit dans la clanche de la porte et ma tante s'éternisait à réciter des Paters et des Avés pour son défunt mari dont le corps reposait dans le charnier glacé près de l'église.

Cela dura une partie de l'hiver.

Au jour de l'an le "tueur" vint souhaiter la bonne année à ma tante et prendre un verre de vin.

— Gardez-vous vot' terre au printemps m'ame Fré... m'ame Cadie?

Tante Frézine qui n'avait plus de rancoeur répondit:

— Je pourrais la vendre aux Bazinet et m'en aller au "fort", mais je suis encore jeune.

Et elle regardait le "tueur", un bel homme brun, au port très avantageux, à l'allure dégagée.

— Mariez-vous, m'ame Cadie, mariez-vous. Tenez, prenez Narcisse "Tichou", Eximère Guérin, "Phophète"!

Ma tante songeait.

Narcisse "Tichou" un ivrogne, un sans coeur, un "traîneux d'chemin"; Eximère Guérin, le garçon du vieux Tommy, un veuf qui courait la prétentaine; "Prophète", un quêteux doublé d'un Irlandais!

— Ah! les serpents de paresseux! y mangeraient mon bien dans un an!

— Vous allez le manger vous-même, toute seule.

— Bon, c'est bon, un autre petit verre!

Et le garçon de Meloche qui avait définitivement fait la paix avec ma tante s'en fut ailleurs continuer sa "run".

Le soir, saoul comme Noé, il repassa en chantant:

"Frézine par icitte, Frézine par-là,

"Frézine en l'air, Frézine en bas.

Heureusement, ma tante n'était pas là, elle veillait chez les Brosseau, le quatrième voisin.

L'hiver s'écoula.

Au printemps les Meloche prirent à moitié la terre de ma tante. La propriétaire s'était réservé le droit de sarcler, de "casser" les tomates, etc. "Siffleux" acquiesça à cette avantageuse demande et tous ensemble firent un succès de la culture des deux terres.

Le "tueur", sans en avoir l'air, faisait sa cour à ma tante. Il la savait bonne malgré ses inoffensives manies et il y avait la terre riche, toute payée; un beau roulant et des bêtes à cornes, des chevaux, des moutons; une dizaine d'arpents de bois d'orme, de hêtre, de noyer. Enfin, c'était bête à penser, mais il n'aurait pas refusé "m'ame Frézine".

De son côté, "Siffleux" voyait déjà la "clôture à terre" sur la lisière qui séparait les deux terres. Du côté opposé il y avait un "morceau à pois" qui n'avait pas son pareil dans le rang; le sarrazin n'échaudait pas le long du bois de "Frézine". Madame Meloche qui connaissait ma tante savait bien que c'était une femme d'ordre, ménagère, sachant faire à manger. Le "tueur" donc, faisait sa cour discrètement.

A l'automne il y eut un "bis de blé-d'inde" chez les Meloche.

Ma tante y assistait. Tout naturellement le "tueur" se plaça à côté d'elle sur un des "bancs à vache" emprunté à l'étable. Non moins naturellement il trouva un épis rouge et embrassa ma tante.

Ce fut le commencement des aménités. Le pauvre garçon n'aurait jamais cru que "Frézine" fut si douce, si jeune encore.

Même à cet âge, la fièvre peut s'emparer des coeurs. Il n'était plus question de la terre riche, toute payée, tante était le morceau de choix.

Un peu plus tard dans l'automne le mariage eut lieu. Le curé, M. Larose, n'en revenait pas. Frézine avait vingt ans de plus que le "tueur", mais elle était si bien "conservée"!

Les gens du "bout" ne se privèrent pas d'un charivari titanesque. Armés de chaudières, de flambeaux et de fusils ils s'amenèrent sur le coup de minuit sous les fenêtres de ma tante:

"FREZINE", "FREZINE", vociféraient les voix rauques que la fraîcheur enrouait, viens ouvrir ta porte.

(Suite à la page 26)

Roman

COMME JADIS

Magali Michelet

(Suite de la dernière livraison)

Jacqueline, sans m'arrêter, arracha quelques étoiles d'argent qu'elle fixa à l'encolure basse de sa blouse. Quand nous fûmes à l'abri de l'épaisse charmille, elle leva son visage vers le mien et me dit simplement :

— Je vous attendais depuis si longtemps... — Avant que je fusse revenu de mon étonnement, — Oui, je vous attendais, continua-t-elle. Vous êtes surpris de ma hardiesse? Ah! Gérard, vous me trouverez différente des jeunes filles de votre monde, je vous en préviens... Je vous attendais parce que vous avez en vous le secret de mon art. Je l'ai senti à l'éclat jailli au contact de votre pensée, lorsque j'ai découvert votre "Aube Claire", au Salon d'Automne. Ne sentez-vous pas combien la peinture et la littérature sont soeurs jumelles?... Je rêve d'une école... Vous verrez, ce que nous pourrions réaliser!... Gérard, voulez-vous m'accepter comme une humble collaboratrice?...

Sa tête orgueilleuse paraissait accablée, courbée sous l'humilité de la demande, pendant que l'arc de sa bouche frémissait sanglant, prêt à se détendre dans une riposte ironique et que les clartés et les ombres passaient rapides sous les longues paupières bistrées voilant à demi les prunelles de feu. J'eus l'intuition que ma réponse ne devait pas se faire attendre. Loyalement je lui devais l'aveu que mon idéal différait du sien, de celui qu'elle me prêtait. Certes, j'étais artiste. Mais plus haut que l'art pur, je plaçais la beauté des idées, des grandes idées fondamentales de la vie de l'homme. Je me sentais invinciblement attiré par la terre. Jacqueline parlait de "l'Aube Claire", ma première toile. Pourtant n'avais-je pas produit depuis des oeuvres totalement différentes et nettement paysannes? Hélas! plus encore que les théories d'école, la poésie latente de notre jeunesse palpitait entre nous. Un rai de soleil, fusant au sommet des branches, enveloppait Jacqueline, exaltait le parfum de la touffe de jasmin. Je songeai à m'enorgueillir du don de cette jeune et forte intelligence; j'étais ébloui, sans pensée définie... Avant que je puisse parler, dans la hâte de sceller d'un geste le pacte, j'étendis la main et je pressai entre mes doigts une main petite, ferme et chaude...

Les vacances des Maurane se trouvèrent brusquement abrégées par la maladie grave d'une tante de Jacqueline, sœur de son père, directrice de l'Ecole normale de Tunis. Jacqueline passa une année là-bas pour soigner Mlle Maurane. Elle était absorbée par ses soins d'infirmière; j'étais pris entièrement par ma peinture, qui jamais ne m'avait aussi jalousement accaparé; notre correspondance fut brève. Il m'arrivait de sourire en pensant à la fougue de la jeune fille rousse sous la charmille. Combien plus il me plaisait de l'évoquer telle qu'elle devait être, prodiguant ses soins à sa tante, et, ainsi, plus voisine de mon idéal!

Au printemps, je fis une exposition chez Goldstein. Mon succès me valut de Jacqueline des félicitations d'une ironie si fine qu'il était difficile d'y répondre. Il était vrai que les toiles exposées étaient différentes d'inspiration de celle de "L'Aube Claire". Je ne conçus nulle amertume de ce qui me semblait un caprice d'enfant, entêtée à ne me chercher et à ne me

trouver que dans cette oeuvre assez quelconque. Après tout, "l'Aube Claire" ne lui rappelait-elle pas son premier article? Et n'était-ce pas là sa principale raison de la préférer?

Les vacances revinrent, ramenant les hôtes de la Grangère. Mlle Maurane, complètement rétablie, les accompagnait. Je retrouvai Jacqueline dans l'éclat de sa beauté splendidement développée...

Nous nous fiançâmes, un soir de septembre, peu de jours avant le départ des Maurane...

Minnie, ma chère petite âme d'eau claire, n'exigez pas de moi l'analyse impitoyable du pseudo-amour littéraire cérébral que l'on m'offrit en retour de la tendresse profonde, confiante, joyeuse que j'avais vouée à celle en qui je croyais de toute ma sincérité.

Notre mariage ne devait être célébré que l'année suivante, alors que Mlle Maurane, prenant sa retraite, viendrait vivre auprès de son frère et dirigerait son intérieur.

Mon père, repris par ses goûts mondains, faisait de fréquents voyages à Paris. J'aurais voulu passer cette année d'attente à Noulaine, m'absorber dans un labeur fécond que l'allégresse rendait aisé. Jacqueline s'opposait à mes projets. J'avais de précieuses relations à Paris que je ne devais pas négliger. Et puis n'avais-je pas fait assez de "paysannes", il n'était que temps de revenir à ce qu'elle appelait ma première manière. Je promis que je ne m'enterrerai pas à Noulaine. N'avais-je pas d'ailleurs la chère mission de préparer notre nid dans la vieille demeure parisienne?

La séparation me parut courte cependant, embellie qu'elle était par une correspondance où l'on me livrait le merveilleux secret d'une intelligence riche, souple, aux manifestations sans cesse renouvelées. Quelle sécheresse de coeur je devais découvrir plus tard dans ces lettres qui m'avaient enivré, soutenu contre toutes les tentations, soulevé, transporté, agnouillé devant la radieuse certitude de l'amour partagé!... Les plus fragiles de nos souvenirs d'enfance m'étaient une preuve irréfutable que l'accord depuis toujours régnait entre nous. Peu à peu, par un mirage d'imagination, la Jacqueline, enfant despotique et égoïste, s'estompait pour faire place à une Jacqueline que mon amour créait de toutes pièces. Je rêvais, je divaguais sur ce thème inépuisable. Jacqueline, elle, me morigénait parfois, m'accusait de ne pas produire, de ne pas profiter de l'exaltation de l'heure pour préciser, affermir devant la critique les préceptes de l'école nouvelle dont elle me sacrait le Maître. Combien peu je songeais à vaticiner! Jalousement, je renfermais en moi les sentiments nouveaux dont mon âme chaque jour s'élargissait. Ma fiancée seule connaissait leur puissance, leur douceur d'expression... Je ne doutais pas de son amour. Ses lettres étaient l'évangile où je puisais mes espoirs, mes réconforts et l'indéfinissable orgueil du don intellectuel qui magnifiait son amour.

Les mois qui nous séparaient du revoir furent un enchantement et passèrent assez vite. Bien avant les Maurane, j'arrivai à Noulaine pour faire subir au vieux château quelques transformations que je savais du goût de ma fiancée.

... Minnie, laissez-moi abréger... Aussi

bien j'ai perdu le souvenir des jours qui précéderent la scène... Mademoiselle Maurane habitait la Grangère et servait de chaperon à sa nièce, ce qui me permettait de les recevoir au château. A vrai dire, Jacqueline se souciait peu de ces détails de convenance et plus d'une fois je la vis entrer, dans cette bibliothèque, seule, tête nue, comme elle aimait à l'être. Ce jour-là, il y a deux ans, je ne fus donc pas étonné par son irruption. Je l'attendais. Depuis quelques jours elle m'avait remis le manuscrit d'un roman qu'elle désirait soumettre à une maison d'édition. Or, les premières pages m'avaient accablé de stupeur. Croyant à ma propre aberration mentale, je demandai des explications que Jacqueline me refusa exigeant avant tout que j'eusse terminé la lecture de son manuscrit. J'avais lu. J'étais incapable de prendre la décision qui s'imposait, d'aller à la Grangère plonger mon regard dans les yeux ardents, pour y lire la vérité immuable, pour presser la main ferme et loyale dont mes doigts connaissaient l'étreinte; j'attendais la venue de ma fiancée, sans pensée, devant les débris de mon idole renversée. Et voilà pourquoi lorsque la porte basse s'ouvrit, tout à coup, ce jour-là pour encadrer entre les montants de chêne bruni l'éclatante apparition de beauté et de force, je ne fus pas surpris. Pourtant, je ne pus me composer une attitude indifférente. Vit-elle en mon désarroi l'espoir d'un triomphe facile? Tout de suite, elle prit la pose soumise d'esclave dont elle savait se servir comme une habile comédienne. Sa tête fine, casquée d'épaisse soie rousse se leva vers moi :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu, Gérard?

Et pour effacer, semblait-il, l'humilité du premier geste, elle s'assit très droite sur le bord du canapé recouvert de cuir sombre, roulant entre ses doigts nerveux le manche mince de son ombrelle rouge, qui paraissait comme une coulée de sang vermeil au long de sa robe blanche. Elle attendait ma réponse. Mes lèvres se refusaient à émettre des sons dans cette atmosphère d'hostilité. A cette minute, que je sentais décisive pour notre vie, les puérilités de nos jeux d'enfants, ce qui avait été pour moi les exquises joies de nos fiançailles m'assaillaient de leurs souvenirs en m'attardant de façon inexprimable. Devant elle, subitement dressée en adversaire, je me taisais, terrifié des ruines qu'amoncellerait un mot mal interprété, une phrase obscure, un regard fuyant ou trop soutenu. Et encore, je ne doutais pas que notre amour ne sortît victorieux de la lutte nécessaire.

— Dois-je vous répéter, Gérard, que je vous ai attendu depuis lundi? Pourquoi n'êtes-vous pas venu?... Vous savez que mon manuscrit doit partir bientôt, si je veux paraître en bonne saison...

— Jacqueline, il est tout à fait impossible que ce roman paraisse...

— Vraiment?... Et pourquoi, je vous prie?...

Elle était toute tendue, frémissante, révoltée, je voulais la reconquérir, la regagner à ce qu'elle m'avait dit être sa grande, son unique raison de vivre; mais déjà nous ne parlions plus le même langage. Je ne l'avais pas crue méchante, et voilà qu'elle me cinglait de phrases traîtresses, envenimées, atteignant jusqu'au plus intime de

mon âme, pour mutiler l'image radieuse... Volontairement, avec des mots haineux, elle prenait plaisir à se dépouiller de la beauté morale que je lui prêtais. Emportée par une fièvre mauvaise, elle ne me laissait pas le temps de la supplier de nous épargner tous les deux.

— Ayez donc le courage de la franchise, Gérard, disait la voix sifflante, jamais entendue auparavant. Ce que vous reprochez à "L'Ombre des Jours", c'est l'émancipation de ma pensée, c'est moi, consciente, me soustrayant à votre joug, pour m'épanouir dans la libre floraison de ma personnalité... Ah! bon apôtre, que vous importent "les sophismes de la thèse", "les quelques lignes de description risquée"? Ne savez-vous pas quelle part prend l'imagination dans la construction, le développement d'une oeuvre?... Doutez-vous de ma loyauté envers vous?...

— Non, Jacqueline, je ne mets pas en doute votre loyauté, mais je crois à la mission de l'écrivain, à son influence sur les âmes...

Un rire aigu m'interrompit, en même temps que le bruit sec du manche de l'ombrelle qu'elle rompait, me fit sursauter. Les mots s'échappaient de ses lèvres comme des balles meurtrières.

— Il me plaît d'écrire suivant ma fantaisie. Je veux le succès, peu m'importent les moyens pour l'atteindre! Sachez que je n'accepterai pas plus votre tutelle maintenant que plus tard... Choisissez, mon cher, vous acquiescerez à la publication de "L'Ombre des Jours" ou je sortirai d'ici libre... Libre... Libre...

Elle s'était tournée vers la fenêtre. Elle haletait.

— Jacqueline, vous êtes libre...

— Merci...

Jamais sa voix émouvante n'avait frémi d'une telle allégresse.

Minnie, plus tard, quand la porte se fût refermée sur celle que j'aimais depuis toujours avec un aveuglement insensé, je m'accusai d'avoir bien mal défendu mon amour. Mais quelles paroles eussent été plus éloquentes que le visage défait qu'instinctivement mon regard chercha sur le miroir terni, en face de moi, comme pour m'assurer de ma propre existence?...

Je la vis qui traversait la cour dallée, toute blanche, avec son ombre grise qui dansait à ses pieds. L'allée de chênes la prit sous son ombre. Je restai là, le front meurtri par la bande de plomb qui enchaînait les petits carreaux verdis, pour fixer dans mon souvenir le rythme de sa démarche, l'envol de ses mains vives qui la défendaient contre l'attaque des moustiques, la nuance chaude de ses cheveux avivés par la pâleur de sa robe, de sa nuque... Je me détournai. L'ombrelle gisait sur le canapé comme un grand oiseau sanglant, l'aile brisée; les gants clairs déformés, pétris, roulés en boule, n'étaient plus qu'une pauvre chose, abandonnée, sans nom...

Sur ma table, la petite main bise, patinée de soleil, la petite main que de si loin vous m'avez tendue, Minnie, absorbe les dernières lueurs du jour... Je ne veux plus écrire, et cependant, je veux vous dire encore le calme indéfinissable, l'apaisement que votre lettre bonne, sensible, riche d'amitié est venue mettre dans ma journée.

Merci, chère petite amie, merci du meilleur de mon cœur pour l'aumône bénie.

Minnie, je m'inquiète comme un grand frère très soucieux de la sécurité de sa sœur. Vos hivers tragiques m'effraient, vos chevaux demi-dompés me font frémir dès que je vous imagine auprès d'eux... Je n'ose pas conseiller la prudence à la fille hardie de la Prairie; et néanmoins si vous étiez un peu prudente, combien cela rassurerait votre dévoué cousin.

GERARD.

MINNIE A GERARD

Je reviens de la malle, mon cousin. Il fait froid, si froid que le fer crissant des *sleighs* adhère à la neige glacée dès que l'allure des chevaux se ralentit. Je me suis arrêtée une minute devant la porte de Jack, le temps de lui jeter une brassée de journaux et, pour repartir, il a fallu que la main vigoureuse de mon amie ébranlât mon léger *cutter*. Qu'il fait froid!... J'ai trouvé ma maison grande, triste et froide. Pourtant Henriette s'empressait autour de moi, m'aidait à me dévêtir de ma fourrure, avançait près du feu ma *berçante* favorite, me présentait une tasse de thé brûlant.

— Pas de courrier de France, Minnie?

— Pas de courrier de France... Mais pense-t-on seulement à nous en France?...

— Oh! Minnie... Il faut croire que le paquebot ou le train ont eu du retard...

Faut-il croire à cela? Parce que, moi aussi, comme Henriette, j'attendais du courrier... J'avais compté, calculé les dates... Pourvu que vous ne soyez pas malade dans ce grand château perdu!...

10 janvier.

La chère, la belle, la merveilleuse surprise! Je reste extasiée, je n'ose pas toucher!... Il me semble que c'est la robe de Peau d'âne et que quelque fée malicieuse va d'un coup de baguette faire s'évanouir en poussière le joli rêve des yeux...

Je vous écris ce mot à la hâte. Je veux que Mourier retourne au village et le porte au postillon qui repart à quatre heures. Je veux que mon merci ému, sincère, confus s'en aille aussitôt vers vous... Comment avez-vous pu vous séparer de la chère relique? Ah! je vous jure qu'aucun ciseau profane ne tranchera un fil de soie!

D'abord j'ai ouvert votre enveloppe tout de suite reconnue parmi le paquet de journaux, de réclames et de lettres que Mourier avait jeté sur la table, et je me suis inquiétée.

— Il y avait un colis?

— C'est vrai, je l'ai oublié dans le *sleigh*.

Quand j'ai eu entre les mains la boîte brune écrasée par les tampons de la poste, je me suis sentie pénétrée d'une émotion religieuse. J'ai compris l'émotion du chercheur lorsque sa pioche sonne d'étrange façon. Je suis montée chez moi. Mes doigts tremblaient, je n'arrivais pas à dénouer les ficelles. A vec quelle amour vous l'avez enveloppée la robe de l'ancêtre! Aux soins pieux des papiers de soie,

des étroites faveurs mauves, je vous ai senti communier à mon culte.

Pendant que je vous écris ces quelques lignes, je me retourne de temps à autre pour admirer, pour sourire aux falbalas étalés sur mon lit. Ils bouffent, ils ondulent; on dirait qu'ils ont conservé la forme du corps de celle qui les anima...

Mon cousin, que je connais pas, quelle joie rare vous avez donnée à une pauvre petite sauvagesse! Di-tes-moi quel bonheur je dois demander à Dieu pour vous. Je veux le prier qu'il vous guérisse, qu'il vous redonne le goût de vivre.

Je me hâte; Mourier réclame. J'ai laissé couler l'heure à admirer, à passer par toutes les expressions de la joie. En bas, mes gens devaient me croire folle. Je les ai appelés, j'avais besoin de jouir de leur ébahissement. Quel concert d'exclamations!... Ils ne comprennent rien à ce cousin fantasmatique qui m'envoie des robes de contes de fée!

— Alors, c'est une robe à votre grand-mère?

— C'est une robe qui a appartenu à mon arrière-grand-tante.

Et comme je faisais valoir la robe en l'ajustant contre moi.

— Eh ben!... elle était à peu près de votre taille, conclut sentencieusement Mourier, en homme qui a le coup d'oeil juste.

Mon cousin, il faut que je vous quitte — je vous quitte pour retourner caresser les plis soyeux, les faire chatoyer dans la lumière qui est pure et claire aujourd'hui. Merci encore du meilleur de mon cœur. Que votre amitié vienne au secours de mes mots impuissants, qu'elle leur fasse rendre tout ce que j'ai voulu mettre de gratitude sous leur imperfection.

Affectueusement vôtre,

MINNIE.

LA MEME AU MEME

20 janvier.

Les Fêtes sont passées. Les Fêtes dont tante Nanine me faisait de mirifiques descriptions au temps où nous étions si seules, blotties dans notre chantier, privées de toutes chances de "veilleux", sans qui les Fêtes ne sont plus les Fêtes.

— Tu sais ben, dans ce temps-là, j'étais une jeunesse et vingt milles en traîneau ne me faisaient pas peur. On s'en allait "courraier" jusqu'au *settlement* de métis du Lac Rond, chez les Lhironnelle, les Comeau, et dans ben d'autres places. Ah! les belles veillées, ma fille... de la Noël au Rois c'était effrayant...

— Raconte...

Les coudes sur les genoux, le menton au creux de mes mains, j'écoutais. Durant une heure, il n'était question que de *sleigh* culbutant sur neige, au milieu des rires de garçons et de filles, de "chantiers" chauds et accueillants, de mangeailles, de jeux de cartes et de danses.

— Ah! si la place d'icite pouvait se "settler", tu verrais! Vous en auriez des veilles... Pas les métis, bien sûr, mais des gentilshommes comme ton père et toi...

La place s'est "settlée", ce qui veut dire que les colons sont venus jusqu'à nous et nos Canadiens-français ont apporté avec eux la tradition.

Nous avons eu des Fêtes très ani-

mées, cette année, car enfin, le voisinage commence à devenir proche, puisque le Père Chassaing, à la messe de Minuit, rappelant les progrès de la paroisse, évaluait à cinquante le nombre actuel des familles. Cinquante foyers répandus sur un territoire grand comme... Non, je ne ferai pas de comparaison bien que je me sois amusée hier, à chercher sur la carte du département de Seine-et-Oise quelle étendue couvrirait notre paroisse.

Les Fêtes passées, nous avons repris notre vie coutumière d'hiver. Les froids habituels de janvier se font durement sentir. On hésite à sortir. Il faut l'obligation du "train" pour se hasarder dans la cour. Le matin, quand je vais vaquer aux soins de la basse-cour, je trouve la neige déjà trouée par les larges empreintes des mocassins de Mourier. Je les suis jusqu'au point où je dois bifurquer pour me diriger vers le poulailler. Alors, le pied hésite, puis s'enfonce, après avoir brisé la surface cristallisée de la neige. Nous n'arrivons pas à battre "un trail" parce que chaque nuit la *poudrière* s'élève et recouvre les traces.

Nous avons eu, au commencement de la semaine, une véritable tempête qui a failli devenir meurtrière. La nuit était tombée très vite, comme il arrive lorsque le ciel plombé est chargé de neige. Tout était vraiment hostile dehors et Mourier et moi, le train fini, nous rentrions les dents serrées, contractés de l'effort qu'il avait fallu soutenir pour résister au froid intense. Tout à coup, la bourrasque descendit du Nord avec une violence inouïe, dont j'ai rarement été le témoin. C'était la terrible *poudrière*. A peine tombée la neige se convulsait, entraînait en colère. Un tourbillon l'arrachait du sol, la jetait aux branches des épinettes qui nous abritaient du côté du Nord. Elle se ruait à l'assaut de la maison et les murs solides tremblaient comme pris d'épouvante. Un silence tragique s'étendait parfois, et ces répités étaient plus angoissants que la fureur de la tempête. Toujours la même pensée serre les tempes: où sont les voyageurs, ceux qui ont été surpris en prairie? Le bois est hospitalier comparativement, mais la plaine? Quand le vent souffle en piquantes épines, la neige frémit de son grand corps pâle et gare alors à tout ce qui est vie! La vague insensée balaie, en hurlant, la prairie, s'écrase contre les obstacles, les enserre, les étouffe, rejaillit en écume étincelante; puis, elle s'apaise, murmure, caresse, ensorcelle le voyageur affolé pour reprendre, la minute suivante, son ardeur passionnée. Les lames succèdent aux lames, effaçant les pistes; tout se confond, tout s'abîme, tout craque dans la clameur d'épouvante du brouillard blanc.

Ce soir-là, je songeais invinciblement, à ceux qui luttèrent à des milles et des milles d'ici — ou peut-être tout près, au cœur de la solitude glacée, à ceux qui pouvaient périr en pleine tourmente d'un martyr ignoré, et dont les loups viendraient, dans la nuit sans espoir, flairer les lamentables dépouilles. Je songeais aux poules de prairie qui se blottissent, transies, sans détente de leur petit corps, aux creux des saules où restent accumulées les feuilles pointues et sèches; je songeais aux petits oi-

seaux blancs, ceux qui prennent la livrée de notre hiver pour ne pas désalter, et se blottissent en grappes désespérément cramponnées à la branche grinçante. Je songeais à toute la misère qui tord l'âme des êtres et des arbres torturés par les éléments, et, tout à coup, entre deux rafales, un grand cri humain est monté, terrible, désespéré, résumant la force d'un homme en lutte contre la mort. Un même bond nous arrache de nos chaises.

— Un freighter écarté. Je vais "jeter un cri", dit Mourier en se précipitant vers la porte.

Un tourbillon de neige l'enveloppa, renfonçant l'appel dans sa gorge, pénétra jusqu'au milieu de la pièce, éteignit la lampe. Le verre surchauffé se fendit avec un bruit sec. Une quinte de toux secouait Mourier.

— Allumez le falot d'écurie, dis-je à Henriette, nous ferons des signaux, si ma voix ne peut porter.

Emplissant ma poitrine d'air, je mis mes mains en porte-voix et lança un "All...o..." prolongé, que le vent disloqua, fouetta, emporta parmi les aiguilles qu'il agita en bourrasque.

Henriette affirma qu'on avait répondu, mais la voix semblait plus lointaine qu'au premier cri, vers l'Est.

Je me tournai vers l'Est. Le malheureux, s'il s'engage à travers le Grand brûlé, il est perdu, quoi que nous puissions faire pour lui porter secours. "All...o..."

Cette fois, Mourier et sa femme sont certains qu'on a répondu. Nous faisons des signaux avec le falot. Je profite des accalmies pour lancer des appels et diriger ainsi les pas qui viennent vers nous. Henriette a jeté sur les épaules de son mari, sur les miennes, nos capots de fourrure. Nous enfouons nos casques. Le froid est intense. Nous avons fermé la porte derrière nous, Mourier a peine à respirer et je ne peux me résoudre à lui permettre d'aller au-devant du malheureux égaré. Si une syncope allait le prendre au milieu de cet océan blanc en furie? Les rafales battent mes jupes, bourdonnent à mes oreilles. Je sens mes sourcils et mes cils se givrer. Le froid commence à exercer sur ma volonté son action déprimante. Renfoncée dans l'angle de la porte, j'ai horreur du mouvement. Une étrange impression de bien-être me pénètre. Les squelettes des arbres dansent en ombres fuyantes sur la neige; cela m'hallucine. Mourier fait des suppositions sur notre naufrage. Pour lui, c'est un homme à pied, il m'entend ancien bruit de grelots. Moi, je perçois des sons de cloches et — je n'ose le lui dire — il me semble voir des *sleighs* légers accourir sur leurs glissières cambrées, égratignant à peine le duvet palpitant de la neige. Ils passent légers, rapides, semblables à de grands cygnes, et, pas un ne s'arrête à mon appel. "All...o... All...o..."

— N'appellez plus: le voici...

Je secoue la rêverie qui m'endormait peu à peu. Dans le champ lumineux du falot, un homme s'avance ou plutôt se traîne, sa haute taille courbée pour résister au vent. On ne distingue rien de son visage enfoui dans les profondeurs d'un casque de mouton de perse abaissé sur les oreilles, et d'un col de pelisse remonté jusqu'aux yeux. Il est épuisé. Ses mâchoires sont contractées par le

froid; il ne répond pas aux mots d'accueil que je lui dis en anglais, comme il est d'usage au Nord-Ouest avec les étrangers. Mourier l'aide à entrer. La bouilloire chante sur le poêle. Notre grosse lampe, munie d'un verre nouveau, rayonne comme un immense oeil d'or.

Casque, moustache, col de la pelisse, cheveux, tout tenait ensemble, par des glaçons que la chaleur eut tôt fait de faire fondre. Lorsque le visage de l'étranger apparut, Mourier poussa une exclamation à laquelle répondit un juron tout québécois.

— Par exemple, M. Valiquette ! Comment avez-vous pu vous mettre en route par un temps pareil ?

— Il faisait beau... un peu froid quand je suis parti. Trois milles, qu'est-ce que c'est que ça, trois milles?... Je voulais présenter mes respects à Mlle Lavernes, lui parler d'affaires aussi et me décharger des messages que je dois lui transmettre de la part de ma soeur Rose-Alma, de ma cousine Jeanne Amyot.

— Rose-Alma Valiquette? Jeanne Amyot? Mes amies du couvent d'Ou-tremont?...

Mourier expliqua :

— M. Valiquette est le nouveau maître de poste, notaire et marchand général...

— C'est tout! conclut en riant notre rescarpé, allongeant ses jambes devant le poêle, jovial, oubliant les dangers qu'il venait de courir, se laissant gagner par le confort de la pièce close embaumée par le parfum de la soupe qui mijotait sur le feu. Un vrai Canadien! Et comme si cela eût été tout naturel, en quelques phrases, il nous mit au courant des raisons qui l'avaient fait monter dans l'Ouest, il y a cinq ans. *Cow-boy*, puis poseur de briques, puis engagé sur une ferme il "faisait chantier", avant de se décider de prendre une ferme, quand la mort de son père l'obligea à descendre à Montréal pour liquider la succession paternelle. Un hasard l'avait fait rencontrer un fermier d'ici, en visite là-bas. On avait beaucoup parlé de "la place", de ce qu'un homme ayant quelques moyens pourrait y faire: d'autre part, Rose-Alma, amusée de retrouver mon nom, avait conté de fantastiques histoires sur mon enfance, sur le pays désert, ouvert à toutes les possibilités, sur l'activité de mon père, les résultats de son oeuvre. Il n'en avait pas fallu davantage pour que Jos. Valiquette se décidât à venir planter sa tente à Lavernes.

Cependant, Henriette par des signes discrets, m'indiquait que le souper était prêt. D'un coup d'oeil sur la nappe, je vis qu'elle avait ouvert une boîte de saumon — grande ressource du *homestead*! — en l'honneur de notre notaire, et vidé dans un bol en "verre taillé" la blonde liqueur du sirop d'érable. Avec le pot-au-feu, nous avions un dîner convenable à offrir.

Je crois que nous avons prolongé la veillée très tard. Je suis fille de l'Ouest. Là-bas, en province de Québec, durant le temps de mes études, j'ai souvent senti qu'on professait un peu de mépris pour la fille des prairies. Aux yeux de nos frères de la vieille Province, nous avons perdu l'intégrité de notre nationalité canadienne française; nous sommes partis,

nous avons affaibli la cause par notre désertion... La cruauté de ce paradoxe est peut-être le plus puissant stimulant des groupements canadiens de l'Ouest. Comment peut-on douter des liens qui nous rattachent au Québec? J'ai éprouvé leur puissance ce soir-là en ne me lassant pas d'écouter parler de la vieille Province, des luttes que nos frères soutiennent pour défendre le patrimoine national...

Oui, nous avons veillé très tard. Notre notaire, tout à fait remis de ses émotions, parlait sans fatigue. J'écoutais, Henriette tricotait, Mourier appuyait d'une expression canadienne toujours juste les arguments de M. Valiquette. Nous étions serrés tous quatre autour du poêle. Au dehors la tempête s'était apaisée, le froid ne devait pas en être moins vif; de temps à autre un clou de la toiture se cassait avec une détonation sèche...

Le lendemain, je reconduisis moi-même M. Valiquette au village. Le ciel était d'un bleu vif, notre vrai ciel albertain. Seules, les longues vagues blanches immobiles semblables à une mer que le gel aurait instantanément figée, rappelaient la folie de la nuit. Le "team" de jeunes cayuses demi domptés, portait d'un élan notre traîneau à la cime de ces vagues, non sans parfois menacer de nous verser sur la neige lorsque leurs deux glissières ne gardaient pas leur aplomb. Pour traverser le bois, nous avons trouvé un meilleur "trail".

La poudrerie ne peut rien contre la forêt, aussi est-elle le refuge des bêtes qui peuvent la gagner à temps. Nous avons rencontré tous ses petits hôtes, ou trouvé leurs traces. Des lapins, aussi blancs que la neige, croyaient chauffer au soleil leurs longues oreilles roses par transparence; les pattes des petits rongeurs, écu-reuils, petits suisses, avaient dessiné de mystérieux signes sur le tapis, immaculé qui s'écusonnait royalement des fleurs de lis imprégnées par les pattes des poules de prairie. En se gorgeant de *pembinas*, des perdrix faisaient tomber sur la neige, les petites baies rouges comme des gouttes de sang. Je les fis remarquer à M. Valiquette, ce qui l'amena à regretter de n'avoir pas de fusil.

— Vous ne tueriez pas ici, dis-je, parce que c'est chez moi.

— Défendez-vous la chasse sur votre terre?

— Oui, quand elle est inutile. Ni vous ni moi, n'avons besoin aujourd'hui de la chair de ces jolies bestioles. Pourquoi priver le bois d'une vie, de deux ailes, d'un peu de beauté?

— Vous êtes poète, Mademoiselle Lavernes! Bon sang ne peut mentir...

Je ne voulais pas relever l'ironie. Du bout des longues guides, je fouetta la croupe pointue des *cayuses* et quelques bonds nous portèrent au sommet de la côte. On apercevait déjà le village de Lavernes, tapi dans l'étroit vallon. Mon compagnon crut devoir plaisanter les fameuses petites villes champignons de l'Ouest. Il me raconta son premier voyage à Lavernes, en pleine nuit, sa recherche de la ville, ses chutes multiples dans les bancs de neige, alors que son pied, à tâtons, cherchait la surface solide d'un trottoir. Il n'avait pas été éloigné de croire que le postillon l'avait

joué en l'abandonnant en un lieu inhabité, en pleine prairie.

— Pourquoi n'êtes-vous pas reparti le lendemain?

— Parce que la malle ne repartait que le surlendemain.

— Alors, le surlendemain?

— Le surlendemain, en m'éveillant, je pensai que mon fermier ne m'avait pas trompé: il y avait quelque chose à faire à Lavernes.

— Vraiment, Monsieur le notaire...

— A deux heures de l'après-midi, j'avais une option sur le quart de section 24, une promesse de vente de J.-P. Fortin, propriétaire du *store* et maître de poste, et je m'applaudissais d'avoir pris à tout hasard mon diplôme de notaire en passant à Edmonton.

— Lavernes ne vous apparaissait plus comme une bourgade sans importance?

— C'est-à-dire que tout était à refaire...

— Merci...

... Et cela me tentait. Ainsi, pas d'église. Le *log house* qui en tient lieu est indigne du nom...

— Qu'auriez-vous dit de notre première chapelle?...

Il ne m'écoutait pas. Il continua:

— Nous construirons l'église, sur la butte, sur le 24.

— Le 24, Monsieur le notaire?

— Le 24, que je ferai subdiviser en lots, avec rue de 66 pieds.

— Mais que diront les gens du Lavernes actuel?

— Les gens du vieux Lavernes "mouveront" au nouveau Lavernes. On n'a pas idée de construire dans une "baisseur"!

— Il y a le *creek*... Il faut de l'eau pour un village et à Lavernes, on la trouve à moins de huit pieds.

— Bah! J'ai vu à Fort-Saskatchewan des machines qui creusaient des puits de 90 pieds de profondeur! On creusera tant qu'il faudra pour trouver de l'eau sur la butte... D'ailleurs, j'ai vu "le bleu" du tracé du chemin de fer. La ligne passe à l'ouest du lac Wite, évite les marais du 34 et du 35, coupe le Grand Brûlé, longe le 22...

— Et traverse le 24!...

— Or, le 24 se trouvant à 12 milles de Greenwater et à 11 milles de Notre-Dame de Bon-Esprit...

— Vous avez la station...

— Nous avons la station.

— Mes compliments, M. le notaire, la bonne fièvre vous possède. Entre vos mains, Lavernes prospérera!

— J'en accepte l'augure, mais nous voici rendus. Vous laissez souffler les *cayuses*?

— Oui, j'ai quelques commissions à faire. Le magasin de Lavernes est admirablement approvisionné.

— Vous vous moquez!

— Pas du tout. Aidez-moi à couvrir mes chevaux, voulez-vous?...

Là, mon cousin, vous l'avez en vingt lignes, le type du bâtisseur. Il est taillé à facettes rudes, mal polies, et si vraies!... Je ne clamerai pas une admiration sans borne, et encore je ne nie pas qu'il y ait quelque chose qui me plaît, qui m'enchant, dans ce caractère d'un homme jeté, un soir, dans l'ombre falote de dix petites maisons, et sentant en lui, dès le lendemain, assez de courage et d'énergie pour dire: "Je créerai".... Raillez son bon sens pratique, unie à la louable et sincère intention de bâtir un

temple digne du Seigneur, moquez-vous de ses rues de 66 pieds tracées à travers les taillis du 24, ne croyez pas, si cela vous plaît au tracé du chemin de fer qui vient juste aboutir à ce fameux 24. Riez, plaisantez, moquez-vous; dans dix ans cet homme sera riche — ce qui n'a rien de glorieux — Lavernes aura 5,000 habitants, des rues, des avenues, coupées à angles droits, un service d'eau. Lavernes sera un noyau canadien-français, une force, un exemple pour les centres en formation... Je crois que mon père aurait su comprendre ce notaire, s'en servir pour le bien de la cause.

Ce ne sont pas des lettres que je vous adresse, mais bien des journaux... Allumez votre pipe avec ce papier qui vient de si loin. Soignez-vous, secouez votre tristesse, prenez le goût de la spéculation à l'exemple de notre notaire et n'oubliez pas la petite cousine qui a prié pour vous dans la petite église en troncs d'arbres.

Je suis affectueusement votre cousine,

MINNIE,

GERARD DE NOULAIN
A HERMINIE DE LAVERNES

J'ai reçu en même temps votre chère longue lettre du début de janvier et le merci joyeux, si jeune, presque enfantin, daté du 10. Les courriers se mêlent, s'entrecroisent d'une désespérante façon... J'attends une réponse, et elle ne vient pas... Parfois, une étrange angoisse m'étreint: j'ai peur d'un silence qui tout à coup s'établirait... Ma triste confiance vous est arrivée maintenant. Il faudrait, Minnie, que votre réponse me parvienne bientôt. Par-dessus tout, je tiens à votre estime, et je tremble que vous me jugiez défavorablement. Les mots implacables que vous avez eus pour celui qui publia le *Roman d'antan*, me reviennent douloureusement à l'esprit... Vous êtes ferme et droite. Ma faiblesse, le désarroi de ma vie me confondent devant votre jeune énergie. Je me sens las comme si j'avais vécu plusieurs vies et vous avez la vaillance des races nouvelles. Vous êtes, Minnie, le jeune rameau du vieil arbre.

Il m'arrive de vouloir me redresser, je ne sais quel ressort est brisé en moi: je me retrouve courbé, vieilli. Et je n'ai pas trente ans! Et, un jour, je me suis senti capable de talent, de volonté, rien qu'en songeant avant l'effort à l'amour que je magnifiais, pauvre naïf!... Quelle pitié!...

Pourquoi vous attristez de ma lamentable histoire? En ai-je le droit?

Parlez-moi de vous. Je veux des détails sur le miracle de votre enfance merveilleuse entre ce père tendrement chéri et la vérité de la nature. Vous croyez m'avoir dit beaucoup de ce qui vous entoure et je sais si peu de la solitude libre de votre jeunesse, de votre collaboration à l'oeuvre de vie que vous avez vu éclore sous vos yeux.

Parlez-moi. Il faut que votre chère voix résonne entre mes vieux murs. Que ce soit bientôt, si votre pitié pour votre vieux cousin n'est morte.

GERARD.

Suite à la page 22

Spécial du Mois

Vous trouverez sur ces pages à des prix exceptionnellement bon marché, des articles très pratiques pour rafraîchir l'ameublement, ou la toilette, et préparer la maison d'été.

Nos. 4270-4273-4274. — Groupe de couvre-tout, forme et dessin nouveaux. Chacun: patron à tracer, 30c; perforé, 60c; au fer chaud, 50c chacun. Quelques idées sur les couleurs: No. 4270 tiges vert foncé, feuilles vert clair, liserons les uns vieux rose, d'autres mauves avec coeurs jaunes.

No 4273 courant vert foncé avec feuilles vert clair, fleurs alternées de toutes couleurs, rose, bleue, mauve, jaune avec coeur brun. No 4274 quadrillé gros bleu, tiges et feuilles vertes, grappes de fleurs les unes roses, les autres jaunes alternées. Coton à broder 20c.

SPECIAL. — Etampé sur bon coton jaune, chacun:

59c

Nos. 4271, 4272, 4275 — Charmants modèles de tabliers. Chacun: patron à tracer 25c; perforé, 50c; au fer chaud, 40c. Détails des couleurs: No. 4271, courants brun doré, marguerites centre jaune orange pétales du bord jaune clair. Chrysanthèmes rose foncé et rose pâle, feuilles vertes. No 4272 grille noire, feuillage tige vert foncé traits vert clair, fleurs de plusieurs nuances alternées de rose et mauve avec coeurs jaune No 4275 panier et courant bruns, avec rubans et petites roses, de plusieurs tons de rose, marguerites jaune et orange, centre des fleurs brun.

SPECIAL. — Etampé sur bon coton jaune, chaque tablier seulement:

20c

SPECIAL — 6 tabliers ensemble, seulement 2 du même modèle, seulement:

\$1.00

No 6122 — Charmant modèle de nappe en couleur. Quadrillé contour bleu foncé carreaux bleu moyen. Marguerites de plusieurs tons de rose alternés avec coeurs jaunes. Les fleurs en noeuds français jaunes. Tiges vert, feuilles vert clair.

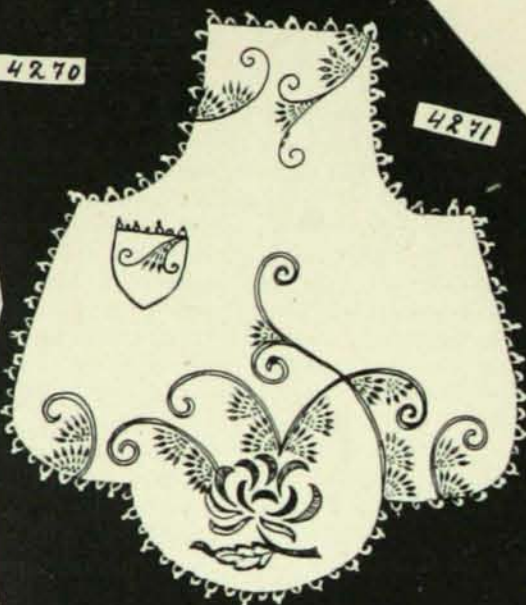
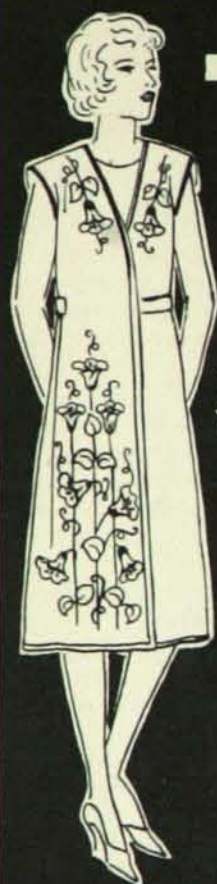
Patron à tracer, nappe et serviettes avec centre. 35c. Perforé, 75c. Au fer chaud, nappe au complet, 50c, 6 coins de serviettes, 25c. Coton de couleur, 60c.

SPECIAL — Nappe étampée sur bon coton jaune 54 x 72 pouces seulement

89c

SPECIAL — Nappe étampée sur bon coton jaune, 72 x 81 pouces, seulement

\$1.39



PATRONS
VENNAT

4272

PATRONS
VENNAT

4273

4275

4274

-6122-



LA CAUSERIE FEMININE



Aimer

Dans le perpétuel déroulement des siècles, l'humanité en marche vers ses éternelles destinées, répète depuis toujours la chanson glorieuse de l'amour montée toute droite du Coeur de Dieu l'Amour même!

Aimer! C'est comme une caresse qui passe dans le meilleur, le plus tendre de nous-même. C'est le bien par excellence, celui qui emplit et qui comble, celui qui ne lasse jamais! C'est un bien qui ne connaît pas de limites, qui n'a pas de mesure, et qui échappe à tout contrôle humain.

Aimer, ce n'est pas seulement une passion, un élan, c'est mettre en oeuvre les plus nobles et les plus généreux vouloirs déposés en germe au fond du coeur.

Aimer, ce n'est pas de l'égoïsme, ni seul ni à deux. C'est une harmonie! harmonie des âmes dans la même compréhension de la vie, dans les mêmes efforts à la poursuite d'un même idéal.

Tout vient du coeur, a dit saint Augustin, le bien et le mal, la vie et la mort. Et Lacordaire écrit après lui: S'il fallait dresser des autels à quelque chose d'humain, j'aimerais mieux adorer la poussière du coeur, que la poussière du génie...

Pourquoi faut-il que tu sois si mal compris, amour, doux présent du ciel, que les libertins rapetissent et ravalent en l'ajustant à leur taille!...

Non, mille fois non, ce n'est pas cela aimer! Aucune perversité si joliment habillée soit-elle au cinéma ou dans les romans, ne saurait incarner ou plutôt symboliser ce grand sentiment, cette noble passion, que le Créateur a mis au coeur de l'homme.

Aimer, c'est mettre dans la vie, la vraie flamme qui fait agir, penser, souffrir, c'est en un mot s'élever toujours plus haut, et communier sous les espèces du suprême amour à la vie même de Dieu.

Annette DUCHESNE.

Toujours pardonner

L'indulgence est tendre, elle est femme,
Pour l'homme fut-il criminel
Elle garde un pleur fraternel.

N'est-ce pas, chères lectrices, qu'ils sont touchants ces vers de "Sully Prud'homme" et quelle femme ne voudrait pas les incarner?

Bien rares sont celles qui n'ont pas eu un jour, une heure dans leur vie, la révélation d'une laideur, d'une vilénie, d'une incompréhension, qui sait d'une injure peut-être, où l'orgueil, le méchant capital, uni à la jalousie s'armait de sarcasmes persifleurs, d'ironies mordantes ou plus lâchement encore répandait le fiel de son animosité, par de vils mensonges, d'odieuses calomnies si tristement apparentés à l'infâme jugement téméraire.

En face de cette aberration malicieuse, où la bassesse et la bêtise, sa soeur, crachaient leur misère, n'avions-nous pas semble-t-il, le droit de nous révolter, de nous venger, de rendre épine pour épine, le mal qu'on nous a fait? Au fond du coeur gronde la tempête, elle vient, elle monte, elle veut éclater et clamer au grand jour son indignation! Ne serait-ce pas une juste compensation, un équitable retour de démasquer à la face du monde, la hideuse figure de la perfidie, de mettre à nue ses ruses subtiles et malicieuses, ses mensonges effrontés et sans frein? Certes, nous le pourrions légitimement, et dans certaines circonstances, c'est prudence et peut-être même sagesse, que de savoir habilement déjouer la méchanceté, de lui signifier par l'attitude et la parole, qu'on n'entend pas lui servir de cible.

Mais à côté de cette rançon justifiable, il y a quelque chose de plus beau, de plus digne, de plus grand! Le meilleur de notre moi façonné à l'image du Modèle divin, voudra l'imiter dans son admirable mansuétude, et refusera la vulgaire satisfaction d'une vengeance.

D'un grand coup d'aile, la femme chrétienne et généreuse, s'élèvera au-dessus de ces vilénies, de ces petites gens; à la malice et à toutes ses grimaces, elle apposera le calme et la pitié d'une âme sereine et bonne pour connaître la douceur d'être celle qui sait toujours comprendre, toujours pardonner!

ANNETTE DUCHESNE.

A la tâche

Travailler est pour l'homme une obligatoire pénitence, mais c'est aussi occuper harmonieusement sa place dans le grand organisme de la société.

Le travailleur réalise une pensée, un idéal, il produit, il invente, pour lui d'abord, puisqu'il en tire sa subsistance, pour les siens à qui il procure le bien-être, la joie, la sécurité.

Toute oeuvre qui naît, qui se développe et s'accroît repose sur ses artisans, artisans de l'outil, de la plume ou de la pensée.

Elle est longue et ardue, la journée du travailleur. La bise glace les membres du laboureur, qui dirige le soc de la charrue, en excitant son attelage de la voix et de l'aiguillon; le soleil brûle le visage du moissonneur, qui couche entre les sillons les gerbes d'épis mûrs; rude la tâche de celui qui manie péniblement le marteau et la hache, laborieuse et longue la journée de la mère de famille, qui peine de l'aube jusque tard dans la nuit; épuisante la journée de la pauvre ouvrière qui use ses doigts à piquer l'aiguille du matin au soir; et pour l'institutrice qui se dépense sans compter à sa noble vocation; pour l'écolier, l'écolière qui veulent seconder le dévouement du professeur, et les sacrifices de leurs parents, pour tous enfin, travailleurs de la matière ou de la pensée, elle est longue et fatigante la journée de labeur. Mais, qui que tu sois, enthouasme-toi à ta tâche obscure ou brillante, mets-y tout ton coeur, ce sera te grandir!

Ton travail n'aura peut-être pas l'encouragement du panache, et de la gloriole, mais il n'en sera pas moins méritoire. Age quod agis, dit l'adage latin. "Fais ce que tu fais". C'est-à-dire: sois tout entier à ta tâche, tes efforts, ton vouloir, ta vaillance te mettent une auréole au front et la féconde activité du présent, t'assure la gloire immortelle de l'avenir.

Annette DUCHESNE.

Veillons sur l'enfant

Combien de fois n'avons-nous pas vu des mamans désolées se lamenter de l'état débile d'un enfant qu'elles conduisent de médecin en médecin pour essayer de remédier à son état? L'enfant a grandi trop vite, il est pâle, fluet, ses épaules sont étriées, sa poitrine peu développée, ses jambes sont grêles et son dos a tendance à se voûter.

L'enfant n'a pas d'appétit ni de goût pour le jeu, encore moins l'étude. Si quelque épidémie du bas âge sévit autour de lui il est toujours parmi les premiers à en être affecté. Il ne laisse échapper aucune fièvre, aucune grippe, comme si la maladie trouvait en lui un terrain de choix, tout préparé.

On le bourre de médicaments préventifs; on lui administre de la surrénale pulvérisée, du glycérophate de chaux du cacodylate de soude, de l'huile de foie de morue, mille spécialités coûteuses pour essayer de surexciter un peu sa vitalité indolente et il reste toujours efflanqué, languissant, apathique.

Les médecins consultés ont donné chacun une formule excellente pour modifier cet état déplorable, mais le traitement indiqué ne peut donner de résultats appréciables qu'à la longue et la maman manque de patience et de persévérance.

On la surprendrait si on lui déclarait qu'elle pourrait fort bien, en maintes circonstances, guérir son enfant, sans le secours du médecin et pourtant cela est vrai.

Huit fois sur dix l'enfant chétif occupe dans la maison une pièce malsaine, noire, humide, mal aérée, dont on ouvre rarement les fenêtres pour renouveler l'air et faire pénétrer les rayons du soleil. Presque aussi souvent la mère n'encourage pas son enfant à vivre, le plus possible au dehors, au soleil, la tête couverte, mais le corps aussi nu que possible. Elle néglige les précautions d'hygiène élémentaire: le bain quotidien, qui dégage tous les pores de la peau, la vigoureuse friction du corps à l'aide d'un gant de crin ou d'une serviette sèche qui active la circulation du sang; les exercices physiques, le sport la course, la marche, la gymnastique suédoise et rationnelle, qui donne des résultats miraculeux quand elle est pratiquée en plein air; l'alimentation

saine, variée surtout appétissante, présentée d'une façon délicate, comportant à chaque repas une petite surprise inattendue (entremets ou dessert qui arrive lorsque l'enfant n'a plus faim.

Le logement sain, bien aéré ensoleillé, la propreté rigoureuse, le grand air, le soleil, l'exercice physique sans fatigue, l'alimentation soignée, voilà les éléments combinés d'un traitement auquel nulle débilité ne résiste, qui contribue au développement harmonieux du corps d'un enfant, qui lui fournit le maximum de ce que l'on peut obtenir en vigueur, en santé, en puissance physique, en richesse intellectuelle, en résistance contre toutes les maladies légères ou graves de l'enfance et de l'adolescence.

COMME JADIS

(Suite de la page 19)

DU MEME A LA MEME

Minnie, les jours passent sans qu'il ne me vienne rien de vous . . . Pour-quoi ce silence? . . . Les lettres ne parviennent-elles plus jusqu'à votre désert de neige, ou la lassitude de vous pencher, maternelle, vers mon âme, vous a-t-elle prise? Vous m'aviez recueilli au bord de l'abîme pour m'élever jusqu'à votre sympathie; puis, je croyais, jusqu'à votre amitié, et voici que votre lourd silence me laisse retomber meurtri. C'est tout un culte que vous m'avez révélé, ingénument, le culte d'une affection douce et sainte faisant germer en moi ce meilleur qui devenait à mon insu la trame même de ma pensée et de mes rêves . . . Petite soeur inconnue, soyez bénie pour être venue à moi, du fond de votre sensibilité exquise . . . Que n'ai-je eu la force de retenir la confiance trop détaillée . . . Je le sens obscurément, je vous ai blessée par l'évocation d'un monde et de sentiments que vous aviez le bonheur d'ignorer. Comment réparer ma faute? Quel maladroït ai-je été, moi qui rêvais de vous rendre en dévotion, en tendresse de grand frère, la sollicitude, la compassion qui vous avaient inclinée vers moi? . . .

Une porte s'était entr'ouverte qui se referme. L'incertain de l'avenir me troublait moins, comme si une petite lumière se fût allumée tout là-bas, à l'extrémité de l'étroit passage où je suis engagé . . . Je ne récrimine pas. Je ne dis pas: pourquoi vous êtes-vous montrée si bonne puisque vous deviez disparaître? . . . Allons chacun notre chemin, si éloigné, si différent. Qu'il fallait être fou ainsi que je l'ai été, pour oser le rêver parallèle. Minnie, dont je ne saurais plus rien, sans doute, je garderai votre souvenir comme une fleur entre les feuillets d'un missel — une fleur parfumée et sauvage que le contact de mes doigts de civilisé aura meurtrie . . .

Voulez-vous me laisser la dernière joie triste de vous offrir ces estampes, en souvenir des lettres que nous avons échangées? L'une représente la vue du château au 18^e siècle. Celle d'aujourd'hui n'est pas différente; seules, les giroflées brunes et jaunes, en forêt épaisse, escaladent la terrasse du Sud à demi écroulée. L'autre estampe, vous la reconnaissez? C'est Herminie à vingt ans. Il me semble reconnaître les détails de la robe à falbalas rose glacé d'argent . . . S'il me restait un rayon d'espoir, je vous dirais: penchez votre front pensif vers le doux visage de notre commune parente et j'attendrais toute pitié . . .

Minnie, laissez-moi baiser vos petites mains pour l'adieu que votre silence exige.

GERARD.

MINNIE A GERARD

Mon cousin, vos deux lettres m'arrivent à la fois . . . Je suis troublée, émue, au-delà de ce que mes pauvres mots peuvent exprimer . . . Comment

avez-vous pu croire que je vous abandonnais? Plus encore que le lien de l'amitié nouvelle, n'y a-t-il pas entre nous le lien de parenté ancienne? Le jeune rameau peut-il se désintéresser du tronc séculaire? Chacune de vos lignes est entrée en moi comme un reproche. Pourquoi n'ai-je pas répondu à votre longue lettre où vous me disiez "vous" depuis l'enfance solitaire qui ressemble à mon enfance jusqu'à l'accablement de l'épreuve? Gérard, je ne sais . . . Tout cela m'a été triste infiniment, oui, et durant des jours, j'ai voulu fuir le fantôme tout à coup évoqué par votre confiance. J'ai voulu fuir ma propre pitié parce qu'elle me devenait accablante, pareille à un fardeau dont vous m'eussiez chargée. Je ne saurais vous dire . . . Tout cela est si nouveau pour moi. C'est bien réellement comme si vous m'eussiez projetée dans un monde inconnu. Le choc m'a fait mal. Vous voyez, je veux m'expliquer, ma franchise vous paraîtra-t-elle brutale?

Cependant, ne croyez pas que je vous oubliais durant ces jours de silence. Voici éparpillés sur ma table à écrire des feuillets qui furent des commencements de lettres. Je vous les envoie. Vous verrez que je n'achevai pas ces lettres parce que jamais je ne parvins à secouer l'étrange torpeur d'esprit qui me saisissait dès que je voulais répondre plus directement à votre confiance. Je biaï-sais . . . Je m'égarais dans les "têtes de chats". Je n'arrivais pas à me "ressourdre" sur le chemin du roi, dirait Mourier qui emploie nos expressions du terroir mieux que moi.

Commencez par lire les pauvres fragments ci-inclus.

"Mon cousin comme le courrier d'Europe fut rapide! De votre solitude à ma solitude, votre lettre a mis moins de dix-sept jours. Me voici aussitôt à ma table pour vous répondre. Je me sens vraiment devenue la petite soeur dont votre peine a besoin et il me vient une fierté à le constater . . ."

"Il me semble que le froid se res-serre comme un cercle d'acier pour nous écraser. La vie sur la ferme en est paralysée. Nous hésitons à ouvrir la porte pour "le train" obligatoire. Ce matin, plusieurs de nos poules ont sauté de leur perchoir sur le plancher du poulailler avec ce bruit sec qui indique les pattes gelées. Trois de nos plus belles Plymouth sont atteintes assez gravement pour que nous craignons de les perdre. Les frictions à la neige sont restées impuissantes. J'ai rapporté la plus malade à la maison; je lui ai fait un nid de chiffon dans un vieux chapeau. Elle est toute blottie dans le taffetas gris pointillé de blanc de ses ailes. Elle se laisse caresser comme un chat.

Mon vieux Mourier bricole je ne sais quelle pièce de harnais. Henriette "cuit". Une odeur chaude de pain parfume la maison. Je m'étais d'abord installée en haut pour vous écrire, mais la chambre est si froide, chauffée pourtant par un petit poêle de

fonte, qu'il m'a fallu abandonner la place. Et puis je me sentais perdue, lointaine, presque déprimée en face de la lettre à laquelle je dois répondre. Je suis descendue, portant mon sous-main et mon encrier. A ma vue, Mourier a poussé un grognement de satisfaction, et le visage fané d'Henriette s'est éclairé, durant l'espace d'une seconde. Rapidement, elle a débarrassé le bout de la table que je préfère; celui qui touche à la fenêtre.

— Vous deviez geler en haut, Minnie?

— Oh! je crois que je me sentais seule, surtout, répondis-je spontanément.

— Vous vous ennuyez, Minnie?

— Non, je ne crois pas, vraiment.

— Je vous trouve triste, changée ces temps-ci. Vous n'êtes pas malade au moins?

— Pas du tout, ma bonne Henriette. Ne vous inquiétez pas. Dès que nous pourrions mettre le nez dehors, ça ira très bien."

"J'avais pris ce soir la ferme résolution de vous écrire une lettre que j'enverrais et puis "les veilleurs" sont venus. Je ne sais plus jusqu'à quelle heure on a joué aux cartes. Il a fallu préparer une collation. Nous avons dû hospitaliser une partie de ces veilleurs, les plus éloignés. J'ai pris les jeunes filles dans ma chambre. Elles étaient cinq. Nous nous sommes installées de notre mieux. Nous avons toutes l'habitude du "stopping place", où l'on dort souvent sur le plancher. Les peaux d'ours noirs faisaient à ma chambre un tapis épais et chaud et nous avons eu tôt fait d'établir un campement confortable.

J'étais trop énervée pour m'endormir et tout à coup il m'a semblé entendre une plainte. D'instinct, je suis allée à une petite forme enroulée d'une "couverture" rouge et allongée sur une peau d'ours. Au geste de la main qui remontait un pan de "la couverture", j'ai compris que j'avais deviné juste. Je me suis agenouillée et délicatement j'ai dégagé la tête blonde.

— Noëlla n'ayez pas peur, c'est moi, Minnie.

Deux larmes sont tombées chaudes sur ma main.

— Vous pleurez! Vous souffrez! Puis-je quelque chose pour vous?

Je ne pourrai jamais oublier l'élan, l'étreinte de ces deux bras tièdes jetés en collier à mon cou, l'incohérence passionnée de la confiance. Je ne trouvais rien dans ma mémoire qui ressemblât au pathétique de cette enfant de dix-huit ans me révélant la détresse de son rêve d'amour tué par la coquetterie d'une autre. A chacune des phrases de consolation que je lui murmurais, elle répondait:

— Oh! vous, Minnie, vous ne pouvez pas savoir; vous n'aimez pas! . . .

Si cette scène se fût déroulée dans l'atmosphère normale d'une journée quelconque, au lieu d'emprunter au tragique de cette nuit de fête finissant, telle une veillée mortuaire avec ces corps enveloppés de linceuls et couchés au hasard, peut-être ce désespoir puéril m'aurait-il animée d'une révolte un peu dédaigneuse . . . Puis, il y avait cette lettre de vous à laquelle je devais répondre . . . Tout était complice contre la faiblesse de nos pauvres âmes de femmes . . . Ne

sachant plus que dire, moi qui ne savais pas, je me suis mise à pleurer avec elle. Alors apaisée, sinon consolée, elle a mis un baiser sur ma joue, et, inconsciente du trouble où elle m'avait plongée, elle m'a dit gentiment:

— Allez dormir, Minnie, je crois que je pourrai reposer."

"Mon cousin, je n'ose plus regarder la date de la lettre à laquelle j'eusse dû répondre aussitôt, alors que j'étais sous le coup de l'émotion profonde que sa première lecture m'a causée . . .

Nous avons eu si froid, si froid ces jours derniers, que je suis demeurée pelotonnée dans ma *berçante*, la majeure partie des journées courtes et des veillées longues . . . Hier, enfin, le froid "a cassé". Ce fut comme si toute la vie affluait. Si je pouvais vous dire la détente de la ferme entière! . . . A travers les murs en *logs* des étables, les bêtes ont senti les souffles tièdes des "*chinooks*". Au petit jour, ce furent des piétinements, des meuglements, des râles très doux qui me réveillèrent. Les fougères givrées de mes vitres étaient translucides; à l'angle des carreaux des gouttelettes suintaient, je compris: "le froid cassait". Déjà, en bas, Mourier s'agitait. J'entendais la porte s'ouvrir et se refermer sans hâte: on ne craignait plus de laisser entrer les lames glaciales. Je distinguais son arrivée aux étables aux hennissements doux de la poulie blonde. Les veaux sortirent en gambadant. Quels fous! . . . Mon chien, mon Darky, sombre comme son nom, joignait son ivresse à la leur. Ce fut pendant quelques minutes, dans la cour, une danse effrénée de pattes blanches, noires, rousses, cailles, que les vaches plus calmes, considéraient d'un oeil humide, repues de l'eau que Mourier tirait du puits, à grands renforts de chaînes grinçantes. Sur la neige tassée, les poules vinrent en cortèges me chercher jusqu'au seuil de la *grainerie* . . .

J'aime mon petit peuple piaillant, voletant, batailleur, effronté, le battement d'ailes dont il enveloppe ma marche et l'entrave . . ."

"Réveil ce matin en pleine féerie. Il a poudré de la poussière de diamant partout. Les moindres herbes dont la tête se hausse au-dessus de la couche neigeuse, semblent parées pour quelque gala. Les trembles élégants, minces et souples, s'ennuagent d'une dentelle fragile et les saules eux-mêmes, les gros saules aux dos ronds, s'endiamantent et cherchent des effets de coquetterie.

C'est aujourd'hui dimanche. Par les chemins tout blancs, pailletés de cristaux que les glissières de notre traîneau écrasent avec un bruit musical, nous sommes allés à l'église. Il faisait clair et doux, une de nos belles journées albertaines. La lumière intense vibrat sur ces blancs éclatants et n'allait pas tarder à les mettre en déroute. Déjà, en arrivant près du village, les arbres étaient gris.

La rue large et sans trottoir était vide de gens. La messe était commencée. Au long des clôtures, qui relient les maisons du village les unes aux autres, les attelages s'alignaient. *Bobsleighs* surmontés de la boîte de *Waggon*, traînaux bas, en bois blanc, oeuvre de colon ingénieux et indigent,

"cutters" aux hautes glissières, fins de lignes, capitonnés de velours vert ou rouge. Les chevaux, *brancos*, *cayuses* et *gros team* encapuchonnés de "couvertes", rongeaient la perche d'épinière avec un bruit de mors et de dents qui s'accrochent. Un boeuf blanc et noir et un grand cheval rouge, attelés à la même "togne" de bouleau dont l'écorce s'effritait, partageaient fraternellement l'abri d'une couverte à carreaux multicolores. Des touffes de foin sortaient des traîneaux; des poulains de l'année dernière, libres, mordillaient ce fourrage en agaçant les chevaux attelés.

Ignorance de la valeur des temps: le passé composé s'emploie nécessairement pour les faits du même jour.

Mourier a dénombré d'un regard les équipages.

— Les Trudel ne sont pas là, ni les Moreau. Tiens! je reconnais le *team* de Toine Lussier, ça doit être son nouveau cutter. Bah! de la camelote, ça vient de chez Eaton... Vous souvenez-vous, Minnie, il y a huit ans, on aurait cherché un cutter dans toute la place. A peine de *bobsleigh*; chacun se construisait un traîneau comme il pouvait...

Il s'est interrompu lui-même par un grand signe de croix: nous avions franchi le seuil, fait d'un tronc d'arbre équarri à la hache, de notre petite église.

Mon cousin, j'ai prié pour vous. J'ai dit: "Mon Dieu, rendez-le fort... relevez-le, redressez-le... Ayez pitié de lui, il a connu la trahison, la trahison qui laisse amers et sans courage les humains..." Le visage dans mes mains la messe s'est achevée sans que j'y pris garde. Un frôlement m'a fait sursauter.

— Oh! Noëlla, c'est vous?

— Je croyais que vous pleuriez, pardonnez-moi.

Elle était confuse, maintenant du souvenir que sa remarque venait de rappeler.

— Non, je ne pleurais pas. Merci de m'avoir secouée, Mourier doit s'impatienter.

A côté de moi, son corps a ployé pour la gémulation profonde. Qu'elle est jolie et fine cette petite! Elle a une grâce et une distinction que n'ont pas pas toutes les autres, les belles filles aux yeux noirs, aux chevelures opulentes. J'ai pris son bras.

— Eh bien?

Les yeux couleur de violette se sont affolés devant l'interrogation. J'ai ri de son embarras. Il m'a semblé être une vieille maman, indulgente, un peu malicieuse.

— Parti le vilain chagrin?

Elle a répondu "oui", de la tête et du regard qui flambait. Cependant le jeune Lussier, l'auteur du chagrin, mettait en cutter Malvina Lanouette et, après un virage périlleux, rendait les guides à ses *brancos* qui sont partis dans un éclaboussement de neige amollie. J'ai regardé Noëlla. Noëlla toute rose rendait le salut de notre nouveau notaire... J'ai lâché instinctivement son bras. Quoi! A-t-elle pu oublier aussi vite? Elle a tourné vers moi son visage candide. Qu'elle est jeune!...

— Au revoir, Noëlla. Il faut que je me hâte. Mme Mourier est seule à la maison.

— Vous viendrez nous voir?

— Je viendrai.

— Minnie?...

— Eh bien?

— Je n'oserai jamais...

J'ai pris sa main emmitoufflée, énorme.

— Est-ce vrai qu'il va vous voir?

— Qui?

— M. Valiquette. Vous êtes plus belle que moi et si savante... J'ai eu si mal l'autre fois?...

— Taisez-vous, Noëlla, M. Valiquette ne vient pas me voir et vous, vous êtes la plus jolie fille de Lavernes, pour ne pas dire de toute l'Alberta du Nord...

Son père l'appelait, elle a mis un baiser sur ma joue et s'est enfuie.

Nous sommes revenus par des chemins mous que les fers des chevaux détachaient par morceaux et nous envoyaient au visage. Heureusement le froid reprendra..."

Vous venez de les lire ces brouillons que je vous écris chacun des jours où votre pensée plus proche secouait ce que je voulais appeler mon indolence. La vérité est que je ne me trouvais jamais assez ferme pour être l'amie que vous réclamiez. N'est-ce pas invraisemblable que, moi, la petite Canadienne, perdue dans la solitude du Nord, fruste et sans expérience du monde, je puisse être d'un secours appréciable à Gérard de Noulaine, le peintre déjà célèbre, habitué aux finesses d'esprit et aux expressions de ses compatriotes si cultivés? Ma témérité est faite de ma franchise rude, Gérard, il n'est pas digne de vous de laisser se déformer le sens de votre vie, par l'épreuve qui doit au contraire la rectifier, la fixer.

Cette lettre partie, je sentirai peser la responsabilité de votre avenir, avec l'incertitude douloureuse, l'oppression des choses inexprimables; mais, je me souviendrai aussi de vous avoir dit ce que me répétait le Père Chassaing, les premiers jours après la mort de mon père: "Ne laissez pas se déformer le sens de votre vie."

Je vous écrirai encore, bientôt. Des jours plus nombreux seront tombés entre votre confiance et moi... Il me semble que je serai mieux celle dont vous avez besoin.

Bon courage et confiance.

MINNIE.

LA MEME AU MEME

Gérard, vous ne vous doutez pas quel mal m'a fait votre petite lettre déchirante reçue hier... Il fallait que j'éprouve cela pour savoir quelle place tenait l'amitié dans mon cœur.

Comment avez-vous pu douter de moi? Eh quoi, je vous aurais abandonné parce que vous avez eu le courage de débâter votre plaie devant mes yeux? Dieu merci! les femmes de mon pays sont élevées à plus rude école: elles ne défont pas devant le bûcheron qui vient de s'ouvrir un pied... En lisant, il m'a paru que vous me retiriez tout d'un coup votre estime et j'en ai été humiliée de toute la hauteur d'où vous me laissiez retomber... Il faudrait que le bateau qui porte ma lettre de l'autre jour arrive vite au port, que le train rapide l'emporte vers vous, que vous sachiez bientôt...

Après dîner, Jack est venue. Il paraît qu'il fait un temps splendide; la *tremblaie* est sonore comme je l'aime; les *pembinas* s'égrenent; je suis pâle par suite de la claustration de ces jours derniers; finalement je dois prendre de l'exercice. Henriette s'en mêle. Jack avait à la main, un de ces petits seaux à confiture ou à graisse qui rendent d'incalculables services domestiques. Il fallait partir tout de suite faire une cueillette de baies délicieuses en gelée. Je considérais mon amie. Par-dessus ses "overalls" à rayures blanches et bleues, elle avait revêtu un paletot de velours verdâtre, doublé de peau de mouton, et serré à la taille par une ceinture fléchée. Ses cheveux jaune-roux sortaient en mèches courtes de son casque en *pichou*, fabriqué par elle-même; sa peau duvetée, épaisse, se plissait autour des lèvres, des yeux: je la trouvais ridicule, grotesque.

— "Je regarde mal", me dit-elle, en riant, dans ce français de métis qu'elle a appris à grand-peine ça et là.

— Je vous aime bien quand même, répondis-je, avec le vague remords d'avoir méconnu, la minute d'avant, cette bonne créature.

— Oui "je prendrai" une bonne photo, continua-t-elle, riant toujours, et découvrant ses grandes dents qui sont d'une blancheur éblouissante.

— Ne me tentez pas, Jack, j'ai un kodak depuis hier et si M. Valiquette m'en avait montré le fonctionnement...

Ce Kodak, Gérard, — le premier à Lavernes — je l'ai fait venir d'Edmonton un peu à votre intention, je veux illustrer mes lettres de quelques clichés qui vous feront mieux connaître les environs.

— Peu importe, je sais. Je fixerai tout...

La lumière était bonne. Jack a pris la pose de métis qui convenait au caractère de son accoutrement. Appuyée nonchalamment contre le montant de la porte, les yeux vagues, la hache inséparable à la portée de la main. Je lui demandai la permission de vous envoyer une épreuve dès que Jos. Valiquette aura développé le film.

Nous sommes parties pour la *tremblaie* où nous avons fait une récolte abondante.

Enveloppée dans le papier de soie ci-joint, vous trouverez l'épreuve promise plus une autre... Je n'avais pas voulu vous en parler précédemment ne sachant si elle serait réussie.

Lorsque Jack m'a dit: "A votre tour", l'idée de ce travestissement m'est venue aussitôt. Avec l'aide d'Henriette, et en copiant du mieux que j'ai pu la coiffure à boucles reproduite par l'estampe, je suis parvenue, je crois, à une certaine ressemblance. Pourtant mes cheveux sont plus bruns, je dois avoir les yeux plus foncés, la ligne du nez est moins pure. Enfin, je vous envoie l'imparfaite réplique de noble demoiselle Herminie de Lavernes...

Au revoir, je vous ai écrit pour me faire prendre patience: combien de mille et de milles ma dernière lettre a-t-elle encore à parcourir avant de vous arriver?

Votre petite cousine,

MINNIE.

GERARD A MINNIE

Nantes.

J'ai votre lettre faite de fragments. Pour moi ce n'est qu'une seule et chère missive qui m'apporte avec votre candeur adorable toute votre délicatesse de femme...

Voyez d'où sont datées ces lignes et sachez ce qu'ils ont fait les fragments de lettres...

J'allais relire pour la seconde fois les chers feuillets disparates quand mon regard tomba sur une enveloppe jaune, glissée entre les journaux. Une autre Canadienne? Non. Ecriture inconnue. Timbre de Nantes. J'ouvre par conscience et aussi parce que, ouvrir une lettre, c'est un premier signe de reprise à la vie. Je cherche la signature: Henri Maignan. Tout de suite, mes souvenirs sont fixés; Henri Maignan, mon condisciple à la rue des Postes, le fils du richissime raffineur du quai de la Madeleine, à Nantes, dont l'action sociale commençait à trouver un écho dans la presse avant nos voyages. Comme d'habitude, l'évocation se précise en quelques lignes, comme s'il fût là posant pour un portrait: taille moyenne, des épaules trop hautes, trop larges qui en font une sorte de grand bossu, blond, une chevelure abondante, magnifique, découvrant un front vaste, blanc, plus blanc que le reste du visage toujours animé d'une fièvre perpétuelle. Il y a quatre ans que je l'ai rencontré ainsi, il doit être resté tel, du moins je l'imagine. A la sortie du collège, nous avons choisi des voies différentes; par hasard, nous nous sommes retrouvés un jour à Nantes. Que peut-il m'écrire? Je lis:

"Mon cher Noulaine. J'apprends par un de nos jeunes gens, dont les parents habitent Etampes, que tu passes l'hiver sur tes terres. J'ai lu ton *Roman d'antan*. La documentation que tu dois posséder est une richesse. On parle beaucoup du Canada en ce moment. Plusieurs des nôtres ont l'intention même de faire voile vers la terre de Champlain et de Montcalm au printemps. Sacrifie-nous, artiste, une de tes soirées, viens nous donner une conférence sur la Nouvelle-France. Ce serait très chic de faire plaisir à ton vieux camarade.

Henri MAIGNAN."

Après avoir lu le billet sabré à coups de plume, je pensai avec ses mots à lui: Ce serait chic de faire plaisir à ce vieux camarade. "Il y a trois mois, je n'aurais connu que l'irritation de voir ma retraite découverte. Pourquoi l'image de votre notaire intervint-elle dans le court débat livré entre mon égoïsme et ce meilleur que vous avez éveillé ou réveillé en moi? Je vous vis sur la route de neige, cheminant sur les flots immobiles figés par le gel, attentive aux pas de vos *cayuses*, tout en prenant possession, par un regard, de la poésie éparse sous les grands arbres noirs; vous étiez néanmoins inclinée, fraternelle, vers l'ambition haute, mesquinement exprimée par cet homme bâtisseur de cités... Brièvement, je répondis à Maignan pour me me mettre à sa disposition.

Vous affirmer, Minnie, que je ne regretterai pas ma décision les jours qui suivirent, serait vous donner une fausse opinion. Mais, je sentais que, désormais, il y avait en moi un point

(Suite à la page 25)

Les nouveaux livres

(Suite de la page 7)

Pourtant, voici encore un non-sens, que vous avez écrit à mon intention:

"Malheureusement pour elle, la petite isolée dans son coin de La Patrie fait son chemin: sans journaux, sans amis puissants, sans patronage, la voilà titulaire de trois prix littéraires."

Je ne veux en rien attaquer votre intégrale estime des prix de littérature, mais j'ai conservé certaine lettre anonyme perfide et peu grammaticale, qui est une preuve que mademoiselle votre protégée avait au moins un ami trop zélé, lorsque parut mon étude de son premier livre.

Montrez donc un peu votre écriture, Robespierre. . .

Mais, hélas! rien n'est contagieux tant qu'un mauvais exemple.

Voici qu'une émigrée du pays de Robespierre l'Ancien s'amène à l'appui des théories de Robespierre le Moderne:

"Il ferait beau voir que l'on osât écrire un roman canadien où les personnages auraient des idées, où les jeunes filles n'iraient pas à la messe tous les dimanches, où la mère n'aurait pas eu au moins 14 enfants, où le père ne fumerait pas de bon tabac canadien, en se berçant sur sa galerie".

Une jeune fille qui va à la messe, une mère qui élève des enfants, un père qui fume sur sa galerie ne constituent pas, on le conçoit, un tableau attrayant pour celles qui ne trouvent de charmes qu'au dévergondage. Mais, chez nous, dans la province catholique française du Canada, nous avons le respect des coutumes qui ont été jusqu'ici les gardiennes des mœurs. Les maris complaisants, qu'en langage canadien on appelle des CHAPEAUX, peuvent lire sans émotion des lettres comme celles que Camille adresse à son amant, ceux qui vivent du trafic de leurs femmes ne sauraient raisonnablement les astreindre à élever quatorze enfants, mais les autres, ah! les autres, allez-y voir s'ils ne feraient pas une colère à tout casser.

Ceux-là trouveront toujours que Maria Chapedelaine est un bon modèle à imiter.

Nos vœux peuvent sembler étroites à ceux qui en ont de si larges qu'on ne peut les embrasser honnêtement; mais nous avons vécu si longtemps de nos vertus ancestrales que nous avons confiance en elles et n'éprouvons nullement le désir d'y rien changer.

Et ceux qui battent la grosse caisse autour de leur nom, — espérant nous éblouir de leurs histoires personnelles, — ne sont pas assez intéressantes pour qu'on établisse un système d'éducation sur leurs leçons de morale. On peut avec indifférence les laisser se rendre ridicules, mais quand leur prétention va jusqu'à vouloir faire le sac de nos coutumes et une flambée de nos principes, il convient de sonner l'alarme. Les pompiers du journalisme ont pu jusqu'ici, prendre pour une lueur d'étoile ce qui était un feu de brindilles; mais les gens sensés ne sauraient confondre la lumière d'un astre avec une torche de plombier.

Naturellement, la simplicité de nos mœurs familiales ne saurait convenir aux étrangères qui ont apporté ici des ambitions autres que la vertu des mères dévouées et des épouses fidèles; mais les femmes de chez nous heureuses à leurs foyers, considéreront toujours comme leur plus sérieux devoir de le défendre contre les colporteuses de démoralisantes innovations. Autre pays, autres mœurs. Et jusqu'à présent, les nôtres y ont gagné à se garer des alliages exotiques.

Quant au petit roman qui fait l'objet de ce débat, il offre une contradiction flagrante entre le caractère supposé de l'héroïne et ses actes. L'auteur nous présente Camille comme une jeune fille

pure élevée sévèrement dans la simplicité d'une vie de famille irréprochable.

Comment peut-elle donc si vite oublier des principes rigides, devant l'étranger qu'elle connaît à peine, et lui prodiguer, sans marchander, des caresses qu'on aimerait lui voir réserver pour son pauvre mari? Si cette jeune épouse était honnête avant d'avoir rencontré son Américain, c'était bien seulement parce que l'occasion lui avait manqué de cesser de l'être. Franchement, elle a tout l'air d'avoir été jusque-là une petite hypocrite qui trompait tout le monde et son père.

Cependant, l'auteur de ce vibrant exposé d'amour passionnel a du talent, un beau talent même, et l'on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle n'ait pas choisi pour son premier roman un sujet plus neuf en même temps que plus sobre. Car l'hypocrisie, l'infidélité, c'est vieux comme le monde. On a beau leur donner une forme attrayante, ça semble toujours déjà vu.

Et l'on pourrait demander à l'éditeur des Romans pour la Jeune Génération, s'il ne saurait pas trouver quelque chose de plus convenable pour les jeunes que des tableaux d'adultère ou des chemins qui y conduisent. Qu'il lise lui-même et attentivement les manuscrits qu'on lui soumet.

Mais Robespierre, en sa bêtise,
Peut continuer de penser
Que les romans faits à l'église
Peuvent seuls nous intéresser.

Sa morale de fantaisie
Lui jouera quelque mauvais tour,
Si, malgré son hypocrisie,
Il rencontre Camille, un jour.

Gaëtan de MONTREUIL.

P.S. — Une petite revue hebdomadaire, plus illustrée qu'illustré, a reproduit la lettre stupide de Robespierre. Le procédé a dû suggérer d'étranges réflexions sur la gratitude des directeurs, aux lecteurs qui ont pu voir avec quelle générosité nous avions donné, dans le numéro initial, l'assistance qu'on nous avait humblement demandée.

Comment en un vil plomb l'or pur que nous semblions être alors s'est-il si tôt changé?

G. de M.

"LA FIN DE LA TERRE"

(Appréciations)

"La Fin de la Terre", le roman scientifique de M. Emmanuel Desrosiers, s'adresse aux enfants plus âgés qui raffolent de récits d'aventures dans des régions de l'inconnu ou du mystère. "Que se passe-t-il, se demande l'auteur dès la première ligne de l'avant-propos, si un jour la foudroyante nouvelle se répandait que notre planète se désagrège?" A cette question grosse de conséquences, le roman de M. Desrosiers apporte une réponse mi-scientifique, mi-fantaisiste, qui mettra en branle les imaginations les plus revêches. Mais dans ce domaine où s'arrête la science et où commence la fantaisie? Bien téméraire serait le profane qui oserait en l'occurrence poser une ligne de démarcation entre le rêve et la réalité: Jules Vernes a démontré que les hypothèses apparemment cocasses d'hier deviennent souvent les réalisations d'aujourd'hui.

Des ouvrages du genre de *La Fin de la Terre* ne manquent pas de l'autre côté de l'Atlantique. Mais M. Desrosiers mérite des félicitations spéciales pour la façon ingénieuse avec laquelle il place sous nos yeux des tableaux du Canada du XXI^e siècle: Dove Castle qui s'élève sur les rochers des rapides de Lachine, dans la rumeur de la métropole hérissée de gratte-ciel et forte de dix millions d'habitants; le dernier congrès de l'Union des Peuples tenu à Montréal et

auquel prennent part plus de mille délégués parlant tous le français dans une province où "la vieille race canadienne-française avait résisté à l'envahissement des idiomes étrangers et conservait encore la langue pure des anciens trouvères du XX^e siècle"; la fuite éperdue des derniers humains vers la planète Mars, grâce aux puissantes usines de Niagara. On se plaint du petit nombre de vocations scientifiques chez nous; ce roman de M. Desrosiers est apte à donner le goût de la science à tous les jeunes qui auront la bonne fortune de lire ce livre écrit dans une langue presque toujours exempte de termes pédants, l'accueil auquel se heurtent les Jules Vernes manqués".

Séraphin MARION

(La Revue Dominicaine,
Décembre 1931)

"L'auteur essaie de broser un tableau de la fin du monde. La terre meurt en 2400, dans une série de catastrophes effroyables, comme au cinéma, dans un film chaotique, assez décousu, qui nous promène de la Chine à Montréal, de l'Inde à Paris et partout, sans guère nous avertir.

N'empêche que le livre de M. Desrosiers, le premier du genre au Canada, est d'un intérêt prenant. Sans doute, il n'a pas la puissance des ouvrages similaires signés par Benson, Pierre Lhande, Pérochon et Noelle Roger, pour ne parler que de ceux-là. Mais il a suffisamment l'allure tâtonnante de ces romans futuristes qui brodent sans vergogne les plus fantaisistes hypothèses.

J.-E. B. (Le Canada français, Oct. 1931)

UNE LETTRE

Montréal, le 12 janvier 1932.

Franceline,
Secrétaire de la rédaction,
"Mon Magazine",
Montréal.

Mademoiselle,

J'ai lu avec plaisir "Mon Magazine" de décembre et j'y ai fort goûté son contenu particulièrement la chronique de monsieur Emmanuel Desrosiers concernant l'exposition de l'Académie Royale, tenue en novembre à Montréal, ainsi que le courrier de "Franceline".

Je suis heureuse de constater que quelqu'un s'est enfin dressé pour relever le gant d'un certain critique d'art, qui a osé écrire dans un journal du matin des choses injustes à l'égard des artistes et sur l'Art en notre pays. Chronique amère et exagérée d'où le dépit sortait par tous les pores.

Invariablement, depuis plusieurs années, soit dans un journal du matin, soit dans un magazine ou dans un journal du soir, nous avons lu quelque chose de semblable à l'époque des expositions. On dirait que certaines personnes se sentant incapables de produire rien qui vaille, en revanche, concentrent leurs efforts à essayer de détruire l'oeuvre d'autrui.

J'ai eu l'avantage de visiter plusieurs fois le dernier salon. D'après mes constatations, je puis vous affirmer que votre estimable collaborateur, monsieur E. Desrosiers, a observé avec justesse et sans parti-pris les oeuvres, presque toutes magnifiques, mentionnées dans son article. Il est à noter également que les Anglais ont fait un superbe effort d'avancement et qu'ils l'emportent sur les Canadiens-français dans cette exposition; c'est peut-être dur à admettre pour nous, mais c'est la vérité.

(Suite à la page 26)

COMME JADIS

(Suite de la page 23)

fixe autour duquel graviterait le vol tourbillonnant des pensées, des désirs, des résolutions: leur incertitude ne serait plus qu'une apparence. Je n'ai pas voulu vous écrire avant d'être sûr d'avoir remporté la victoire.

Je suis à Nantes. Le manuscrit de ma conférence est au net. Le titre portera: "De l'établissement d'une seigneurie à la Nouvelle-France en 1760." J'ai retrouvé dans nos archives une volumineuse correspondance de votre aïeul mandant à Herminie les difficultés sans nombre qu'il doit surmonter: climat, indigènes, vexations anglaises, rivalités, précaires moyens de communication avec la France. Aucune entrave ne paraît avoir été épargnée à ces premiers conquérants du sol.

Je ne sais si j'intéresserai mon auditoire. J'ai choisi des termes simples à la portée de ces cerveaux d'ouvriers. Je voudrais, en leur âme, faire passer l'élan d'enthousiasme qui m'a soulevé lorsque j'ai pris conscience de l'énergie, de la ténacité, de l'ardente volonté, de la Foi magnifique de ces Français d'autrefois. Peut-être échouerais-je. Je ne sais rien des aspirations de mes futurs auditeurs...

Je confiai mes inquiétudes à Maignan au cours de l'après-midi. Quand j'eus fini de parler et peut-être plus confiant de moi que je n'aurais voulu, à cause de ce regard profond et doux, il me dit:

— Oui, tu ignores superbement les humbles. Tu es un artiste, mais tu as le cœur droit: ne crains rien; mes gars sentiront vite cela. Le courant de sympathie s'établira aussitôt.

Je le priai de jeter un coup d'oeil sur mon travail. Je corrigeai quelques endroits suivant ses indications. Il m'applaudit d'avoir fait un saut de 1760 à 1910.

— Tu t'es souvenu de ce que je t'écrivais: quelques-uns de nos gailards préparent un départ au printemps. Mais si tu as puisé dans tes papiers de famille pour préparer la première partie de la conférence, où t'es-tu procuré les détails de la seconde partie, que l'on dirait vécus?

Minnie, il me fallait parler de vous pour la première fois... Une émotion m'étreignait, que je ne pouvais dissimuler. Mon ami ne manqua pas de remarquer mon trouble.

— Pardonne-moi la brutalité de mon indiscretion... Te plairait-il de faire connaissance avec la salle où tu parleras ce soir? Nous avons une heure avant le dîner.

Déjà il était debout, mettant de l'ordre sur le bureau de sapin noirci, époussetant du bout des doigts la photographie d'un groupe qui ornait la tablette supérieure du bureau.

— Tu viens?

— Est-ce nécessaire? Demain matin nous pourrions y faire un tour, attendons ici l'heure du dîner. Ton chez toi me plaît.

— Chercheur d'émotions nouvelles! voulut plaisanter Maignan pour effacer l'impression de sa première question. Es-tu assez las de tes lambris dorés, de tes tapis de haute laine?... — Si tu connaissais Noulaine! Ton

chez toi me plaît parce qu'on y respire une atmosphère de bonté, de recueillement, de repos. Je suis certain que beaucoup de visiteurs sont venus ici découragés, meurtris, qui s'en sont retournés les plaies bandées, l'espérance au cœur...

Maignan me fixa une seconde, puis il s'assit. Sa belle tête blonde d'apôtre s'inclina, s'appuya sur sa main repliée. Il ne provoquait pas la confiance. Il l'attendait. J'aurais pu l'esquiver, je me coupais toute chance de retraite en jetant ces mots:

— Connais-tu les raisons de ma retraite à Noulaine?

Les piailllements aigres des enfants, jouant dans la cour intérieure de cette maison populeuse, montèrent jusqu'au palier du troisième étage sur lequel s'ouvrait la porte de l'appartement du jeune millionnaire. Il sourit, peut-être à ces cris d'enfants, peut-être à mon courage ingénu.

— Marcel Seillier que j'ai rencontré dernièrement à Paris m'a dit que tu avais complètement disparu des dernières expositions. On te croyait en Afrique, sinon en Asie... D'aucuns prétendaient qu'à la suite d'un grand chagrin d'amour, tu t'étais retiré à la Trappe...

Il disait "chagrin d'amour" avec cet accent de sentimentalité un peu grosse que l'on emploie dans le peuple. Je souris à mon tour, et la confiance perdit de son amertume à se dévider parmi les témoins humbles et muets d'autres confidences toutes pareilles: car les jeunes gens du peuple évalent, eux aussi, l'éternelle blessure.

Maignan me traita comme l'un d'eux. Alors, Minnie, je lui parlai de vous, de la rencontre miraculeuse de votre amitié, de la claire étincelle que déjà vous aviez allumée en ma conscience...

L'ombre avait envahi la chambre peu à peu, je ne distinguai plus que les larges prunelles magnétiques de mon ami.

— C'est à l'influence de cette cousine de roman que je dois ton acceptation?

— C'est à elle.

Par ces mots, Minnie, je vous dédiais le premier geste fait depuis des mois pour sortir de mon isolement stérile. J'eus l'impression que la main de Maignan cherchait la mienne dans l'obscurité.

— Tu viendras à nous, je le sens.

— Oh! ne te méprends pas! Je ne suis pas encore converti.

— Comment peux-tu répondre des mouvements de ton âme, demain? Sais-tu à quelle oeuvre Dieu nous destine? Sais-tu de quel signe nous sommes marqués, nous, ceux de notre génération?

Sa voix résonnait sourdement avec un accent étrange.

Il faut être prêt. Et toi, acheva-t-il presque rudement, il est temps que tu te mettes en marche.

Il se leva.

— Nous nous attardons.

— C'est juste!

Je n'aurais su dire exactement à quoi rimait la constatation de ce retard.

Nous descendîmes l'escalier raide, obscur. Maignan glissa son bras sous le mien.

— Tu vois, je vis au milieu d'eux. Je suis devenu l'un des leurs; je sais ce dont ils souffrent... Que puis-je pour eux? Hélas peu!... Mais ils savent que je les aime et je le leur dis en leur langage. Il sourit en continuant: "C'est un langage fruste et maladroit, quand il s'adresse à des sensibilités plus raffinées..."

Je serrai sa main.

— Tu m'as fait du bien.

— Dis-tu vrai?

Le long couloir étroit, aux parois crayeuses se débouchait sur le trottoir traversé par des enfants, par des femmes en cheveux.

— Tu m'excuses de ne pas t'emmenner dîner à la maison? J'ai besoin, ce soir, de garder, intacte ma foi dans mon oeuvre. Si tu savais le plaisir de ma famille à saper l'enthousiasme, à détruire les convictions, à tout rabaisser!

— Les tiens n'approuvent pas ton genre de vie?

— Comment le pourraient-ils? Ils ont le mépris le plus profond pour le pauvre, pour l'ouvrier, bon tout juste à être l'artisan de fortunes colossales.

La rue maintenant s'emplissait d'hommes. Ils marchaient par groupes ou isolément. Nous voyions les visages de face, parce qu'ils remontaient la vieille Ligne des Ponts qui ramène les travailleurs des chantiers et des usines jusqu'à Pirmil, Saint-Jacques, et, plus loin encore, au coteau de Sèvre et à Beautour, faubourgs perdus dans la vraie campagne.

Quelques-uns saluaient en nous croisant, et je remarquai vite que ceux-là marchaient d'un pas moins lassé et que sur leur visage semblait flotter le reflet d'une flamme intérieure. Maignan me les nommait rapidement à voix basse.

— Bousselot de Sèvre, Leduc du Plenty... et toute cette bande de jeunes. Regarde-les, ils seront tes auditeurs demain... et encore ceux-ci qui sont de Saint-Jacques, et celui qui traverse, et cet autre qui prend la rue Petit-Pierre...

— Tu les connais tous?...

— Oh! non, ceux que j'ignore, dans le seul quartier des Ponts, sont encore plus nombreux, et je me désespère de ne savoir mieux les aborder. Regarde ceux qui viennent à nous avec des yeux de haine parce que nous portons un veston et qu'ils sont, eux, vêtus d'une salopette. Sans doute, l'un ou l'autre sait mon nom, peut-être sont-ils tous des ouvriers de la raffinerie; pour eux, je suis Henri Maignan, le fils du patron, un contrefait, une espèce d'infirme qui ne peut faire la fête et qui prépare sa candidature de député...

— Henri!...

— Ne te scandalise pas. C'est ainsi. Si tu connaissais mes débuts...

Nous continuions de croiser des ouvriers noirs par le travail, au-devant desquels s'élançaient parfois, comme des balles vivantes, des enfants blonds et bruns, souvent jolis avec leurs frimousses effrontées et barbouillées... Des filles en cheveux et des femmes en coiffe, à la démarche plus rapide, devançaient les hommes. Quelques-unes portaient sous le bras un paquet d'allume-feu — poignée de

copeau trempée dans la résine — et celles-là allaient plus rapidement encore sur le pavé gras, parmi les plaisanteries lourdes auxquelles elles répondaient d'un éclat de rire, sans ralentir leur allure. Un tramway inonda la chaussée d'une trainée de lumière qui fit tout miroiter, rendit sonore la rue bordée de hautes maisons lépreuses, et sa fuite laissa plus triste et plus gris le flot humain décroissant à mesure que nous avançons vers le centre de la ville.

Sur chacun de ces visages hostiles ou sympathiques, Maignan relevait une phase de la lutte qu'il avait dû soutenir contre les préjugés de sa famille, qui l'accusait de rêverie, et de l'autre lutte non moins âpre qu'il lui avait fallu livrer pour gagner un à un ceux qu'il voulait conquérir.

Pour faire entendre à cette foule grouillante, travaillée de ferments socialistes, le langage insensé d'un apostolat inouï, d'une fraternité émouvante dans l'amour du Christ, sa voix savait rester douce, prenante, et son regard ne se blessait pas des rictus sarcastiques et des gestes haineux.

— Oui, nous devons être les éternels entêtés de l'amour. Nous devons désarmer par nos bienfaits sociaux toutes les haines amoncelées contre nous...

(D'une chambre d'hôtel, 2 heures du matin.)

Minnie, cette lettre fut interrompue par la brusque apparition de Maignan dans le petit bureau voisin de la salle de réunion, mis à ma disposition pour revoir mes notes.

— Tu écris?

Sitôt assis à la petite table, ma main s'était laissée tenter par le sous-main gonflé de papier à lettres, l'avait attiré peu à peu et sans trop de résistance, j'avais succombé à la tentation.

Je vous écrivais quand Maignan entra.

— Es-tu prêt? Il est l'heure.

— L'assistance?

— Une salle superbe. Viens voir.

Deux trous étaient ménagés à travers le feuillage peint du rideau de scène. Nous y appliquâmes chacun un oeil. Les murs blancs de la salle s'ornaient de place en place de drapeaux tricolores. Un grand Christ noir, d'une humanité douloureuse, étendait les bras au fond de la salle et son immense geste d'amour embrassait toute l'assistance.

— A la place d'honneur, M. Perthuis de l'évêché, me souffla Maignan. A sa droite, M. le curé de la Madeleine, à sa gauche, M. le curé de Saint-Jacques... Une belle salle, mon vieux camarade. Par ci, par là, des visages que je connais. Nous avons dû réserver la plupart des cartes pour les membres de notre patronage.

La majorité du public était composée, en effet, de jeunes gens entre dix-sept et vingt ans, mais il se trouvait aussi des hommes d'âge mûr, des femmes portant la coiffe nantaise en forme de corne de mousseline raide, finement tuyautée, épinglée à plat sur le ruban de velours noir qui serre la tête. Il y avait aussi des jeunes filles en chapeau, modistes, tailleuses ou "factrices" de grands magasins, ouvrières de fabriques, parentes ou amies des membres du patronage...

(Suite à la page 31)

Les nouveaux livres

(Suite de la page 7)

Votre humble correspondante est très touchée de la haute appréciation de "Mon Magazine" sur son oeuvre. Cependant, je vous assure que l'artiste n'est jamais satisfait de ses créations. Il est bien vrai que celui qui veut créer souffre toujours horriblement et qu'il ne réalise jamais ce qu'il veut réaliser.

Je me rappelle avoir rencontré autrefois, — comme il s'en trouve encore aujourd'hui, — un artiste des mieux doué et des plus malheureux. Des obligations de famille l'avaient forcé à la plus stricte économie. Un jour, il me confiait qu'il n'avait pu, pendant plusieurs années même, aller quelques jours à la campagne, faute d'argent. Et c'est en regardant parfois le soleil de la fenêtre, par les jours gris comme sa vie, qu'il composait en sa pauvre âme endolorie des oeuvres marquées au coin du génie.

Si l'on tient à l'égard de ces malheureux des propos malveillants, sans en oublier le fait qu'apporte toujours la jalousie, que reste-t-il à l'artiste qui a du coeur, pour lui conserver le courage d'avancer?

Vous remerciant à l'avance de votre appréciable attention, croyez-moi, Mademoiselle,

Votre bien dévouée,

E.-L. de Montigny-Giguère.

La santé par le savoir-vivre

(Suite de la page 27)

vement à droite et à gauche, tachant d'aller un peu plus bas à chaque mouvement. Répétez 15 fois.

(4) (Pour l'assouplissement de l'épine dorsale et la stimulation du système nerveux). Droit, les jambes écartées, sans plier les genoux, penchez-vous et touchez le bout du pied droit des doigts de la main gauche, redressez-vous et allez au pied gauche de la main droite. Répétez en alternant, 10 fois.

(4A) Droit, les jambes écartées, levez les bras au-dessus de la tête et rabaissez rapidement les bras et le tronc entre les jambes. Relevez-vous en pivotant des hanches autant que possible à droite. Répétez en pivotant à gauche et alternez 10 fois.

(5) (Pour les jambes, les hanches et la respiration). Droit, les mains aux hanches, levez alternativement le genou gauche et droit aussi haut que possible, imitant le pas de course mais sans vous déplacer. Faites ce mouvement pendant au moins une minute.

(5A) Debout, les talons se touchant, les mains aux hanches, pliez les genoux jusqu'à ce que vous soyez presque assis sur les talons. Tendez alors les bras horizontalement. Ramenez les mains aux hanches et relevez-vous lentement. Répétez 10 fois.

(6) Terminez avec l'exercice suivant pour le haut de l'épine dorsale, la tête et le cou. Vous tenant droit, penchez la tête lentement et alternativement aussi loin que possible avant et en arrière; puis de côté à droite et à gauche. Ensuite, la tête penchée en arrière, pivotez à droite et à gauche, vous efforçant d'aller de plus en plus loin. Répétez chaque mouvement 7 fois.

Faites ces exercices près d'une fenêtre ouverte, vêtu aussi légèrement que possible et terminez par une bonne friction sèche sur tout le corps. Employez pour la friction une serviette assez rude ou une brosse. Pendant les exercices évitez une respiration saccadée.

L'envoûtement

(Suite de la page 13)

réalisa toute l'atrocité, toute la monstruosité... Vouloir épancher son pauvre coeur meurtri et n'avoir personne, pas un être, pas une chose qui vous témoigne quelque sympathie... sentir le vide autour de soi... l'effroyable vide... savoir que personne n'a souffert son martyre et que personne jamais connaîtra ses souffrances... Avoir les larmes aux yeux et des sanglots plein l'âme et en comprendre toute l'inutilité... Aspirer à l'amour comme on peut aspirer à l'anéantissement, mourir cent fois le jour d'une mort toujours plus hideuse, sans cesse renouvelée... vivre au milieu d'une foule innombrable et n'y avoir pas un ami, pas un frère, y être aussi isolé qu'en un désert sans fin... a-t-on pu jamais concevoir un supplice plus raffiné, plus sadique! Ses tourments étaient ceux du paralytique, cloué sur son lit, impotent. Voyez-le, le pauvre malade, il pense, il souffre, son âme est peut-être bouleversée, mais aucun trait de sa figure n'exprime la vie, son masque demeure immobile, figé... son corps est mou, gélatineux, ses yeux fermés sont prisonniers, il voudrait pleurer mais ses yeux ne peuvent verser de larmes... ses membres incapables de se mouvoir deviennent inutiles. Il veut parler mais il a perdu la voix. Personne ne peut le comprendre. Les moyens de saisir sa pensée font défaut. Sa vie intellectuelle peut être intense et l'homme un génie, mais ceux qui vivent à ses côtés ne se doutent de rien, inaptés qu'ils sont, sans l'aide de leur corps à rendre leurs pensées et divulguer leurs sentiments, attribuant ainsi à la matière une importance qu'elle n'a pas...

Une idée peut se transmettre sans être énoncée je dirais d'une manière concrète, qu'on l'appelle télépathique ou autrement, elle est un fluide magnétique qui n'a cure de mots, et de gestes et dont les esprits de quelque puissance peuvent comprendre la signification, mais qui reste insaisissable pour les faibles et les ramollis, parce que son langage est au-dessus de leur pouvoir intellectuel...

Le vent s'était apaisé et l'homme marchait toujours, accablé, trainant avec lui le boulet de sa pensée. Mais il dut s'arrêter. A ses pieds, un gouffre noir, béant, soudain apparut... c'était un fleuve. Il l'aurait voulu agité, tumultueux comme son âme, mais l'onde était, ironie du sort, désespérément calme, inutilement docile. Il vit l'eau sombre, il la pensa froide, visqueuse, ses tempes battirent à éclater. Sa peau devint moite, ses jambes flageolèrent; son corps enfiévré frissonna... Pour la deuxième fois, la mort s'offrait à lui. Tantôt elle était venue sans donner d'avertissement, l'homme avait perdu le contrôle de son esprit et de sa volonté et il était devenu semblable à une brute, maintenant elle était devant lui, suppliante et sans tyrannie, il pouvait la contempler à son aise et l'affronter librement. de ses grands yeux fatigués, il regarda la maigreur de ses mains osseuses, il palpa furtivement son visage déformé et ridé. Son esprit, las de souffrir sans trêve, se révoltait. Il n'en pouvait plus... L'homme n'avait qu'à se laisser glisser doucement... quelques secondes... et puis ce serait tout...

Mais la vie malgré toutes ses trahisons, lui apparut tout à coup plus belle, plus accueillante et il se mit à l'aimer intensément,

il la préférait à tout pour elle-même, pour sentir couler dans ses veines un sang chaud et vivifiant, pour pouvoir s'emplit les poumons d'air et se dire avec fierté que l'on existe, que l'on est quelque chose...

Ah! la joie de vivre, il en avait le coeur tout gonflé, prêt à éclater. Bouleversé, ahuri, saoul de son propre bonheur, il se pâma devant la vie, s'y accrochait de toutes ses forces... mais le pauvre bougre ne se doutait pas qu'il était redevenu le forçat d'autrefois et que demain, piteuse machine humaine, il deviendrait de nouveau la proie de l'exécration, l'abrutissante nécessité!

Ma tante Frézine

(Suite de la page 16)

Ils furent bien pris quand ma tante les pria d'entrer. Elle leur servit un plantureux repas qu'elle avait préparé la veille, car elle savait bien qu'ils viendraient courir le charivari. Décidément ce n'était plus la Frézine d'autrefois. Ils chantèrent, s'amuserent, prirent un coup et aux petites heures, faisant un vacarme d'enfer, se dispersèrent à travers la campagne endormie.

Par la suite, après bien des années, ma tante trouva moyen d'enterrer le "tueur" qu'elle avait rendu très heureux. Et, vous ne le croirez pas, elle se remaria avec... Narcisse Tichou qui s'était amendé.

Ils vivent tous deux sur la même terre. Lui sans soucis du lendemain; elle avec le souvenir de son premier mari, celui du "tueur"... et l'obsession de Narcisse qui n'est bon qu'à fumer derrière le poêle.

Fort en géographie

L'institutrice. — Savez-vous où se trouve l'île de Cuba?

Pierre. — Non, mademoiselle.

L'institutrice. — D'où votre maman fait-elle venir son café?

Pierre. — Elle l'emprunte de chez la voisine.

Accident

Gontran. — As-tu tué un canard à ta dernière partie de chasse?

Gustave. — Non, mon cher. Imagine-toi qu'au moment où j'allais en tirer un, un autre canard est venu se mettre entre nous deux!

Chez le recorder

Le juge. — Quelle est l'accusation?

Le policeman. — Tentative de suicide.

Le juge. — Comment cela?

L'agent. — Il a voulu se battre avec moi.

La maman (examinant la photographie de sa petite fille). — Pourquoi n'as-tu pas souri chez le photographe?

Jeanne. — J'ai souri, seulement le photographe ne s'en est pas aperçu.

Au tribunal

Le juge. — Avez-vous quelque chose à dire avant d'être condamné?

L'accusé. — Non, Son Honneur, je n'ai pas de temps à perdre si je veux arriver à l'heure du repas.

Dernière chance

Le père. — As-tu dit à ton instituteur que je t'avais aidé à faire ton devoir d'anglais.

Jean. — Non, mais il m'a dit que pour aujourd'hui il me donnerait une chance.



LA SANTÉ

PAR LE

SAVOIR-VIVRE

L.-P. Mercier, D.C., N.D., Hull, P.Q.

(Droits réservés)

XIX

Gymnastique respiratoire

Croit-on que beaucoup de gens ne savent pas respirer? C'est un acte si élémentaire qu'une telle assertion paraît ridicule, pourtant elle est vraie. Ces gens respirent juste assez pour maintenir en eux la vie, ce qui malheureusement ne veut pas toujours dire la santé.

Le climat de la Province de Québec n'est pas des plus malsains et pourtant, durant l'année dernière, plus de 6,000 personnes sont décédées à la suite de maladie des voix respiratoires.

Les poumons sont au corps ce qu'est le soufflet à la forge. Lorsque celui-ci fonctionne entièrement, d'une manière régulière et vigoureuse, la flamme atteint alors son maximum d'intensité; le jeu complet des poumons donne à la vie son maximum de force. Beaucoup de personnes n'emploient en respirant que le haut ou le bas du poumon, préparant ainsi, dans la partie inusitée, un terrain fertile aux bacilles et germes qui s'attaquent à cet important organe. Nous sommes sûrs qu'en pratiquant pendant quelques semaines les exercices respiratoires donnés plus bas, vous serez agréablement surpris du regain de vitalité ressenti; surtout si vous mettez bien en pratique les conseils suivants.

N'oubliez pas que l'état mental dans lequel vous êtes lors de la pratique des exercices influe beaucoup sur les résultats qu'ils donneront. Que chaque mouvement soit donc un effort conscient vers un but désiré. Il est bien compréhensible que les mouvements exécutés d'une manière indifférente sont moins efficace que ceux faits avec attention. Ceci s'applique non seulement à l'exercice respiratoire mais à toute gymnastique corrective.

La nature nous a faits pour respirer par le nez, à preuve ces petits poils qu'elle y a placés pour empêcher les poussières et autres matières irritantes de pénétrer dans les muqueuses des voix respiratoires. En plus l'air ainsi aspiré est réchauffé et humidifié avant d'atteindre les poumons, ce qui en rend l'effet encore plus bienfaisant. Aspirez donc toujours par le nez.

Prenez, autant que possible, vos exercices en plein air ou du moins près d'une fenêtre grande ouverte. Ne retenez pas l'aspiration et prenez environ deux fois plus de temps pour l'exhalation que pour l'aspiration.

Nous allons maintenant commencer les exercices proprement dits. Nous vous en donnons six qui, faits régulièrement soir et matin pendant un mois, peuvent beaucoup pour vous maintenir en santé. Ces mouvements doivent être faits de trois à six fois chacun, dépendant de votre endurance et du temps dont vous disposez. Ils sont appropriés aux adultes des deux sexes ainsi qu'aux enfants de sept ans ou plus.

(1) Vous tenant droit, placez les mains aux hanches et aspirez profondément autant

que vous le pouvez, **METTEZ BIEN EN JEU TOUT L'APPAREIL RESPIRATOIRE EN DILATANT LA POITRINE.** L'aspiration terminée, exhalez lentement par la bouche.

(2) (Cet exercice augmente la capacité d'aspiration des poumons et d'expansion de la poitrine).

Les mains aux hanches. Exhalez complètement. Maintenant ramenez les épaules en avant par mouvements saccadés en aspirant de plus en plus à chaque secousse. Exhalez en reprenant la première position. Répétez trois fois.

Renversez le mouvement, c'est-à-dire aspirez en projetant les épaules en arrière, toujours par saccades, exhalez en reprenant la position normale. Répétez trois fois.

Alternez les deux mouvements trois fois. Une fois projetant les épaules en avant pendant l'aspiration, la prochaine fois en arrière et ainsi de suite pour trois fois chaque mouvement.

(3) Vous tenant bien droit, les bras ballants, aspirez en levant les bras en un cercle en avant jusqu'à ce que les mains se touchent au dessus de la tête. Montez-vous en même temps sur la pointe des pieds, vous étant bien, comme si vous vouliez atteindre le plafond des doigts. Exhalez en décrivant un large cercle de côté en ramenant les mains aux cuisses; baissez en même temps les pieds.

(4) Bien droit, les mains aux hanches, aspirez lentement et profondément, levant en même temps les épaules aussi haut que possible. Exhalez par la bouche, très vite, baissant en même temps les épaules aussi bas que possible.

(5) Bien droit, les mains aux épaules, aspirez en levant les coudes, de côté, aussi haut que possible. Exhalez en les baissant rapidement et assez vigoureusement pour en frapper les côtes.

(6) Aspirez profondément et exhalez lentement. Durant l'exhalation tapotez assez vigoureusement la poitrine de la paume des mains. Exhalez assez lentement pour pouvoir couvrir toute la poitrine de ce tapotement.

Gymnastique corrective

Comme l'indique son nom, le but de cette sorte d'exercice est de remédier à certaines erreurs commises communément par la plupart d'entre-nous. En effet, si à la naissance, notre corps était une machine parfaite, bien souvent avec les années, par négligence motivée ou non, nous constatons avec regrets qu'il est plus détraqué qu'il ne devrait l'être raisonnablement. Il est vrai que la pratique des exercices demande une soumission à une certaine discipline mentale et physique mais, si on s'y arrête un peu, on se rendra vite compte que cette discipline ne peut que produire de bons effets. C'est là même un des côtés psychologiques de l'exercice méthodique. La grande raison d'obstruction est généralement le manque de temps et pourtant, est-ce qu'il n'est pas possible de

trouver de 10 à 15 minutes par jour à consacrer au maintien de sa santé? C'est tout le temps qu'il faut, pas plus, du moins pour la personne qui n'ambitionne pas la force musculaire de l'athlète professionnel.

En ces quelques minutes que peut-on faire?... Exercer et stimuler les muscles et organes qui négligés deviendraient une proie plus facile aux attaques microbiennes. En un mot, accumuler une réserve de vigueur suffisante pour être bien.

Les exercices que nous vous donnons sont simples, peuvent être exécutés sans appareils, et choisis pour donner un maximum de résultat dans un minimum de temps. Nous vous expliquons le but de chacun afin de vous en faciliter un choix approprié à votre cas; aussi pour que vous rendiez chaque exercice encore plus efficace par un effort de votre volonté. Les mouvements exécutés auront alors leur raison d'être et ne vous paraîtront pas ridicules.

Choisissez six des exercices donnés et faites-les quotidiennement pendant une semaine, prenez les autres pour la semaine suivante et alternez ainsi, ou quotidiennement si vous le préférez et le pouvez. Commencez par le nombre de fois spécifié et augmentez graduellement à mesure que vos muscles se renforceront.

(1) (Pour l'exercice des muscles intercostaux). Tenez-vous droit, les bras aux côtés. Levez les bras en un large cercle, de côté, les amenant au-dessus de la tête aspirant lentement et profondément en même temps. Exhalez en reprenant lentement la position initiale. Répétez dix fois.

(1A) Droit, les bras ballants, aspirez lentement et profondément. Exhalez de la même manière, vous penchant en même temps aussi à droite que possible et levant le bras gauche au-dessus de la tête; tenant le bras droit le long de la jambe pendant ce temps. Reprenez la position première et répétez le mouvement complet, vous penchant à gauche et levant le bras droit cette fois. Alternez 5 fois de chaque côté.

(2) (Pour l'exercice des reins, du dos et de l'épine dorsale). Droit, levez les bras au-dessus de la tête et penchez-vous vivement, sans plier les genoux, pour toucher le parquet du bout des doigts. Si le mouvement est trop facile ainsi, touchez des phalanges. **SURTOUT NE PLIEZ PAS LES GENOUX.** Répétez au moins 15 fois.

(2A) Droit, joignez les mains derrière la tête et, sans plier les genoux, tâchez d'amener les coudes aux genoux d'une flexion rapide. Redressez-vous et répétez dix fois.

(3) (Exercice pour le foie, excellent pour stimuler un foie paresseux). Droit, tendez les bras horizontalement et, sans bouger les jambes et les hanches, tournez alternativement le tronc de droite à gauche et vice-versa. Pendant la torsion, tenez la tête fixe en avant. Répétez 15 fois.

(3A) Debout, les jambes écartées d'environ 15 pouces, tendez les bras horizontalement et, sans les baisser, penchez alternativement

(Suite à la page 26)

LA DAME AU CAMEE, LIA

(Suite de la page 8)

mie de Warner. Larry, piqué par la jalousie, trouvait louche ce silence, suspectes les promenades à Richford. C'avait tout l'air d'une liaison, quoi!

Lia Miller, nature libre et indépendante, était d'une franchise brutale dans ses sentiments; la dissimulation lui répugnait. A raison précisément de cette disposition, elle n'admettait pas qu'on pût suspecter ses intentions. Elle eut considéré injurieux un soupçon de duplicité venant de la part de quelqu'un qui la connût et elle eut cru s'abaisser en se disculpant. Certains diront que c'est là de l'orgueil, d'autres croiront plutôt que c'est de la fierté; mettons que Lia Miller avait du tempérament.

On peut, après cela, se figurer comment Larry fut reçu lorsqu'il s'avisait de faire une scène à Lia. Elle aurait pu d'un mot tirer l'affaire au clair. Elle s'insurgea contre le manque de confiance dont elle était l'objet et envoya maître Larry à la balance. Elle était libre et ne devait compte de ses faits et gestes à personne. Si Larry n'avait pas meilleure opinion de sa loyauté, il était temps encore de briser là. C'est ça qui est ça, ni plus ni moins!

Cet entêtement, cette bouderie accrurent les soupçons de Larry. Il fit filer Lia et ce qu'il apprit confirma ses préventions. Les rapports des détectives sont toujours tendancieux. Il est évidemment profitable de flatter les manies ou les marottes en abondant dans le sens de celui qui paie les violons. C'est, je crois, ce qu'on appelle — si l'expression n'est pas trop triviale — gratter quelqu'un où il lui démange.

On avait constaté que Lia Miller se rendait, chaque semaine, chez le pharmacien Grayton; qu'elle paraissait très liée avec le commis Warner; que, chaque fois, elle rapportait un petit paquet soigneusement ficelé que ledit commis lui remettait en cachette; que le susdit commis avait, à plusieurs reprises, rempli d'une poudre blanche un camée truqué que ladite Lia Miller portait au cou, etc. Et le rapport, sans conclure formellement, multipliait les points d'interrogation et de suspension après des mots atrocement perfides tels que contrebande!... morphine!... cocaïne!... etc.

La colère est, paraît-il, mauvaise conseillère. Que dire, en ce cas, de la colère d'un amoureux jaloux et, l'un ne va pas sans l'autre, vindicatif. Larry, égaré par le ressentiment, profita de son prochain voyage à Montréal pour aller dénoncer à qui de droit Harry Warner, de Richford, Vt., et Lia Miller, d'Abercorn, comme suspects de contrebande et de trafic de drogues.

La délation lui répugnait sans doute — Larry, au fond, n'était pas un mufle — mais, la jalousie pactisant avec ses scrupules, il se disait que la fin justifie les moyens, que ce serait là une épreuve salutaire pour la jeune fille qui ne manquerait pas de rentrer en elle-même, de rompre avec ce dopé de Warner et de lui revenir à lui, Larry. Il fallait, coûte que coûte, tirer Lia de cette galère et il augurait un résultat favorable de ce qu'ébéc (2) qu'il lui montait,

dont il avait préparé la trame et dont il imaginait le dénouement selon l'issue ordinaire de ses propres aventures judiciaires. Ainsi, il se proposait, au moment psychologique, d'entrer en scène et, d'un geste chevaleresque qui ne manquerait pas de jeter la victime dans ses bras, de l'arracher à la Justice en payant de ses deniers l'amende à laquelle la prévenue serait condamnée.

Plainte fut portée par un quelconque prête-nom contre Lia Miller, son prétendu complice, Warner, étant hors de la juridiction de nos tribunaux. Lia était simplement inculpée de contrebande mais, si les perquisitions le justifiaient ainsi qu'on le prévoyait, on devait, suivant la procédure d'usage, substituer à cette plainte une accusation de trafic ou de possession de drogues narcotiques.

Un mandat de recherches ne produisit aucun résultat si ce n'est la saisie du fameux camée truqué qui, effectivement, était rempli d'une poudre blanche.

Au voyage suivant qu'il fit à Montréal, Larry fut plutôt surpris, en entrant au bureau du Receveur des Contributions Indirectes, de s'entendre traiter de "false alarm", "four-flusher", etc., tandis que, avec humeur, on lui mettait sous le nez un rapport de la maison Milton Hersey & Co. certifiant que l'analyse chimique du contenu du camée truqué faisait voir qu'il s'agissait d'un mélange de poudres de riz et de talc. Quant au camée prétendu truqué, ce n'était autre chose qu'une minuscule boîte à poudre de toilette sous forme d'un gros camée de pacotille avec houpette et, dans le couvercle, un liliputien miroir convexe.

Voilà dans quel ridicule pétrin il avait mis ces fonctionnaires tout gourmés d'amour-propre. Il ne leur restait plus qu'à se désister et à payer la casse. Tout cela pour s'en être rapporté aux divagations d'un amoureux disgrâcié, d'un cornard qui méritait richement de porter au front une ramure de chevreuil des Montagnes Vertes.

D'autre part, cette découverte bouleversait littéralement Larry. Cela n'était décidément pas dans son calepin et dérangeait sa petite combinaison. Il apparaissait, il est vrai, que Lia ne faisait pas la contrebande des drogues ainsi qu'il l'en avait soupçonnée, fort bien, mais il n'en restait pas moins que la jeune fille était liée avec Warner et, pour lui, Larry, c'est ce qui importait. Il s'ensuivait que Lia serait acquittée et que sa petite canaillerie n'aurait pas l'effet qu'il s'était figuré. Supprimé également le rôle théâtral qu'il s'était assigné et qui devait assurer sa rentrée en grâce.

Après pareille pelle, un autre se serait terré, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris. Larry prouva, lui, qu'il avait du ressort, du cran, comme on dit là-bas.

Il résolut de brusquer l'aventure. Sans tarder, il alla trouver Lia et provoqua une scène, ce que tout amoureux jaloux réussit facilement qui a pour deux sous d'imagination. Au reste, l'occasion était propice. Lia, désespérée, à bout de nerfs à la suite des événements récents, eut une salutaire crise de larmes entremêlée de tendres reproches. Il n'en fallait pas davantage pour désarmer notre amoureux déjà désarçon-

né. Son amour éprouva même un revif lorsqu'il apprit que l'amitié de Lia pour Warner résultait tout naturellement de son intimité avec la fiancée du jeune homme. Et tout finit, on s'en doute bien, par des baisers, des protestations et... une alliance défensive.

Car la jeune fille s'alarmait au sujet des procédures qu'on lui avait intentées. Elle était si loin de se douter que son bon ami en était l'instigateur. On a beau ne pas se sentir criminel, on ne va pas chaque semaine aux Etats-Unis sans se rendre au moins véniellement coupable de contrebande.

Larry fut à la hauteur de la situation, assurant à la jeune fille qu'il prenait sa cause en main, qu'il allait incessamment remuer ciel et terre, s'employer auprès des autorités, tirer des ficelles, mettre en branle les grosses cloches pour régler cette affaire et épargner à Lia les ennuis d'une comparution en cour.

Tout arriva comme lard en pois. A la session hebdomadaire de la Justice de Paix, à Sweetburg, l'avocat du plaignant dans l'affaire Lia Miller se leva et déclara au tribunal qu'il n'avait aucune preuve à faire à l'appui de la plainte qui fut, par le fait même, rejetée.

Et l'on glosa, dans Abercorn, de cet acquittement dont Larry ne manqua pas de se donner les gants: il y avait des gens de la haute impliqués dans l'affaire; on avait craint un scandale; les avocats s'étaient, comme de coutume, laissés graisser la patte; les Juifs avaient toujours le dernier mot; et patati et patata.

Pour Lia, elle resta bien convaincue que son Larry était un malin à qui on ne la faisait pas, un finaud qui avait des accointances en hauts lieux, un homme comme il ne s'en trouve pas treize à la douzaine, un personnage enfin qu'une jeune fille est fière de revendiquer pour l'écu de son cœur.

* * *

Et marche! marche! marche! le temps a passé...

Brome, dernier rempart de la W. C. T. U. dans la province a, depuis, rappelé la Loi Scott pour embrasser la tempérance. La frontière est libre de ces bibines où les Yankees venaient chasser dans du "real stuff" le déboire de leur "moon-shine" ou de leur simili-bière. Le "tea-room" limetrophe, institution locale jadis florissante, a disparu et le bootlegging, entravé dans ses opérations, est devenu plus difficile et de moins bon rapports. A chemin battu, il ne croît point d'herbe!

Smirnoff a quitté Brome; je veux dire que Brome a laissé Smirnoff. Il habite aujourd'hui la métropole et, à ce que j'ai ouï dire, continue à faire "de la grosse argent" dans... Mais pourquoi fournir des tuyaux aux "spotters"? Il paraît toujours s'en tenir à l'étalon d'or sans, pour cela, répudier le veau de même métal.

Quant à Larry Shaw alias Laurent Marcoux, il demeure également à Montréal où il possède une taverne bien achalandée. Il ne se mouche pas du coude, je vous l'as-

(Suite à la page 40)

(2) Pourquoi appelle-t-on ainsi, en langue vernaculaire, une scie ou même une judasserie?

D'UNE RIVE A L'AUTRE

(Suite de la page 4)

Madame M. Bury, 12, rue de l'Ecarlate, Vieux Condé, Nord, France, jeune maman de vingt-neuf ans désire une ou deux correspondantes de son âge, distinguées et sérieuses.

Wahlig Charles (20246), 1 Regt. Etr. Cie P., Bel-Abbes, Algérie, 28 ans, désire correspondre dans la langue allemande seulement.

M. le Comte de Billot, Route Royale, Ile-Maurice, demande jeunes filles canadiennes pour correspondre.

M. Albert Frost, Compagnie Hors Rang du 5e Régiment de Tirailleurs Sénégalais à Fez, Maroc, 22 ans, aimant les sports, la musique, le cinéma, le théâtre, la lecture et étant très sentimental... désire correspondre avec jeune fille canadienne.

Mademoiselle Grand-Claudon, 108 Avenue Gambetta, Paris 20e, désire correspondre avec jeunes filles dans la trentaine, étant sérieuses et sympathiques.

M. Julien Masset, 8269, 2e Etranger, C.E.T. Meknès, Maroc, 26 ans, Belge, aimerait à correspondre avec jeune fille aimable et distinguée.

M. Paul Lovn, sous-officier 2-2 Etranger, 6e Compagnie, Itzer, Maroc orientale, 30 ans, désire correspondantes canadiennes.

M. Robert de Milleret, 1 rue Jean Jaurès, Montauban, (Tarn-et-Garonne), France, 17 ans, désire correspondante canadienne de son âge.

Mme M. Bour, 39 rue Bréquet, Paris 11e, 31 ans, demande une amie canadienne pour correspondre et aussi pour faire l'échange de timbres.

Mademoiselle A. Blanchet, "La Montagnette", chemin des Montagnards, Clermont Ferrand, Puy de Dôme, gentille et distinguée, désire correspondante canadienne.

M. Sélim Farid, 8 rue Ismail Pasha, Garden City, eL Caire, Egypte, désire correspondre avec des amis et amies canadiens.

Ildevert Wiart, 2e Regt. Spahis Marocains, 2e G. M. MarraKeck, Maroc, demande une amie canadienne, brune de préférence.

Maurice Poirier, 17 Bie rue Victor Hugo, Marennes, Char. Inf., France, désire une amie de 18 ans.

Pierrette Fonteneau, 32 Bd. de Champigny, La Varenne St-Hilaire, Seine, France, 24 ans, aimant les arts, la musique et les sciences mais plus particulièrement les courses, désire une amie canadienne de son âge.

Henri Decarpentrie, Comptable, Comines, Nord, France, 45 ans, désire des amis et amies canadiens de son âge, aimant la culture tout spécialement.

Andrée Cochereau, 22 Bd. de Versailles, Suresnes, Seine, France, 23 ans, sérieuse et distinguée, musicienne et sportive, désire des amis canadiens.

Mme Vve Félix Paul, 15 rue de Sèvres, Paris, désire des amis canadiens.

Mlle Lefèvre, 4 Avenue de la République, Paris, France, 30 ans, désire des amies sérieuses et distinguées de son âge.

Marguerite Pegran, 73 avenue Carnot, Neuilly Plaisance, Seine et Oise, France, 22 ans, aimant la musique, le chant, les livres et les fleurs, désire une amie sérieuse de son âge.

Lucie Devaux, Trolieu le Grand par Bernaville, Somme, France, 22 ans, aimable et gentille, demande à échanger timbres et vues avec jeunes filles de son âge.

Mlle M. Bécard, Poste restante, Quartier Gare à Troyes, Aube, France, demande à échanger cartes vues avec jeunes filles et jeunes gens canadiens.

René Gamblin, 27 rue Gambetta, Romilly Seine, Aube, France, 21 ans, dessinateur, désire correspondre avec jeune homme sérieux de son âge.

Mme Imrich Herda, La Tardive, Firminy, Loire, France, 19 ans, mariée, demande une correspondante aimable et gentille.

Christiane Praline, Sanatorium de Bligny, par Briès sous Forges, Fontenay B. Seine-et-Oise, France, malade, demande un peu de réconfort. Soyez généreux et généreuses jeunes gens et jeunes filles, écrivez et jasez longuement.

Madame Caullier, Hôtel Transatlantique "L'Algérie", Bd. St-Saens, Alger, 29 ans, charmante et sérieuse, désire des amies canadiennes de son âge.

Mme E. Francillon, Rue Pierre Dupont, Vierzon Villages, Cher, France, demande à correspondre avec jeunes filles sérieuses.

Mlle M. L. Lemaire, 144, rue Moslard, Colombes, Seine, France et Mlle T. Morin, 5 rue André Gill, Paris, France, demandent à correspondre avec jeunes gens de 25 ans.

Jean Agostini, 3719, C.H.R. Armurerie, 3e Regt. Etr., Fez, Maroc, désire correspondre avec jeunes filles sérieuses.

Madame A. Saint Ouen, Avenue de la Gare, Mers-les-Bains, Somme, France, demande à échanger timbres-postes et cartes-vues.

Laurence Ladevie, Rue de l'Eglise à Toucy, Yonne, France, sérieuse et distinguée, demande des correspondantes principalement à Ottawa, Alaska, Hudson.

Marcel Arnaud, Mle 22767, Claironclique, C.P. 1 1er Etr. Sidi-Bel-Abbès, Algérie, demande des amies canadiennes.

Yvonne Murry, 3 rue du 14 juillet, Maisons-Alfort, près Paris, Seine, France, demande correspondante de 25 ans.

Andrée Cunat, Inst. à Goux les Usiers, Doubs, France, 21 ans, perchée dans les montagnes désire correspondre avec jeunes gens canadiens.

Tante MADELON.



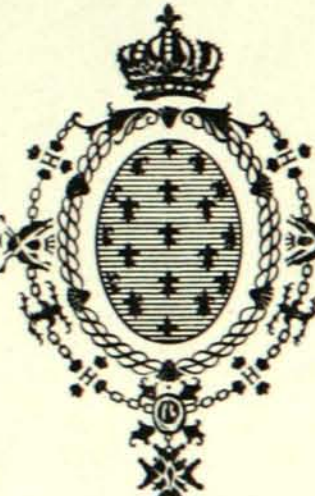
The Graham

Beautiful States Avenue
at Pacific
ATLANTIC CITY, N. J.

A CHARMING, HOME-LIKE HOTEL, Colonial in Manner, With a Weekly Rate of \$18. up for Fine Room and Excellent Meals. Inimitable Southern Cooking, Featuring Ocean Shore Dinners in Addition to Regular Dinner.

Select Family Clientele... Attractions Galore! One Block to Famous Boardwalk. Health, Rest and Pleasure are Yours for Less Than it Costs at Home! Let the Salt Ozone Make a New Person of You.

W. GRAHAM FERRY
Owner and Proprietor



VIEILLE FRANCE

Tous les connaisseurs de vins achètent les marques suivantes:

Grands vins blancs White Cap—1923 Pink Cap—1923 Red Cap—1923	Grands vins rouges La Bataillière — Pommard — Volnay — Corton — Chambertin
--	---

MONTRACHET — CHABLIS
 GRANDS VINS DE BOURGOGNE
 VIEILLE FRANCE.

ALBERT MOROT

CHATEAU DE LA CREUSOTTE
 Beaune-France. Maison fondée en 1820.
 Représentant pour l'est canadien:
 M. E. M. COULLENOT,
 3517 Henri Julien Tél.: HA. 0403
 Références — Commission des Liqueurs de Québec.

GIN HOLLANDAIS IMPORTÉ AUTHENTIQUE

BOUTEILLE DE 10 ONCES

\$1.15

AUSSI VENDU EN BOUTEILLES DE

26 ONCES \$2.70

40 ONCES \$4.00



Plus Agréable parce qu'il est Importé!

Aucun autre ne peut égaler la qualité et la saveur hollandaises antiques de l'authentique Gin de Kuyper importé.

12F

JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs
 Maison fondée en 1695 - Rotterdam-Hollande

Gin de KUYPER



POUR vos complets et paletots d'hiver et de printemps, vous êtes invités à visiter notre salle d'échantillons, située au No 354, rue Ste-Catherine Est, Chambre 26, Edifice St-Denis, Montréal.

Nous avons un assortiment complet des plus beaux tissus à des prix très modérés et nous vous donnons l'avantage de bénéficier de notre système de paiements différés.

\$10.00 COMPTANT

et la balance payable en versements hebdomadaires.



Pickwick Clothes Reg'd

C. A. BEAUCHAMP, Gérant

354, rue Ste-Catherine Est

Edifice St-Denis, Chambre 26

MONTREAL

Tél. HA. 2900

La politique et les femmes

La plupart des grandes entreprises philanthropiques, dans l'univers, ont été d'initiative féminine; les femmes en ont été les inspiratrices ou les créatrices. Elles ont jeté la semence des idées dont les hommes ont souvent récolté les fruits sans gratitude. Mais, les âmes dévouées ne travaillent pas en vue d'un bénéfice personnel; leur récompense est dans le triomphe d'une idée dans la réalisation d'un rêve.

Et songer à de hautes destinées pour un pays, sans associer à ses projets l'activité des divers groupes féministes qui consacrent leur énergie à améliorer le sort des moins favorisés, c'est faire un songe creux, sans succès possible.

Pourtant, chez nous, dans la province de Québec, les hommes s'entendent à vouloir reléguer la femme hors de la politique, où elle aurait cependant bien son utilité, ne fut-ce que pour adoucir par son exemple la tenue parlementaire de certains députés sans éducation et qui semblent peu à leur place dans une assemblée législative.

Le bill du vote des femmes a été battu à Québec, une fois encore. On s'y attendait.

Mais cette Chambre de députés—dont on a pu voir quelquefois, des membres ronfler durant les débats et n'être éveillés qu'à demi, par un voisin complaisant, au moment du vote—réservait une surprise aux dames qui s'étaient rendues en délégation. Les discours de certains députés ont dépassé en malhonnêteté tout ce qu'avaient jusqu'ici imaginé la malveillance et la mauvaise éducation.

Ces tissus d'injures ont marqué leurs auteurs d'un signe qui les fera partout reconnaître comme des hommes sans respect des mères, des épouses et des soeurs.

La pauvreté des arguments employés par les adversaires du Bill, pour combattre une mesure sérieuse, prouve bien l'hypocrisie de ceux qui s'en servent. A les entendre, on pourrait croire que la femme, en allant voter, déposerait dans la boîte à scrutins tous ses attributs féminins et deviendrait une espèce de monstre, sans sexe et sans cervelle, n'ayant plus que l'instinct des vices dont certains hommes ont été, jusqu'ici, seuls à se parer.

Pourtant, dans les autres provinces du Canada et dans tous les pays où le progrès n'est pas enrayé par les sournoises menées d'un pouvoir qui agit dans l'ombre, en tirant les ficelles qui font mouvoir quelques députés sur le parquet de la Chambre, les femmes ont souvent aidé à l'amélioration de la situation économique, et des institutions ont surgi, qui ont profité à toute la population.

En lisant les noms peu nombreux des hommes qui ont voté en faveur du Bill, il nous est revenu à la mémoire une petite histoire ancienne:

— Un médecin, célèbre par sa science et sa sagesse, avait à son service un domestique ignorant et imbécile, qu'il finit par chasser, en lui disant son fait.

Quelques années plus tard, passant dans une certaine ville—c'était peut-être Québec—le médecin aperçut une foule immense qui se pressait pour écouter un orateur de boîte à savon, vendant des remèdes.

On se battait pour acheter les fioles, et les pièces d'argent tombaient comme pluie dans le chapeau du charlatan.

A son grand étonnement, l'homme de science reconnut son ancien valet dans le personnage si richement achalandé.

Il voulut avoir le secret de cette popularité, et s'approcha pour s'enquérir.

Combien croyez-vous qu'il y ait d'hommes intelligents dans cette foule? lui demanda le charlatan.

Le médecin expérimenté, répondit: "Vingt-trois ou vingt-quatre au plus." — Eh bien, ceux-là sont vos clients, répliqua le hableur, les autres sont les miens."

GAETANE DE MONTREUIL



New York's Supreme Hotel Value...

SINGLE
from
\$2.50
daily

DOUBLE
from
\$4.00
daily

SUITES
from
\$7.00
daily

And that's no idle boast. Just "ask the guests who stop here."

Not only the newest hotel in New York but the most centrally located.

1000 ROOMS

... Each with a **RADIO**, a **PRIVATE BATH** and **SHOWER**, **Circulating Ice Water** and **Large Closets**. Many **Other Features**.

**1000 HOMES UNDER ONE ROOF
IN THE HEART OF TIMES SQUARE**

The New
€ HOTEL
EDISON
47th St. West of B'way, NYC

COMME JADIS

(Suite de la page 25)

De gais propos s'échangeaient de groupe en groupe, on s'offrait des bonbons dans des sacs de papiers jaunes, des tranches d'une orange écartelée.

— Regarde à droite, me commanda Henri, dernière rangée de chaises.

— Quelle est cette jeune femme voilée?

— Je ne la connais pas.

— Alors, pourquoi me la désignes-tu?

— C'est sur sa voisine que j'attirais ton attention.

— Qui est-ce?

— Marthe Leray. Une personnalité étrange, sympathique, connue et vénérée "sur les Ponts", à l'égal... oui, d'une sainte... une sainte libre-penseuse, hélas!...

Mais, je n'écoute pas, je demeure l'oeil rivé à cette toile trouée, hale-tant, me refusant à croire cette chose possible: Jacqueline Maurane au milieu de l'assistance anonyme... Une voilette épaisse ne me permet pas de distinguer ses traits, je la retrouve pourtant à n'en pouvoir douter une seconde, à ses gestes familiers, à ce doigt mince qui remonte une mèche de la nuque, à la tête dont je devine la finesse à travers le voile qui s'incline à droite pour se redresser aussitôt d'un mouvement de jeune bête indomptée. Je la retrouve dans mon souvenir, si vivante et si semblable, que je crains une lâcheté... Que vais-je faire?... Aller la saluer?... Quelques minutes retrouver l'illusion?... Pourquoi suis-je venu?... Minnie, pourquoi m'avez-vous amené ici?...

— Viens, répète mon ami en cherchant à m'entraîner. Je résiste. J'ai le désir violent, éperdu de ses yeux. Tant qu'elle sera l'énigme, le sphinx, ainsi voilée, je ne serai pas sûr de moi. Il faut que je découvre l'abîme des prunelles ardentes où s'est ensevelie ma jeune foi, tout mon espoir juvénile...

Cependant, l'heure annoncée de la conférence passe. Les montres de nickel et d'argent commencent à sortir des goussets. Une onde d'impatience glisse sur la houle des têtes. Un pied timide bat une mesure, d'autres plus hardis se joignent à ce concert de semelles qui ne tardera pas à devenir bruyant. Par intuition, Henri a deviné le drame intime qui se joue en mon coeur.

Gérard, tu vas te retirer dans le petit bureau; j'annoncerai aux camarades qu'un malaise subit t'empêche de parler, et, avec l'aide de quelques-uns des jeunes gens du patronage, nous improviserons un concert... Viens... Crois-moi, Marthe Leray désirait t'entendre, elle m'a demandé deux billets, j'ignorais pour qui était l'autre...

Je dégage mon bras de son étreinte.

— Attends...

La voilette de dentelle remonte jusqu'à la ligne des sourcils bruns, laissant à découvert le bas du visage. Je ne m'étais pas trompé, c'est bien Jacqueline Maurane. C'est elle. A la flamme vacillante du bec de gaz, elle m'apparaît toujours belle et je m'étonne que rien ne tressaille en moi

de l'amour ancien, que, durant cet après-midi, sans oser me l'avouer, je croyais encore palpitant en moi. Bien plus, j'éprouve la sensation délicieuse du convalescent retrouvant la libre fonction d'un organe longtemps douloureux. Je comprends le sens de la phrase qui jadis m'a déchiré: "Je ne vous aime pas. En vous, j'ai aimé l'amour et c'est tout."

L'atmosphère de la salle doit être étouffante. Des femmes s'éventent avec la main. Le mouchoir minuscule de Jacqueline voltige comme un papillon blanc autour de son visage. La voilette s'abaisse. Je me tourne vers Maignan.

— Quand tu voudras, mon cher.

Lui, ne comprend pas.

— Pardonne-moi, je te jure...

— Te pardonner quoi?... Je viens d'acquiescer une certitude qui me vieillit ou me rajeunit de dix ans, je ne sais plus. Ai-je beaucoup vécu pendant six minutes, ou le passé s'est-il aboli et suis-je revenu à mes vingt ans?

— Acceptons cette dernière hypothèse, s'exclama joyeusement Maignan.

Minnie, quand le rideau se fut levé, après que mon ami m'eut présenté en quelques mots chaleureux et trop flatteurs, je laissai un long silence planer. Ce ne fut pas un moyen d'orateur cherchant à s'imposer à ces simples. Au-dessus de ces visages déjà recueillis et attentifs, j'évoquais l'image d'Herminie, douce et vaillante, dont l'âme a ressuscité en vous; à toutes deux je dédiai mentalement ce premier effort vers un idéal d'amour humain.

Vous recevrez par le même courrier, mon amie, le texte de ma conférence. Ce soir, je vibre d'émotions diverses. Je ne trouverais pas le sommeil. J'ai besoin de descendre en moi, jusqu'au fond mystérieux où s'élaborent les intimes pensées, celles qui échappent au contrôle de notre volonté... Je dois me ressaisir, mesurer la distance que les mots ineffaçables ont mis entre elle et moi être certain que pour toujours j'ai échappé à la domination des prunelles ardentes...

Minnie, je vous écris comme un pauvre homme que l'orgueil a abandonné et qui cherche le refuge de la tendresse maternelle pour laisser librement paraître sa lamentable faiblesse... Minnie, la face pâle de Jacqueline, à la chair laiteuse, éclatante comme une fleur de luxe parmi ces visages brunis, tirés, vieillies par le travail. Je savais qu'elle lèverait son voile, et cependant la tache claire me troubla d'une fascination imprévue. Je me raidis de tous mes nerfs, je fis appel à ma raison, à mon coeur endolori. Je retrouvai mon sang-froid. Je parlai. Maignan m'avait dit: "Aimer les hommes et le laisser transparaître, c'est la grande science pour vaincre." Ma voix eut des intonations inconnues à mes propres oreilles, une flexibilité que je n'avais jamais atteinte pour réciter d'harmonieux poèmes.

En vérité, était-ce eux, les humbles,

PENNSYLVANIA AVENUE and BEACH

The SEASIDE

VALEUR EXCEPTIONNELLE
EN FACE DE LA MER

Chambre et repas à un taux
aussi bas que

\$5. par jour Taux spécial
à la semaine

Balcons ensoleillés où l'on
vous sert du bouillon chaque
matin. Cuisine renommée pour
sa supériorité. L'eau de l'océan
courante dans toutes les cham-
bres avec bain.

Garage sur les lieux
Argent canadien au pair pour
chambre et repas.

HOTEL PRESIDENT

48th St. West of Broadway
New York

Vous offre le meilleur service
à New York.

Chambre simple \$2.50 par jour
Aussi.

Chambre simple: \$3.; \$3.50; \$4.00
Chambre double:
\$3.50; \$4.00; \$4.50

400 chambres avec bain et
R. C. A. Radio.

GARAGE GRATUIT

Taux spéciaux aux touristes.

L'Hôtel situé à portée de tout.

JEAN-S. SUITS, gér.
TOM YORE, asst.-gér.

que je voulais atteindre? Etrange contradiction du coeur humain. Sous les ondes caressantes et sympathiques, tous les regards se concentraient en un faisceau de rayonnante communion. Je me laissais subjugué par la foule, afin d'échapper aux prunelles fulgurantes qui me guettaient, s'attachaient aux mouvements de mes lèvres, aux palpitements de mes paupières. J'aurais dû soutenir leur éclat. Je le voulus. La pensée qu'elle était venue, peut-être, lassée, brisée, plus humaine, vraiment femme, me rendit lâche et trop voisin de la capitulation de mes fiertés. J'eus peur de moi-même. Mon regard effleura la petite toque de chinchilla, je vis vaguement la frange rousse des cheveux mêlée à la fourrure, les lèvres s'entreouvrant sur la ligne des dents, pour un sourire. Jacqueline n'ignorait plus que sa présence m'était connue...

Veindrait-elle à moi après le rideau abaissé, entendrai-je sa voix chaude se répandre en paroles de félicitations où sa sincérité n'aurait aucune part? M'expliquerait-elle avec son apparente franchise naïve sa présence, ici, ce soir?

— Attends-toi à être assailli de questions, m'avait averti Maignan.

En effet, à l'issue de la conférence, le petit bureau fut envahi. Je répondis de mon mieux aux effusions, aux questions les plus invraisemblables sur ce Canada d'épopée que plusieurs croyaient que j'avais visité. Je pris des adresses, je promis des renseignements; je dus même m'engager pour une nouvelle conférence. Je m'impatientais que d'autres arrivants prissent aussitôt la place de ceux qui se retiraient. Jacqueline n'oserait venir, se mêler à ces groupes d'où les exclamations s'élevaient peu choisies. J'espérais et je redoutais à la fois son apparition... Quelle attitude aurais-je en face d'elle? Le passé était mort, je le sentais dans chacune de mes fibres, malgré les contradictions de mon misérable coeur.

— Tu l'attends?

Je répondis "Non" sans savoir si c'était vérité ou mensonge.

— Alors, partons.

Nous étions seuls. Je suivis Maignan par les mêmes rues parcourues avant le dîner. Minuit n'était pas encore sonné. Les devantures basses de



Clairvoyante Cartomancienne

Le Présent... L'Avenir... vous seront dévoilés par Mademoiselle Jeanne, qui possède plusieurs années d'études dans les sciences de la cartomancie. Ses révélations vous surprendront, et seront pour vous un guide précieux. Lit dans les cartes comme dans un livre. Coupez le paquet de cartes trois fois, dites-nous quelles cartes vous avez retirées, et envoyez 50 cents en bon de poste. Correspondance confidentielle. Pourquoi retarder. Ecrivez dès aujourd'hui.

Adressez:

Mademoiselle Jeanne

Casier Postal 1100

BEAUCE-JONCTION, Qué.

quelques buvettes de dernier ordre répandaient une clarté douteuse sur le trottoir. Une porte ouverte, puis refermée sur un homme titubant faisait refluer une odeur chaude d'humanité misérable, saturée d'alcool, dans l'air humide qui montait des bras de la Loire. Les passants étaient rares, des silhouettes inquiétantes rasaient les murs. Une femme marchait devant nous, son pas élastique la portait droite, sans une hésitation pour franchir la bouche béante des corridors sinistres. Maignan accéléra son allure et bientôt nous fûmes à sa hauteur.

— Je ne m'étais pas trompé. Quelle imprudence de rentrer seule à cette heure, dans ce quartier!

— C'est vrai, vous m'avez fait peur, Maignan!

— Je ne plaisante pas, Marthe. Les Ponts ne sont rien moins que sûrs,

(Suite à la page 33)

COMBIEN DEPENSEZ-VOUS
PAR AN POUR LA MALADIE
DEPENSERIEZ-VOUS
UN DOLLAR POUR LA SANTÉ ?

ABONNEZ-VOUS ALORS
IMMÉDIATEMENT AU

BIEN-ETRE

La revue pour la santé du corps et de l'esprit

Une véritable mine de renseignements et conseils d'hygiène
préventive, de médecine naturelle et de culture physique.

Rédigée à l'intention et à la portée de toute la famille.

OFFRE SPECIALE

Aux nouveaux abonnés nous offrons en plus de la Revue,
comme prime, un exemplaire du traité d'éducation sexuelle:
"QUOI DIRE — COMMENT DIRE — QUOI FAIRE" du
Docteur Mercier.

BULLETIN D'ABONNEMENT ET PRIME

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de.....1932

Ci-inclus la somme de \$1. en paiement.

Nom et prénom

Adresse

Comté Province

L'emploi de ce coupon n'est pas absolument nécessaire. Si vous le préférez,
adressez votre nom et adresse et votre remise à: Le BIEN-ETRE, Hull, Qué.

Pour une chose aussi importante que la santé N'HESITEZ PAS!

COMME JADIS

(Suite de la page 31)

à minuit, et vous, aussi bien qu'une autre vous vous exposez aux pires aventures en les traversant seule.

Une irritation sourde perçait dans la voix de mon ami.

— Voyons, ne grondez pas et présentez-moi notre talentueux conférencier.

— Gérard de Noulaine.

— Marthe Leray, se nomma elle-même la jeune fille dont je distinguais mal les traits.

— Etudiante en médecine, précisa Maignan.

— L'étalage de mes titres est-il nécessaire? demanda-t-elle en riant.

Je la devinai jeune, très gaie, aux inflexions de sa voix et de son rire.

— J'en connais déjà quelques-uns, dis-je en souriant.

— Vraiment? Alors vous savez que je suis une affreuse libre-penseuse, que votre ami déteste? C'est tout juste s'il consent à me confier quelques pauvres malades!

— Vous avez toute l'estime de Maignan, Mademoiselle.

— Oh! je sais. Il vous a dit: "C'est une sainte laïque..." Le pire compliment qui me puisse venir de lui.

La sombre rue s'égayait de son rire clair.

— Mais laissons cela. Je veux vous dire, Monsieur, quelles deux heures charmantes vous m'avez fait passer. Ce Canada immense, c'est toute une révélation. Je vis ma vie de tous les jours, dans l'étroitesse de ce quartier que je n'ai même pas à quitter pour me rendre à l'hôpital. Ce fut une échappée, une lumineuse échappée... Vous avez parlé en poète. On m'avait dit d'ailleurs que vous l'étiez.

— On vous l'avait dit?

— Oui, et je voudrais que vous eussiez pu entendre en quels termes...

— L'opinion de Mademoiselle Maurane est flatteuse.

Maignan posa la question que je refrénais.

— Vous connaissez Mademoiselle Maurane?

— Peu et beaucoup; comme on peut connaître Jacqueline. Nous sommes condisciples. Nous avons préparé notre bachelot ensemble, alors que son père enseignait au Lycée de Nantes. Je l'ai rencontrée, hier, tout à fait par hasard. Elle arrive de Bordeaux, la nouvelle résidence du professeur, et ne fait que traverser Nantes. Je lui avait parlé incidemment de la conférence de ce soir. Elle est curieuse d'étudier tous les milieux et dira elle me dit connaître M. de Noulaine et être très désireuse de l'entendre. C'est une étrange nature qui attire et inquiète... Oh! pardon, fit-elle en se reprenant, j'oubliais qu'elle est de vos amies, Monsieur.

Elle ralentit le pas. La ligne des maisons s'interrompait brusquement. Des arbres gris secouaient doucement la tête au-dessus d'une grille en fer forgé.

— Me voici chez moi, ici ou là, dit-elle en indiquant le petit hôtel particulier dont on apercevait une fenêtre, illuminée, à travers les squelettes des arbres.

— Bonsoir! Ma vieille maman veille

encore. Qui sait combien de chapelets, elle a égrenés pour obtenir ma conversion! Au revoir, ami, merci, tous mes mercis les plus sincères, Monsieur.

Je serrai la petite main ferme et chaude sous le gant. Après que la grille se fut refermée sur Marthe Leray, nous continuâmes notre chemin d'un pas plus rapide sans échanger une parole. Je n'avais pas à attendre de confiance; j'avais entendu passer rapide, à travers l'intonation d'une phrase, la douleur sourde inarticulée: Henri Maignan, le grand chrétien, l'apôtre du pays nantais, aimait Marthe Leray, la petite étudiante libre-penseuse...

A la porte de mon hôtel, Maignan impassible en prenant congé de moi, ne parut pas prendre garde à l'affectueuse sollicitude que je mis dans mon au revoir. Avant de me quitter, il eut un geste de ses larges épaules qui rejeta sa tête en arrière et qui voulait dire "Qu'importe, moi et le rêve impossible..." et tout haut il constata.

— Tu es libéré...

Mon amie, ces mots tintent à mes oreilles comme la volée joyeuse des cloches de Pâques que j'écoutais tout enfant, dans le ravissement des résurrections pressenties autour de moi.

Minnie, je défaille ce soir, de l'angoisse délicieuse fait de l'espérance du moi retrouvé. Il vient du fond de mon enfance et c'est comme une harmonie légère et gracieuse qui glisse sur l'aile de mes candeurs ferventes... Il approche et c'est toute la douceur du printemps, toute la beauté de la Foi, toute la confiance des tendresses qui s'avancent...

Entendez-vous la plainte des ans où s'enfouissaient invinciblement mes espoirs trompés et sans cesse renouvelés?

Minnie, je dois achever cette lettre. Longtemps, je me suis attardé à ma fenêtre. J'ai vu la ville s'endormir enveloppée de silence lourd et de brumes montant du fleuve. Voici l'aube. C'est un silence intermédiaire, une trêve pleine d'énergies sourdes où passent en ondes le grand souffle du réveil prochain de la ville industrielle...

Quand repartirai-je pour Noulaine? Je ne sais. Je me sens tout désespéré depuis que je me suis libéré. Je me confierai à Henri. Lui, me dira, me conseillera, puisque vous êtes, hélas! mon amie si lointaine, qu'une détresse me prend à songer aux milliers de kilomètres qui nous séparent...

Ne m'oubliez pas, j'ai besoin de votre aide pour mériter mieux l'amitié bienheureuse qui sera la sauvegarde de

Votre dévoué
GERARD.

MINNIE A GERARD

Mon cousin, je reçois votre petite lettre triste. Je n'y réponds pas puis-

(Suite à la page 35)

Le thé le plus en demande

LE THÉ "SALADA"

235-F

'Tout frais des plantations'

Aux Futures Mamans

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous au

CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE

245, rue Cooper, Ottawa, Ont.

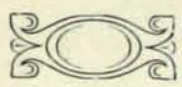
Nom

Adresse

Date probable de la naissance attendue.....

Nom du médecin retenu.....

Adresse du médecin.....



Nos Concours Littéraires



EN ROUTE POUR L'EXIL

Mlle Herménie des Landes, de Bréboeuf est lauréate pour le présent mois. Nos félicitations.
— La Direction

Je partais, j'allais m'exiler dans un coin perdu des Laurentides. Papa et mon frère étaient venus me reconduire dans le train qui devait m'emporter et je les avais embrassés avec effusion, le sourire aux lèvres. Mais, un départ n'a-t-il pas toujours son côté nuageux? Je sentis descendre une ombre dans mon cœur et, comme j'allais l'analyser, j'entendis un rauque sanglot, près de moi. Laissant l'ombre, je tournai les yeux et j'aperçus, une tête blonde collée sur les carreaux vitrés qui s'ébranlaient déjà; je vis deux petites mains tremblantes effleurer la bouche pour l'envoi des derniers baisers... puis la tête blonde, lentement, revenir rouler sur le vert sombre et velouté du haut dossier.

Discrètement j'étudiai l'éplorée voyageuse. C'était presque une enfant, on lui donnait seize ans, mais une enfant si jolie! Les sanglots s'étaient vite atténués; seules maintenant les larmes coulaient sous les paupières closes, pressées, pressées et, allaient se perdre dans les laines blanches de son gilet. La figure était très pâle et l'on concevait facilement que le chagrin était profond. Comme elle était petite! Elle paraissait à peine, toute blottie dans le fond de son banc. On était aux premières semaines de janvier; une élève retournant en pension, sans doute, en pleurant l'exil qui l'attendait et le regret des vacances passées.

Alors, j'imaginai que le chagrin ne serait pas de longue durée; d'ailleurs, à leur tour, les larmes cessaient, le mouvement régulier du train qui berçait ma charmante voyageuse semblait endormir la souffrance dans son cœur. Comme elle, je fermai les yeux, écoutant monter, en mon intérieur, le souvenir de mes jeunes départs, sentant renaître ensuite l'ombre de regret qui s'était abattue sur moi, un moment, au départ et que l'enfant blonde avait empêché de se préciser.

— Tiens, bonjour, Simone!

De nouveau, mon regard fut attirée vers ma compagne.

Un grand jeune homme lui tendait la main dans un élan affectueux.

— Je savais de te voir dans le train, Robert m'a parlé de ton départ, hier soir. Tu retournes à Ste-Agathe?

— Oui.

— Au Sana?

— Oui.

— Le climat t'est très favorable et c'est pour cela, sans doute, que tu retournes déjà?

— Oh! je suis toujours au même point; je dis à maman que ça va mieux pour l'encourager, pauvre maman, mais moi je ne me constatais guère plus de forces...

— Ca ne te coûtait pas trop de repartir?

— Ah! je commence à m'habituer, c'est la troisième fois que je retourne... Ca me tentait bien de demeurer plus longtemps, va, mais je n'en pouvais plus, déjà... Jamais je ne me serais crue si faible. Je vois ça; en arrivant ils vont me remettre au lit et j'en aurai pour un mois... C'est toujours comme ça; je me sens mieux là, pendant quinze jours, puis tout d'un coup, crac... faut tout recommencer... Chez-nous ils sont tous si gais, si brouillons que je m'y sens un peu dépaysée... Moi, c'est presque la mort... Au Sana au moins ça me ressemble un peu. Et puis on s'habitue à tout, tu sais...

Elle avait débité tout cela, lentement, avec un air de douce résignation; puis elle avait dit la dernière phrase avec un petit ton malicieux qui lui allait si bien! Là, elle déclarait qu'elle était ennuyée de parler d'elle et réclamait des nouvelles de la femme de son cousin et de ses petits enfants. Elle raconta des histoires et son rire perlé se fit entendre à maintes reprises.

Etait-ce vrai? Elle avait vingt ans! Et elle s'exilait au Sana de Ste-Agathe parce que la tuberculose la menaçait, elle si jeune, si candide, si jolie et si bien faite pour l'amour, la tendresse et l'espoir. Quoi? La pensée de la mort se nichait sous ce jeune front, les sanglots qui la secouaient au départ étaient faits de désespérance et le rire qui s'égrenait cachait toute l'angoisse d'une âme ardente qui appelle la vie et qui se sent descendre vers la mort! Et je compris combien mon exil à moi était doux, moi qui étais prête à me laisser abattre et qui n'aurais pu rire comme elle, je le savais, tant un rien m'abat et me rend morose!

— Tu débarques ici, à St-Jérôme?

— Oui. Bonjour, Simone, bon courage et surtout, remets-toi vite, tu sais, tout le monde a hâte de te voir revenir en ville, pour tout de bon.

Et le train s'arrêta, repartit. Et Simone soupira, rabaissa ses paupières sur ses prunelles brunes. A Ste Agathe, elle me faussa

compagnie. Toujours avec cet air de morne lassitude elle descendit du wagon; je la vis monter dans un taxi, se reblottir dans le recoin du siège, la tête blonde se renfrogner dans le haut col de fourrure et, telle une fée de rêve, disparaître...

Simone, chère inconnue, ma pensée continua de vous poursuivre tout le reste du voyage et, encore, souvent, elle va vous chercher derrière les murailles du Sana, votre prison. Premièrement, je vous ai plainte un peu, vous croyant une pensionnaire de quelques couvents laurentiens, mais quand j'appris, ô surprise, que vingt ans s'étaient nichés en votre petite personne, que la tuberculose s'était emparée de vous, que l'hôpital était votre refuge, que la pensée de la mort habitait votre front en même temps que cette ardeur de vivre si légitime à vos vingt ans, j'ai compris le pourquoi de vos larmes; je comprends tout ce qu'il faut de résignation pour se détacher ainsi de tout ce que l'on aime, s'enfermer dans la solitude avec, pour unique tableau, la vie joyeuse qui s'en va, l'ombre et la faiblesse qui emportent, la lente agonie des tuberculeux qui s'en vient. Car, dut-on renaître à la guérison, à la vie, se savoir pris de ce mal qui pardonne rarement doit donner une idée de ce qu'est la séparation dernière, n'est-ce pas, Simone, mie inconnue? Quand j'ai vu votre jolie figure se transformer, le sourire s'attarder sur vos lèvres, la jeunesse illuminer vos prunelles, je vous ai admirée de savoir sourire encore, si bien, malgré le deuil de votre âme. En vous disant adieu, tout bas, quand je vous vis disparaître, je sentis profondément, dans mon cœur, que je vous aimais et, maintenant, je garde votre souvenir comme une relique; quand je me sens lasse de lutter, seule, loin de toute tendresse, il s'agit de vous faire surgir, dans ma pensée, et je deviens toute rassérénée. Et tout cela se passe, à votre insu, sans que même vous vous en doutiez, vous ignorerez toujours que je vous aime parce que vous êtes un peu mon réconfort à moi, qui hélas! ne puis rien pour vous...

"Mon Dieu, bénissez-les toutes, les jeunes fleurs qui s'étiolent loin de toute affection, trempez leur âme de forces surnaturelles afin qu'elles se sentent heureuses de mourir en exil, pour Vous!"

Herminie des LANDES

L'ANNÉE BISSEXTILE

Cette année est la bissextile,
Février s'allonge d'un jour.
Mesdemoiselles, le temps file,
Profitez-en, c'est votre tour.
Allez dire au célibataire
Qui s'éternise dans l'ennui:
"Venez, mon ami, je veux faire
Votre bonheur, dès aujourd'hui;

Nous serons heureux en ménage,
En y mettant quelque talent.
Hâtons-nous, l'amour n'a pas d'âge,
Mais on vieillit en attendant.
Dieu ne vous a pas mis sur terre
Pour vivre seul dans la maison;
Votre existence solitaire
N'a plus de rime ni raison.

Il n'est pas besoin de richesse
Pour être heureux en nous aimant.
Je vous apporte la sagesse,
Acceptez-la tout simplement."
Cette année est la bissextile,
Février s'allonge d'un jour,
Mesdemoiselles le temps file,
Profitez en, c'est votre tour.

GAETANE DE MONTREUIL

COMME JADIS

(Suite de la page 33)

que vous avez eu la lettre incohérente faite de tous les brouillons, et celle à laquelle était jointe la photo de Minnie travestie en Herminie. Quel enfantillage! Souvenez-vous que je suis un peu une sauvagesse... Je vous avoue avoir passé la robe à falbalas bien avant la séance de pose devant le kodak. Un soir la tentation de la moire glacée fut trop forte... Toute frémissante de mon audace, j'ai lu, ainsi parée, le *Roman d'antan*... Je deviens ridiculement romanesque. J'ai des pitiés stupides pour un poulet écrasé, le chagrin d'un veau séparé de sa mère me jette dans une commisération idiote. Moquez-vous!

Je voudrais un printemps hâtif qui me rendrait à mon activité. Nous n'aurons pas le dégel avant plusieurs semaines, cependant les mottes de terre noire commencent à percer sous la couche mince de neige, qui recouvre les buttes. J'attends. Ma vraie vie c'est la vie au plein air. Je m'impose durant l'hiver certains travaux d'intérieur; parfois il me semble que l'accablement m'endort du même sommeil léthargique que celui où sont plongés les champs depuis des mois. Le premier triangle de canards sauvages, je le guette. C'est moi qui le signale, chaque année, dans le ciel clair encore frileux. Et puis viendront les oies sauvages qui déchirent la nuit d'un long cri de souffrance... Oui, j'attends le retour des choses qui marquent les étapes de ma vie et me rendent ma personnalité.

J'en prends l'habitude: j'ai laissé dormir ce commencement de lettre. Je vous l'envoie néanmoins.

Ah! l'amitié merveilleuse que me révèle votre chère lettre, sous trois enveloppes, écrite de Nantes. Je voudrais répondre de toutes mes confiances à toutes vos confiances.

Je lirai votre conférence. Que vous ayez parlé en poète de mon pays, je n'en suis pas surprise. Je vous remercie de l'avoir fait mieux connaître et un peu aimé. Après avoir lu, je vous dirai sincèrement mon opinion sur votre travail. Ce soir, je voudrais vous parler seulement de cette rencontre qui me paraît tellement prodigieuse, sortie d'un chapitre de roman. Mon trouble, mon émoi, à la simple évocation de cette image, me permet d'imaginer votre trouble, votre émoi. Quand vous lirez ces lignes, peut-être vos chemins se seront-ils de nouveau croisés...

Gérard, sa présence ce soir-là, ce besoin de vous revoir, de vous entendre, sa fuite devant votre attitude calme, presque dédaigneuse, tout cela m'a secouée d'un grand doute. J'en suis ébranlée. Si je me taisais, je pêcherais contre notre amitié... Je désire tant votre bonheur... Je me remémore la scène de la bibliothèque. Je vous vois dressés l'un en face de l'autre, épuisant en un conflit de vos volontés et de vos orgueils tout le bonheur futur possible...

Dix minutes, une heure peut-être, j'ai médité sur la phrase ci-dessus. Ai-je le droit de jeter le doute dans

vos chemins? Que sais-je moi, de ces sirènes entrevues à peine au cours de la lecture rapide de quelques romans? Pourquoi viendrais-je vous dire: "Retournez-vous, elle revient sur ses pas, celle que vous avez vue partir dure et orgueilleuse..." Pourquoi? Pourquoi... Parce que votre main a tremblé en écrivant certains mots. Parce que j'ai peur que, le bonheur repassant à portée de votre voix, je ne sache pas dire à temps: "Mon ami, regardez..." Vous l'aimiez tant, l'enfant rousse et ardente de votre enfance! Etes-vous de retour à Noulaine? Avez-vous cherché la trace de son pied d'enfant sur le sable des allées, le nimbe fugitif que ses cheveux roux plaquait sur les boiseries sombres?...

Je vous vois à la poursuite des souvenirs; je les vois, ces souvenirs, se lever, revivre, rattacher le présent au passé, rapprocher le visage laiteux de l'adolescente à la face pâle au bord de la toque de chinchilla, reconstituer les gestes familiers des mains palpitantes comme des ailes... Je les vois, tous les souvenirs de votre passé d'amour, s'agripper à votre cœur, et j'ai l'étrange impression qu'ils m'appellent à l'aide...

Hier, je revenais du bureau de poste où j'avais trouvé votre lettre. Je ne voulais pas l'ouvrir avant d'être rentrée chez moi. J'activai mes *cayeuses*. Le chemin d'hiver traverse la cour de plusieurs fermes. Je répondais d'un signe de tête distrait aux enfants qui écrasaient leurs frimousses contre la vitre des fenêtres. C'était l'heure du soir qui ramène brusquement la nuit dans nos contrées sans crépuscule. L'ombre s'étendait sous les branches des épinettes et escadait les cimes encore éclairées par un dernier rayon de soleil couchant. Un *hululement* partit d'une branche et un autre lui répondit, lointain, et d'autres et d'autres encore; on eût dit que l'épinetière n'était habitée que par des chouettes et des grands ducs. Un vol ouaté et lent, d'oiseau de nuit mal éveillé, traversa le chemin étroit, effleurant presque les oreilles des chevaux. Le vent fit grincer des corps d'arbres morts, et se plaindre des arbres vivants. Puis, ce fut un silence où frissonna un peu d'angoisse. J'avais laissé les guides tomber sur mes genoux; mon "team" s'était mis de lui-même au pas. Je ne savais rien de votre lettre et pourtant je pressentais l'émotion qu'elle devait m'apporter. Au-dessus de ma tête, dans le sens de la route, un chemin clair et bleu s'étendait. Enfant, j'aimais la bande de ciel qui se dessine entre les hautes futaies, au-dessus de la masse sombre des forêts inextricables; je l'aime toujours. A se guider sur ce ruban aérien, on ne s'égare jamais.

Gérard, je me plais à vous sentir voisin de l'amitié de M. Maignan; cela me rassure. Je vous vois dans l'action à ses côtés. Si vous saviez quelle fierté j'éprouve, à la pensée de la tendre et délicate valeur que l'on découvre si aisément sous la nonchalance de l'artiste! Mon affection pour

vous a d'amusantes nuances d'orgueil maternel, et vous êtes quand même le grand frère de votre petite sœur,

MINNIE.

GERARD A MINNIE

Nos lettres se croisent sur terre et sur mer; elles se rencontrent, convoquant notre amitié qui m'apparaît de mieux en mieux comme un joyau sans prix; elles se hâtent de réparer le temps où nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Concevez-vous, Minnie, que ce temps-là ait pu exister? Je le perçois d'une façon aiguë. C'était la période nocturne où mon âme, inassouvie par des semblants d'amitié qu'on lui offrait, s'affolait de détresse et de solitude, se tendait douloureuse vers un idéal qui l'entraînait toujours vers plus de déception. Comme vous étiez loin, Minnie et comme j'ai dû souffrir avant d'arriver à vous! Je me souviens. Parfois, le soir, je livrais ma peine au vent qui passait rudement, sans m'entendre, et je retombais accablé, livré à l'âpre désespoir de celui qui fut trahi. Vous êtes venue. Vous êtes venue avec des mots méchants et méprisants d'abord, mais vous aviez l'âme haute et bonne, vous étiez celle dont l'amitié relève, soutient, conduit: je vous ai reconnue, j'ai tendu la main et vous l'avez prise.

Minnie, je connaissais votre beauté intérieure dont la jeune splendeur, close loin des vulgaires contingences, éblouit ineffablement, et voilà que vous me découvrez le secret adorable de votre beauté extérieure... Je suis demeuré une longue minute sans oser un geste devant la révélation subite du petit portrait, et puis, petite sœur amie, j'ai posé dévotieusement mes lèvres sur le pied étroit qui dépasse la lourde robe d'aéule. Ce fut un hommage infiniment respectueux qui allait à vous et à Herminie...

Oui, vous lui ressemblez. C'est la même tête fine et fière posée sur le col mince incliné, cher aux peintres du XVIII^e siècle. Vos boucles sont plus sombres, dites-vous. J'imagine qu'elles doivent avoir les tons nuancés et chauds de nos vieux meubles beaucerons taillés en plein chêne. L'arc volontaire du sourcil, la coupe longue de l'oeil est identique, et c'est par le regard surtout que s'accroît la ressemblance. Et puis, petite amie, ce que vous ne me faites pas remarquer, ce qui amusa mon attendrissement, c'est la mouche coquette que l'estampe et le portrait signalent au-dessus de la lèvre. Par cela, vous êtes encore du XVIII^e siècle, et tout à fait Herminie!

Je n'ai pas encore réintégré Noulaine. Maignan me tient et ne semble pas vouloir me lâcher. J'accepte sa tyrannie joyeusement. Vous m'avez conduit, vous et lui, vers des quartiers de Nantes que j'ignorais. J'ai vu des gens à la physionomie haineuse et chez qui un mot, moins encore, un geste, amenait un sourire. Ce sourire, c'était comme une joie neuve qui me communiquait une candeur inconnue. Je crains de jouir en dillettante de cette poésie grossière, nouvelle pour mon raffinement. "Tu viendras à l'amour, m'assure Maignan". Je secoue la tête. Sais-tu où je vais? Parfois une épouvante me prend au contact de ces misères que je

NEW YORK?
THEN IT'S
The COLLINGWOOD HOTEL

Un bon hôtel dans un endroit paisible et moderne. Attractions de toutes sortes. Dans le centre des affaires.

Attention spéciale aux dames voyageant seules

COUT

Chambre seule, de \$2.00, à \$12.00 suites

Seth H. Moseley, propriétaire.
John W. Gannon, gérant-directeur.

Entre 5^{ème} Avenue & Broadway,
sur la 35^{ème} rue,
New-York.

HOTEL CHELSEA

ATLANTIC CITY

Sur le Boardwalk

Souhaite chaque jour la bienvenue à ceux qui ont choisi la plus belle saison pour prendre leurs vacances.

Tout le confort possible.

Des hôtes distingués.

Taux spéciaux pour la saison d'hiver pour les deux plans.

Nourriture délicieuse,
Concerts de nuit.

Une aile de 10 étages récemment ajoutée et à l'épreuve du feu.

THE CHELSEA

L'Hôtel le plus hospitalier
Sur le Boardwalk.

n'aborde pas toujours sans un frémissement de tous mes nerfs. Je veux m'évader. Il me semble qu'une force tendre et douce, émanée de quelque puissance invisible, me fixe au spectacle de la vie trop longtemps ignorée et découvert soudain. J'hésite entre les enthousiasmes nés sous la parole chaude de mon ami, et le dégoût de la lutte impossible contre la marée montante des souffrances humaines. Il me faudrait votre vigueur intacte ou l'admirable foi apostolique d'Henri. Rien ne le rebute. Lui l'homme riche, consacre uniquement son temps

(Suite à la page 37)

MIAMI BILTMORE

CORAL CABLES
MIAMI FLORIDA

Marcel A. Cotschi, Directeur-gérant.



Ouvert sous une nouvelle administration, l'hôtel Miami Biltmore apporte aux touristes d'hiver, l'opportunité de se fixer à l'hôtel le plus somptueux et le plus fréquenté, à des prix populaires. Construit en 1925, le clou de la saison dans l'histoire de la Floride, alors qu'aucune dépense ne paraissait superflue pour pourvoir au luxe et au confort des hôtes, le Biltmore est un chef d'oeuvre d'architecture, situé au sein d'une magnifique nature, entouré par le superbe court de golf du Miami Biltmore Country Club. Des accommodations sont prévues tant pour les chambres simples que pour les suites, avec ample logement pour les domestiques attachés à la famille. L'ameublement luxueux et le plan spacieux de l'hôtel Biltmore le rendent particulièrement confortable et lui donnent l'atmosphère du chez soi. Et malgré tous ces avantages extraordinaires, ses taux restent dans la limite d'un modeste budget de vacance. Le Biltmore Country Club a été reconstitué et de nouvelles améliorations ont été apportées pour les hôtes de l'hôtel, soit pour le bain, la pêche, le tennis, la promenade ou tout autre sport.

Ouvert dès le 16 janvier 1932.



Le Miami Biltmore Country Club, adjoint à l'hôtel.

RONEY PLAZA

MIAMI BEACH
FLORIDA

N. B. T. Roney
PRESIDENT

M. Wm. McMeekin, Directeur-gérant.

Bureau, Londres: Savoy Hotel
Bureau, Paris: 3 Rue Auber.



Innovations cette année à l'hôtel Plaza, comprenant taux réduits pour les chambres... prix plus bas pour repas à la carte... déjeuner-club — dans votre chambre, si vous désirez, de soixante sous à un dollar, sans aucune charge pour le service à votre chambre... et l'excellent lunch Cabana à un dollar et cinquante, servi aux tables placées près du grand étang, dans les jardins ou sur la grève. Le Roney Plaza est le rendez-vous favori des amis de la gaieté et offre une foule d'amusements et beaucoup de confort SANS DEMANDER UN SOU DE PLUS. Là, vous pouvez flâner depuis le déjeuner jusqu'au coucher du soleil... musarder près du ressac ou de l'étang... luncher sur la grève... jouer au bridge sous un dôme "Cabana"... prendre des bains de soleil sur la grève au sable fin... danser les derniers rythmes à la mode dans le jardin du bal... vous mêler à de joyeux hôtes cosmopolites dans une atmosphère de beauté et de paix... vous gorger de repos, de soleil et de bonheur...

Ouvert depuis le jour de l'Action de Grâces.



Le Roney Plaza Cabana Club et les Jardins de Palmiers.

PHILOSOPHIE-SCIENCE

Nous inaugurons aujourd'hui une nouvelle section littéraire et surtout scientifique. Tant de problèmes s'imposent de notre temps à l'attention des hommes qu'il est absolument nécessaire que le grand public soit initié aux sondages que la science et la philosophie pratiquent incessamment dans les mystères de la nature.

Il ne s'agira pas ici de découpages dans les abondantes revues scientifiques qui nous viennent d'Europe mais plutôt d'études approfondies des phénomènes naturels. La documentation sera soignée, fouillée; rien ne sera laissé au hasard. Nous espérons, très humblement, apporter notre aide à la grande cause de la science et plaire davantage à nos nombreux lecteurs.

La Direction.

✱ ✱

LE RIRE:

Phénomène Psychique et Physique

Théories de Bergson et Nicolardot.
(Commentées)

HENRI BERGSON, dans sa remarquable étude sur le rire, affirme d'une façon catégorique que le comique ne peut être engendré que par ce qui est proprement humain. Pour lui, la comédie trouve son facteur essentiel d'existence dans l'homme qui devient en quelque sorte un critérium de comparaison remplissant à la fois les fonctions d'évaluateur et de boussole, une figure servant de base en notre imagination à tout un échafaudage d'images, ou plutôt un centre d'attraction, un point de repère vers lequel ces images convergent. "L'homme, dit Bergson, a été défini par plusieurs philosophes" un animal qui sait rire", ils auraient pu dire un animal qui fait rire".

Un costume extravagant, une maison de construction bizarre peuvent certes susciter le rire, mais le comique n'est pas causé d'une manière intrinsèque par cette pièce d'étoffe ou la forme de cet édifice, mais plutôt par l'agencement des couleurs, les contours, la juxtaposition industrielle des parties, en un mot par toutes les transformations que l'homme a fait subir à l'un et à l'autre objet. L'homme imprègne tout ce qu'il touche de ses idées, sur tout il appose sa marque personnelle, et c'est en cette constatation souvent inconsciente

de l'acte humain que réside la signification même de notre rire et l'impression comique qui le provoque. Maintenant étudions la question sous un angle quelque peu différent. Voyez ce chat maigre, bête famélique au corps fragile, anguleux, à la mine ascétique, austère, au caractère maussade, irascible; mais ne manquez pas de jeter aussi un coup d'oeil sur cet autre chat tout bouffi de graisse, ronronnant sans cesse, et qui prend des poses bouffonnes, ne les trouvez-vous pas tous deux d'un comique irrésistible? Oui, parce que dans votre imagination s'établit une analogie entre le premier animal tout de dignité et un monsieur de vos connaissances, un type comme il faut, guindé, sec et constipé! Le chat gras aussi vous rappelle quelqu'un, vous reconnaissez en lui un ami à vous, un petit bout d'homme dodu, bedonnant et sans cesse turlupinant. C'était bien le cas de ce jeune enfant fort mal élevé qui, au cirque, avait soudain pouffé de rire, le petit malheureux, devant une énorme guenon grise et avait dit en montrant l'animal du doigt: "vois, maman, c'est tante Titine en manteau de fourrure". Nombreux sont les gens qui font ces sortes de comparaisons, seulement ils n'en disent rien, voilà tout!

Nicolardot conteste, et avec raison, l'importance exclusive que donne Bergson à la restriction du comique à ce qui est proprement humain. Il ne condamne pas la définition de Bergson mais seulement, il la trouve incomplète, générale, et leur reproche surtout de ne pas "atteindre le ridicule à la racine".

Le rire provoqué par le ridicule, selon Nicolardot, est une détente nerveuse provenant d'un cerveau agité, sous pression. La perception cérébrale d'un contraste retient d'abord l'attention; le mécanisme de l'habitude s'arrête, l'équilibre est rompu, l'esprit analyse la surprise et de cette surprise naît spontanément le rire. Le processus cérébral est simple: l'attention intriguée par la vue de quelque chose d'insusé se cabre d'abord, indécise, puis, automatiquement elle exerce son action sur la mémoire qui alors, tel un miroir projette l'image habituelle. L'équilibre se rétablit aussitôt par cette représentation imaginaire de ce qui devrait être et de ce qui se-

rait harmonieux; ces opérations par réflexes s'effectuent instantanément par déclics nerveux.

Chez l'animal, l'organisme ne saisit que l'impression du surprenant. La bête connaît comme nous la tension nerveuse devant un fait brusque et qui sort de l'ordinaire, mais elle n'exprime pas comme nous sa surprise par le rire, c'est chez elle une simple secousse nerveuse: son machinisme cérébral subit un choc formidable, tout son corps est secoué par la peur, elle souffre, car son organisme n'a pas la souplesse ni le pouvoir d'adaptation rapide que possède le nôtre.

Nicolardot constate que les réactions animales se ressemblent toutes et que les variations électriques et chimiques de l'organisme sous une action venant de l'extérieur présente plus d'une analogie avec le phénomène de surprise et de gêne qui vient de l'apparition d'une chose bouleversant notre jeu d'association d'impressions uniformes et toujours semblables.

II

Bergson attribue une importance primordiale à l'union qu'il dit exister entre l'insensibilité et le rire.

"Le comique, dit-il, s'adresse à l'intelligence pure, il exige comme une anesthésie momentanée du coeur, l'émotion est son plus grand ennemi." Cette assertion est absolument véridique. L'homme qui prend la vie au tragique, celui qui écoute battre son coeur et souffre de voir le monde souffrant, cet individu ne connaîtra jamais le véritable rire. Il faut en quelque sorte devenir un être impersonnel, neutre, indifférent, pour goûter toute la saveur de la comédie humaine; il faut être calme et froid pour saisir le mécanisme intime des marionnettes et des pantins humains. Le rire du philosophe et du sage est un mélange de pitié, d'orgueil et de dédain. Ce qui fait le tragique de la vie c'est le déguisement, c'est le masque dont s'affublent les gens qui se croient importants et jouent leur rôle au sérieux. Quel immense éclat de rire secouerait les pauvres humains s'ils se voyaient tels qu'ils sont sans leur costume de mascarade! Et la bêtise si universellement répandue, l'homme raisonnable et sincère ne peut que la trouver d'un comique achevé, insurmontable!

Bergson ajoute que le rire est inexistant chez l'individu isolé de ses semblables. Le comique c'est quelque chose qui se goûte à deux. "Il y a dans le rire, affirme-t-il, toujours une arrière-pensée d'entente,

de complicité avec d'autres rieurs réels ou imaginaires." Il est fort probable que le rieur manifeste cet état d'esprit, mais je crois que la théorie de Nicolardot l'emporte de beaucoup par sa logique et sa clarté sur celle de Bergson. Nicolardot opine que celui qui est solitaire ressent autant de plaisir, saisit aussi bien le comique, que celui qui fait partie d'un groupe, mais la seule différence entre celui-ci et celui-là, c'est que le rire du premier n'est pas pourvu d'amplificateur, "l'écho renforceur" étant inexistant. En son essence, le rire est semblable dans les deux cas. L'imagination de celui qui est seul compense pour le défaut de compagnie.

Le rire se manifestant dans la société, Bergson conclut qu'il est un "geste social".

Envisagé à un point de vue artificiel et purement extérieur, le faux mouvement et la "raideur de mécanique" font naître infailliblement le rire. L'homme qui glisse sur une pelure de banane nous semble bien comique parce que sa chute est involontaire et qu'il n'a pu s'arrêter dans son élan. Dans le comique de caractère c'est la "raideur" morale, l'inharmonie intellectuelle qui font rire. L'avare ne voit et n'aime que ses sous. Le visionnaire n'est attaché qu'à sa toquade. Le romanesque s'emballe sans cesse, il voit l'amour partout. Cette foule immense de passionnés qui se cramponnent à des chimères et se saoulent de mots, provoquent notre rire par l'inconscience même de leur propre folie! Et notre rire alors devient véritablement un "geste social", c'est, soyons-en certains, un jugement que nous émettons et un correctif que nous employons.

III

Le manque d'adaptation du caractère à la réalité et l'insociabilité qui en résulte engendrent donc le comique. Sans aucun doute, l'absurdité comique est essentiellement parlant une illusion d'optique, un renversement plus ou moins grand des valeurs. L'aveuglement du rêveur, son attitude entêtée nous fait rire, car nous savons qu'il se leurre et que sa vue est mauvaise. Après tout, le rire est une chose fort triste! Qu'est-ce, sinon, le plus souvent du venin distillé par notre égoïsme malin!

Jean PARISEAULT.



Sans nos revues et journaux,

VOTRE BUDGET DE PUBLICITE N'EST PAS COMPLET

35 **Revue et Périodiques**
sont imprimés à nos ateliers de
la rue Saint-Denis

Notre service de vingt-quatre heures est considéré comme le meilleur et le plus rapide de la métropole. Nous imprimons tout ce qui s'imprime.

L'ECLAIREUR, Inc.
Tel. HARbour 8216*

1723-25 RUE ST-DENIS — MONTREAL

HUMBLE GERBE

Dédiée à Cousine Jeanne
(Mme Fauteux)

Huit jours déjà qu'elle repose dans le caveau familial, à côté de ceux qui lui étaient si chers, celle qu'on appelait COUSINE JEANNE; dont la plume sympathique savait si bien traduire les sentiments de son cœur fait de dévouement et de bonté; l'âme exquise qui si souvent s'est penchée sur toutes les douleurs, et a souri à toutes les joies.

Elle s'est endormie par un clair matin de janvier, seule, comme une lampe qui, doucement s'éteint, sans adieu à la vie, sans une larme, sans un regret. Sa belle âme de femme a brisé ses liens terrestres pour aller vivre éternellement Là-Haut, la grande vie des Elus.

Moi qui ai si longtemps vécu de sa vie, qui en ai connu les plus intimes secrets, je n'ai pu croire à ce brusque départ. . . Et, pourtant, je me suis penchée pieusement sur sa couche funèbre, je l'ai vue dormir, plus blanche que les lys qui l'entouraient. . .

Comme ils sont grands et profonds les desseins de Dieu qui broient dans les mains de sa justice insondable, les plus douces amitiés, les plus pures amours, qui séparent les âmes soeurs, et arrachent aux enfants, leur mère, quand ils auraient eu encore de si beaux jours à vivre ici-bas. . .

A sa fille,

* * *

C'est vers toi surtout, qui n'as même pu recueillir de ces lèvres aimées, le baiser suprême, l'éternel au-revoir, vers toi qui l'aimais tant que s'en va tout personnellement ma profonde, et discrète sympathie, je n'essayerai pas d'endormir ta souffrance au rythme des consolations banales; je la sais trop cruelle et trop profonde. Si les pleurs te sont un soulagement, pleure, laisse tomber de tes yeux cette rosée amère qui doucement relève et apaise. Tu en as, hélas! le bien triste droit; mais espère en celui qui est la bonté consolatrice, l'asile suprême de ceux qui succombent, songe qu'entre le ciel et toi, les ailes blanches d'un ange t'abritent contre le vent du malheur, pendant que les bras de la meilleure des mères te sont toujours ouverts pour t'envelopper de la même tendresse qu'autrefois, aux heures sombres de ton existence, comme si elle t'accueillait de son sourire aux heures de joie et de bonheur. Ceux qui n'ont pas la foi ne savent pas chercher dans cet espoir suprême de l'au-revoir prochain, la vraie consolation du cœur brisé. C'est pourtant dans cette véritable vie des âmes qu'il faut trouver le baume à la longue chaîne de blessures que l'on traîne avec soi dans la vie.

Tu vivras encore de longs moments de bonheur ému au souvenir de celle dont le trop brusque départ t'a si brutalement meurtrie. Quand les jours auront enlevé de ton âme les aspérités douloureuses des heures pénibles que tu traverses aujourd'hui, et

que l'image de cette mère chérie t'enveloppera d'une discrète et lointaine affection, tu constateras que jamais ici-bas l'épreuve n'est plus forte que la victime, et que Dieu mesure toujours à l'aune de sa bonté, les sacrifices qu'Il nous demande d'accomplir.

La tendresse de tous ceux qui te restent et qui te sont chers, la sympathie des amis qui te sont dévoués, te sont un gage précieux que tes regrets et tes larmes seront partagés. Dis-toi bien que la vie, malgré tout, vaut la peine d'être vécue quand elle nous a fait chérir une mère comme celle que tu viens de perdre et qui laisse à sa famille éplorée, l'héritage si précieux d'une âme d'un dévouement sans borne et d'une bonté sans égale, à ses amis, le souvenir d'une incomparable fidélité, à toute une génération, un nom sans tâche, une dignité au-dessus de tout soupçon et une distinction qui reflétait avec tant de charme et de vérité, l'âme du grand disparu de 1894. . .

Et vous, COUSINE JEANNE, qui m'étiez si chère, sur votre tombe trop tôt fermée, laissez-moi déposer la double gerbe de mes prières et de mon souvenir.

ALBERTE.

Montréal, 20 janvier 1932

COMME JADIS

(Suite de la page 35)

et sa fortune à l'étude des problèmes sociaux, à leur solution dans l'acceptation complète, absolue, de ses devoirs de chrétien. Non content de s'adonner au cercle d'études sociales qu'il a fondé au centre du quartier populaire des Ponts, il voyage à travers le département, échauffant de son éloquence rude et chaleureuse le zèle de ceux qui veulent sauver le peuple en l'aimant.

Aimer! Le mot vibre, en passant sur ses lèvres. Les ouvriers de la raffinerie Maignan, aigris par le despotisme du père, adorent le fils. L'influence de ce dernier a jugulé une grève. Par une étrange contradiction, la collaboration dans l'oeuvre de régénération sociale entreprise par ce grand chrétien, par ce pur catholique pratiquant est cette Marthe Leray, étudiante en médecine, dont je vous ai déjà parlé. Il y a, malgré tout, de telles affinités entre eux deux, qu'il est impossible qu'un jour, Marthe ne marche pas sur les mêmes routes qu'Henri, pour atteindre aux mêmes sommets. Cet amour irrévélé est une source de poignantes émotions. Leur champ d'action étant le même, il y a eu déjà entre eux de pathétiques incidents.

Le père de Marthe, le Dr Leray, inépuisable. Sa fille a recueilli son héritage de miséreux. Sur les Ponts, sa popularité est au moins égale à celle d'Henri. Aucun conflit sérieux, du reste, ne peut éclater entre eux, tant l'on devine de tact chez

Marthe Leray — et, pourquoi ne pas le reconnaître, un pur instinct féminin cherchant l'appui, la protection qui lui sera nécessaire pour diriger sa vie dans la voie qu'elle veut ouvrir.

On me fait parvenir votre dernière lettre — c'est-à-dire, celle où vous me parlez de la présence de Mlle Maurane à la salle du Patronage. Minnie, comment vous dire ma surprise en vous lisant? Vous ne me comprenez plus ou je me suis exprimé bien imparfaitement. Qu'allez-vous supposer, alors que je vous écris que je me sens libre, rendu à moi-même? Heureusement, il ne vous est pas possible de jeter le doute en mon esprit. Ma libération, je la tiens... Comment n'avez-vous pas suivi ligne à ligne ma transformation? Minnie, vous êtes trop modeste. Faut-il que je vous l'écrive en toutes lettres? Jour par jour, patiemment, avance ma volonté; je suis comme un pionnier robuste, dont vous avez maçonné de vos propres mains la constitution, que je veux dire aujourd'hui solide?...

Oui, Minnie, je le reconnais avec vous, vous devenez romanesque. Seul, cet état nouveau pour vous peut m'aider à m'expliquer l'étrange interprétation donnée à ma lettre. Je ne me moquerai pas, je voudrais vous gronder comme m'en donnerait le droit ce titre de grand frère que vous me décernez.

Voyez ce qu'a fait votre lettre: je voulais vous parler d'un grand, grand projet, encore vaguement défini, qu'Henri approuve en principe, et vous m'avez enlevé toute la joie de vous le confier.

J'ai tellement conscience que vous méritez une punition, que je ne me juge pas cruel de vous appliquer celle-là, tout en vous assurant de la profonde affection de votre cousin et ami,

GERARD.

MINNIE A GERARD

Je croyais que, par le même courrier, viendrait sous une autre enveloppe l'exposé du "grand, grand projet". Il me plaît, mon cousin, que vous sachiez conduire une punition jusqu'au bout, autant qu'il m'est agréable de constater que vous me jugez capable d'apprécier la délicieuse "Colette Baudouche" de Barrès et les vers de Francis Jammes qui complétaient le courrier de France, cette semaine. Très sagement, j'ai su attendre durant vingt-quatre heures la fin d'une légende indienne de tante Nanine; non moins patiemment j'espérerai, durant une semaine, le faire-part du grand, grand projet. Je ne veux même pas essayer de faire la moindre conjecture!

Désirez-vous, Gérard, que je cherche à me justifier du reproche d'incompréhension que vous m'adressez? Non, n'est-ce pas? car, à une nouvelle lecture de ma lettre, vous aurez découvert les scrupules qui m'ont fait vous écrire ainsi que je l'ai fait. Et puis, mon ami, sachons le reconnaître. Malgré l'intimité de notre correspondance, en dépit de notre lien de parenté, nous sommes deux étrangers qui ne se sont jamais vus, qui ont été élevés, et qui vivent dans des milieux tellement différents! Fatalement, il doit survenir, un jour ou l'autre, de fausses interprétations, de légers ma-



NOW OPEN

NEW YORK

the Beautiful New

HOTEL

PLYMOUTH

49th ST. EAST OF BROADWAY

\$2.50 par jour

pour une chambre avec bain,
eau courante glacée et

RADIO

Chambre simple:
\$2.50; \$3.00; \$3.50

Chambre double: \$4.00; \$4.50
Lits jumeaux: \$5.00

Garage gratuit

Au centre des affaires, des
magasins et des théâtres.

H. G. YURDIN, Directeur-Gérant

lentendus... Le jeu d'une physionomie connue peut s'imaginer à distance et changer tout le sens d'une phrase... Ce n'est pas la petite photo envoyée qui vous aura appris mon visage triste, sérieux, compatissant. Dites-moi, l'avez-vous vu penché ainsi au-dessus des lignes?...

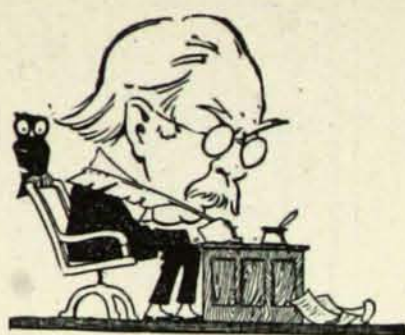
Oui, je me suis arrêtée, hier soir, parce que je vous aurais peut-être dit des choses injustes, et aussi parce que j'ai été transie, à l'idée que nous allions nous quereller. Il est préférable que nous en restions à notre première querelle, celle du début...

Jamais je n'ai eu l'impression aussi nette de notre défense sauvage contre le froid. Comment gourmander Mourier quand il maugrée contre la température, comme je le faisais des années passées, alors que j'hésite à ouvrir la porte pour aller soigner la volaille, pour rentrer le bois, pour prendre cette bouffée d'air pur dont j'étais si friande? Nous avons découpé de longues bandes de drap dans de vieux vêtements qu'Henriette et moi ajustons sur le cadre des fenêtres par-dessus les bourrelets déjà posés à l'automne. L'hiver prochain, il faudra en venir aux doubles châssis. "L'enveloppement quoi! a grommelé mon vieux français. La nuit à deux heures de l'après-midi".

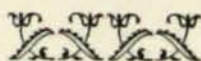
Que le printemps vienne vite, qu'il desserre l'étreinte glacée, oppressante; qu'il nous rende à la vie.

Je me plaignais hier au Père Chas-saing, que le froid le plus vif n'arrête pas dans les courses qu'exige son ministère. Il venait de baptiser un bébé en danger de mort, l'enfant d'une métisse, à dix milles au Nord.

(à suivre)



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".



LE DERNIER MOT



Une bonne défense

— Prévenu, vous êtes accusé d'avoir essayé d'occasionner le déraillement d'un train de voyageurs. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

— Monsieur le juge! ma belle-mère se trouvait dans le train?...

Nos bons domestiques

— Véronique, si cela se représente, je serai obligé de prendre une autre bonne.

— Et, ce ne sera pas de trop, madame, riposta Véronique, car il y a ici de l'ouvrage pour deux!

— Il vous faudra énormément d'argent pour former cette compagnie et lancer cette entreprise?

— Pas du tout... Si j'avais beaucoup d'argent, croyez-vous que je me mettrais dans cette affaire?

Au tribunal

Le juge. — Avez-vous quelque chose à dire avant que nous prononcions votre sentence?

L'accusé. — Non, votre Honneur, sauf que je ne suis pas très difficile et qu'il faut peu de chose pour me plaire.

Une prétention

Le père. — Vous en avez un toupet de me dire que vous ne voulez épouser ma fille que pour son argent.

L'amoureux. — Oh! monsieur, je sais bien que j'aurai son cœur par dessus le marché.

Un problème

Le fermier. — Chaque année j'ai vendu vingt livres de terre avec chaque poche de cent livres de pommes de terre. Si ça continue comme cela, un jour viendra où je n'aurai plus de champ.

Signe des temps

Léontine (regardant une photographie). — Et quelle est cette jeune fille habillée en costume d'hiver?

La maman. — C'est ta grand'mère en costume de bain.

Conseil discret

Alfred. — M'épouseriez-vous si je demandais votre main à votre père?

Hélène. — Oui, si vous n'étiez pas trop défiguré.

Au journal

— J'ai une idée qui vaut des millions et des millions!

— Combien en demandez-vous?

— Trois trente sous!

Rien à craindre

Le médecin. — Ne vous ai-je pas défendu de manger du beefsteak?

Le patient. — Vous me l'avez défendu.

Le médecin. — Alors, pourquoi en avez-vous mangé?

Le patient. — Il m'a été payé par un ami.

Au Bureau

L'employé. — Il y a un monsieur qui est venu dans l'intention de vous casser la figure.

Le patron. — Que lui as-tu dit?

L'employé. — Je lui ai dit que je regrettais beaucoup que vous ne fussiez pas ici.

Une impossibilité

Le jeune Isaac. — Papa, quand je serai grand comme toi, je veux avoir tout l'argent que je désirerai.

Le père Aaron. — Impossible, mon fils, il y aura toujours de par le monde de l'argent que tu ne pourras pas avoir.

Musique appropriée

Le client. — Dites donc, garçon, demandez donc à l'orchestre de bien vouloir jouer l'air du Toréador de "Carmen".

Le garçon. — Avec plaisir, monsieur. Mais me permettez-vous de vous demander pourquoi vous désirez ce morceau-là plutôt qu'un autre?

Le client. — Certainement. C'est pour m'aider à attaquer mon morceau de boeuf.

Alfred. — Une femme est aussi capable qu'un homme de conduire une automobile.

Louis. — Ainsi ta femme t'a décidé à t'en acheter une.

Le criminaliste. — Surtout, quand on vous interrogera ne perdez pas la tête!

L'assassin. — C'est pas pendant l'interrogatoire que je crains d'en perdre... c'est après! ! !

En effet

— Vous allez marier votre fille à un garçon qui bégaye... ça doit être ennuyeux.

— Non, une fois marié, il n'aura plus grand-chose à dire...

Madame. — Te souviens-tu, Charles, comme j'étais fraîche quand tu m'as épousée?

Monsieur. — Oui... c'est même ça qui a dû me donner mes rhumatismes.

Pendant un siège, un porteur d'eau criait dans la ville :

— A six sous le seau d'eau!

Une bombe vient et emporte un de ses seaux.

— A douze sous le seau d'eau, s'écrie le porteur sans s'étonner.

Restitution certaine

Un bohème emprunte à un de ses amis son habit noir pour aller à un mariage:

— Surtout, n'oublie pas de me le rendre, dit l'ami.

— Certainement, et avec usure, dit l'autre.

— Dites, monsieur le directeur de placement, vous n'avez pas une bonne de disponible?

— En ce moment, il y a pénurie!

— Pénurie! Bon, envoyez-la...

Deux amis se rencontrent:

— Dis donc, mon vieux, demanda l'un, tu as vu cet incendie qui a désolé tout un quartier hier soir?

— Ma foi, non, je ne lis plus les journaux depuis au moins quinze jours...

— Ah! Et pourquoi?

— Parce que j'ai trouvé un bracelet en or, et je crains d'y lire une annonce de la personne qui l'a perdu... Tu comprends, mon cher, j'ai un vieux fond d'honnêteté: je serais obligé de le rendre...

Afin de mettre l'honnêteté de son nouvel employé à l'épreuve, M. Z... en homme d'affaires quelque peu véreux, place sur la cheminée de son cabinet un billet de banque de cinq dollars et sort sans dire un mot. En rentrant une heure après il court à la cheminée: le billet de banque a disparu.

— Jules, demande-t-il à son employé, où est passé le billet de banque que j'avais laissé là?

— Oh! Monsieur, à peine étiez-vous sorti que votre tailleur est venu avec une facture de \$4.95. J'ai pensé que ce bill était destiné à la payer... et voici la monnaie.

Entre chanteurs

— Quand on est chanteur et que l'on s'aperçoit qu'on ne pourra plus chanter! quel chose épouvantable!

— Bien sûr, mais ce qui est encore plus épouvantable, c'est quand on ne s'en aperçoit pas!

Le guide et les touristes

— Ce château, m'sieur-dames, a été construit par Henri IV.

— Tiens, quand nous sommes venus il y a deux ans on nous avait dit que c'était Henri II qui l'avait bâti!

— Heu!... c'est possible... mais depuis cette époque tout a doublé.

Calembour peu réjouissant

— Je devais être l'unique héritier de ma tante; elle vient de décéder, c'est un autre qui obtient tout. Au lieu d'être légataire, voilà mon legs à terre.

La Dame au Camée, Lia

(Suite de la page 28)

sure: pignon sur rue, Packard, Stromberg-Carlson, etc., autant que les rats n'ont point mangé. Ai-je besoin d'ajouter qu'il a épousé Lia Miller et que, son ménage pas plus que son commerce ne se sentant du chômage, il est père de nombreux petits Marcoux... dont pas un seul de contrebande.

Si, quelqu'un de ces jours, vous rencontrez Larry avec un oeil au beurre noir et quelques touffes de cheveux en moins, c'est que cette chronique sera tombée sous les yeux de sa fidèle mais pugnace épouse, la Dame au Camée, Lia.

T'a'pas ?

bar — RACEY —



Tas-pas déjà dit à un compagnon de route, que tu ne comprenais pas un homme qui osait sortir en auto sans chaînes en hiver—



Et pour lui faire voir comme tu es bien ta voiture sous contrôle, tu l'approches d'un tramway, dans l'intention de l'arrêter soudain.



mais pour une raison quelconque, tes chaînes ne font aucun effet et tu vas aplatis ton radiateur sur l'arrière du tram!



Tas-pas déjà essayé la BLACK HORSE dans un moment de dépression?

dites simplement—

"Bière

Black Horse Dawes

s.v.p. !"



Le Seul 100% Pur!

Le Beurre de Sucre d'Erable Citadelle, produit par une association de toute confiance sous la surveillance du gouvernement, est le seul beurre d'érable sur le marché à présent qui donne la garantie d'être 100% pur.

Le Beurre de Sucre d'Erable Citadelle, c'est toute la saveur inimitable et toute la valeur nutritive du vrai bon sirop d'érable sous la forme d'un beurre exquis.

N'acceptez donc pas de succédanés!

Demain, à déjeuner, essayez des rôties avec du Beurre de Sucre d'Erable Citadelle.

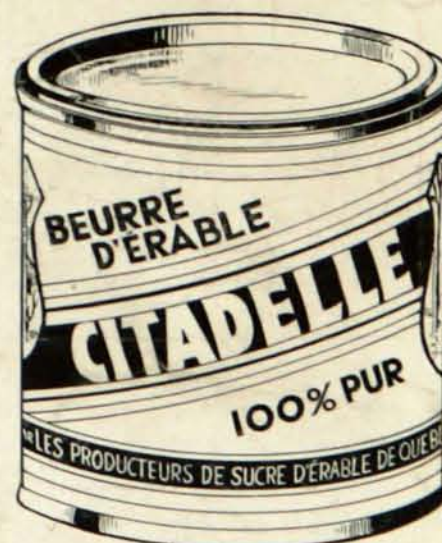
Achetez-le de votre épicier.

S'il n'en a pas, adressez-vous aux

Producteurs de Sucre d'Erable de Québec
5, AVENUE BEGIN - LEVIS, QUE.

Producteurs du Sirop d'Erable Citadelle, du Sucre d'Erable Granulé Citadelle, des Pains de Sucre d'Erable Citadelle et des Bonbons Citadelle.

Sous les auspices du Ministère de l'Agriculture du Québec.



Représentant:

J. H. Verret, 1701 St-Hubert
Montréal, Qué.

Tél.: AMherst 1524



Le Beurre d'Erable
CITADELLE **100% PUR**